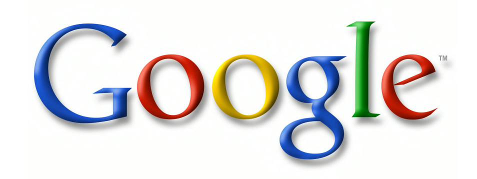



LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



LE JOURNAL DES SÇAVANS,

POUR

L'ANNÉE M. DCC. LXXIX.

JUILLET.



A PARIS;

Au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré.

M. DCC. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVIS.

On s'abonne actuellement pour le Journal des Sçavans au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré ; & c'est à l'adresse du Directeur de ce Journal qu'il faut envoyer les objets relatifs à celui des Sçavans. Le prix de la Souscription de l'année est de 16 liv. pour Paris, & de 20 liv. 4 s. pour la Province, soit in-12 ou in-4°. Le Journal des Sçavans est composé de quatorze Cahiers ; il en paroît un chaque mois, & deux en Juin & en Décembre.



LE

JOURNAL DES SÇAVANS.

JUILLET. M. DCC. LXXIX.

ŒUVRES *de M. de la Harpe*, de l'Académie Françoise, nouvellement recueillies. A Paris, chez Pissot, Libraire, quai des Augustins. 1778. Avec Approbation & Privilége du Roi. 6 vol. *in*-8°. d'environ 4 à 500 pages chacun.

LA plupart des Ouvrages que contient ce Recueil nous ont occupés dans le tems où ils ont paru séparément & successivement; ils re-

paroiſſent aujourd'hui avec des changemens qui les rendent encore plus dignes des ſuffrages du Public, & qui ajouteront à la gloire de l'Auteur. Voici quelle eſt la diſtribution des matières dans les differens volumes; le premier renferme les Ouvrages dramatiques & les morceaux relatifs à ce genre; le ſecond, les Poëſies; le troiſième & le quatrième, les Eloges académiques, Diſcours oratoires, &c. Le cinquième & le ſixième contiennent des articles de Littérature & de Critique inſérés autrefois dans le Mercure & dans le Journal de Politique & de Littérature. Détaillons davantage cette diſtribution générale. Le volume des Ouvrages dramatiques offre d'abord la Tragédie du *Comte de Warwick*, premier fondement de la réputation de M. de la Harpe. Cette Pièce a des défauts; & nous ne les diſſimulâmes point dans le tems, mais elle annonçoit un Ecrivain formé par Racine & par Vol-

taire ; elle a été traduite en plusieurs langues, jouée en hollandois à la Haye, & en anglois au théâtre de Drury-Lane. L'Auteur rend compte des changemens que le Traducteur anglois a cru devoir faire dans cette Pièce, & ne les représente pas comme heureux.

Mélanie, la seconde des Pièces qu'on trouve dans ce premier volume, fit époque dans la réputation de l'Auteur ; on savoit depuis longtems qu'il écrivoit très bien & en prose & en vers ; on savoit qu'au Théâtre il étoit éloquent, animé, plein d'élévation & d'énergie ; mais on cherchoit à douter s'il savoit être touchant & pathétique quand le sujet l'exigeoit ; *Mélanie* en fut la preuve ; elle reparoit ici avec de nouveaux degrés de perfection. Le personnage du Curé a plus de force, & celui de M. de Faublas moins de dureté. *Mélanie* en tout est une Pièce du plus grand effet ; c'est d'ailleurs une Pièce d'un but moral & très-

choiſir. Nous voudrions pouvoir enrichir notre Extrait des diverſes Traductions que nous offre ce Traité; mais la multitude des objets nous entraîne, & nous ne pouvons qu'indiquer ces Traductions d'Eſchyle. M. de la Harpe traduit dans *les ſept Chefs devant Thèbes*, le portrait de Tydée, celui de Capanée, celui d'Hippomedon, celui de Parthénope; tous portraits pleins d'énergie & d'éloquence, mais que nous n'admettrions pas dans la Tragédie, & que nous renverrions à l'Epopée, comme nous renverrions à la Scène lyrique les lamentations pathétiques d'Antigone, d'Iſmène & du chœur ſur la mort, les fautes & les malheurs d'Etéocle & de Polinice, dont les corps ſanglans ſont expoſés ſur la ſcène. Ce chœur, mis en muſique, ſeroit d'un très-grand effet. M. de la Harpe traduit encore de la même Pièce un autre chœur, où de jeunes filles thébaines, effrayées des horreurs de la guerre & du ſort qui les

menace, ſi Thèbes vient à tomber au pouvoir du Vainqueur, adreſſent aux Dieux d'ardentes & de timides prières en faveur de leur patrie.

La ſeconde Pièce d'Eſchyle, dont M. de la Harpe traduit un fragment, eſt celle qui a pour titre : *les Coëphores ;* c'eſt le ſujet d'Electre ; ce qui amène ici un parallèle entre les trois Electres anciennes d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide, & les deux Electres modernes de MM. de Crébillon & de Voltaire. L'Auteur fait une critique ſévère de l'Electre d'Euripide & de celle de Crébillon; il donne de juſtes éloges à celle de Sophocle & à l'Oreſte de M. de Voltaire; la ſcène d'Eſchyle qu'il traduit eſt celle où Electre chargée par Clytemneſtre de porter au tombeau d'Agamemnon des préſens qu'elle n'oſe y porter elle-même, parce que ſa préſence violeroit la tombe de ſon époux maſſacré de ſa main, « fait d'un ſacrifice expiatoire » une invocation de vengeance &

» de haine, adressée aux Divinité
» infernales, & dont l'effet doi
» tomber sur Clytemnestre. » Idé
hardie, tragique & sublime. L
scène correspondante dans Sopho-
cle est aussi la première scène d
ce Poëte qu'il traduise ; il regrett
que M. de Voltaire, qui a fait passe
dans son *Oreste* presque toutes le
beautés de l'Electre de Sophocle
n'ait point fait usage de cette bell
scène.

La plainte d'Electre, lorsqu'ell
tient dans ses mains l'urne où ell
croit les cendres d'Oreste renfer-
mées, est d'une simplicité touchante
M. de la Harpe s'étudie surtout à ren
dre cette simplicité antique, autan
que le permet « la noblesse quelque
» fois peut-être un peu trop superb
» de notre langue poëtique. »

Dans cette dernière tirade on trou
ve ce beau vers :

La mort est secourable, & la tombe e
tranquille.

La tombe est tranquille, nous paroît une de ces beautés profondes qui font rêver & qui pénètrent l'ame d'une douce mélancolie.

La Tragédie d'*Ajax*, que M. de la Harpe, avec raison, ne regarde pas comme une des meilleures Pièces de Sophocle, fournit ici un morceau très-éloquent; c'est le monologue d'Ajax prêt à se tuer.

Mais le plus beau de tous les morceaux tirés de Sophocle, est le cinquième acte d'Œdipe, où l'on voit ce malheureux Prince, privé de la vue, partant pour l'exil, embrassant ses enfans, les recommandant à Créon en lui remettant l'Empire & se dévouant à toute l'horreur de son sort. C'est de ce cinquième acte que Boileau a dit :

Ainsi pour nous charmer, la Tragédie en pleurs,
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs.

M. de Voltaire n'a pas osé le met-

tre ſur la ſcène il y a ſoixante a
le ſiècle n'étoit pas encore mûr p
de ſemblables beautés. Les Acte
du tems qui obligeoient M. de V
taire à mettre de l'amour dans le
jet d'Œdipe, & qui diſoient
pour « punir l'Auteur de ſon opi
» treté, il falloit jouer la Pièce t
» qu'elle étoit, avec ce mauvais q
» trième acte tiré du grec, comm
auroient-ils traité le cinquièn
Cependant, comme l'obſerve M.
la Harpe, pour que la deſti
d'Œdipe s'accompliſſe, il faut qu
le voie partir pour l'exil : ſes adie
ſon départ, ſont une portion eſſ
tielle de ſes malheurs, qui ſont l'
jet de la Pièce. D'ailleurs ce c
quième acte termineroit la Pièce
l'attendriſſement; mérite qui ma
que un peu au ſujet d'*Œdipe*, tra
ſans ce cinquième acte.

Œdipe à Colone eſt la ſuite d'
dipe Roi, & la dernière Pièce
Sophocle, qui la compoſa, dit-
à près de cent ans. M. de la Ha

termine l'article de ce Poëte par la traduction de l'Imprécation d'Œdipe contre Polinice. Si l'*Œdipe chez Admète* de M. Ducis étoit imprimé, il feroit intéreſſant de rapprocher ce morceau de M. de la Harpe, de la ſcène correſpondante dans M. Ducis.

Les morceaux traduits d'Euripide ſont tirés d'*Alceſte*, & ſurtout d'*Hécube*; ils ne cèdent en rien aux plus beaux morceaux de Sophocle, & ont même un caractère plus touchant.

Des trois Tragiques grecs, M. de la Harpe paſſe à Shakeſpeare. La critique qu'il fait, moins encore des défauts monſtrueux de cet Auteur plein de génie, que de l'enthouſiaſme exceſſif de ſes admirateurs, eſt vive & piquante, pleine d'eſprit, de raiſon & de malice. L'Eſſai ſur les Tragiques grecs reſpire partout la dignité touchante de la Tragédie; l'article de Shakeſpeare a tout le ſel de la Comédie, mais d'une Comédie utile, où les principes du goût & les drois de la raiſon ſont défen-

dus & consacrés. Peut-être M. de la Harpe n'accorde-t'il pas aux partisans de Shakespeare tout ce qu'on pourroit leur accorder; peut-être se livre-t'il trop au plaisir de réduire leurs raisonnemens à l'absurde, & de couvrir leurs paradoxes de ridicule; peut-être pourroit-on réclamer un peu plus de ménagement ou, si l'on veut, une justice moins rigoureuse à l'égard d'un Ecrivain estimable, Législateur quelquefois bizarre en matière de goût, mais souvent Peintre heureux de la vertu; qui a tracé les caractères du Notaire dans l'*Indigent*, & surtout du vénérable Jean Hennuyer dans le Drame de ce nom; qui a trouvé dans son ame ce mouvement éloquent & pathétique: « *Je couvrirai ces malheureux de mes » vêtemens sacrés...... Je tiendrai » dans mes mains le Dieu de clé» mence & de paix, & nous verrons » alors, nous verrons si les sacrilé» ges....fouleront aux pieds le Dieu » & le Ministre pour massacrer plus*

» *librement leurs frères.* » De pareils traits demandent grace pour quelques opinions exaltées, pour quelques écarts, pour quelques erreurs qui n'entraîneront perſonne, & dont le principe même a quelque choſe d'eſtimable. On a beau dire qu'il eſt aiſé de faire des Drames en proſe ; ce n'eſt jamais qu'au vrai talent qu'il eſt aiſé d'émouvoir, en vers, en proſe, en quelque langue que ce puiſſe être.

Au reſte, M. de la Harpe connoît trop la meſure de toutes choſes pour traiter de la même manière tous les défenſeurs de Shakeſpeare ; il réfute les uns ; il ſe contente de railler les autres ; il meſure ſon ton ſur le degré d'excès ou de modération qu'ils ont mis dans leurs écrits ; il eſt juſte & à leur égard, & à l'égard de leur héros, dont il traduit même en vers un morceau, parce qu'il y trouve du naturel & de la vérité, & dont il loue quelques autres morceaux.

Le ſecond volume de cette Edi-

tion contient les Poésies, dont plusieurs ont été couronnées, soit à l'Académie Françoise, soit dans d'autres Académies, & rappellent cette longue suite de triomphes qui a tant fatigué les rivaux de M. de la Harpe. Telles sont (car cette énumération n'est point inutile à la gloire de M. de la Harpe) les Pièces intitulées: *le Poëte*, couronné à l'Académie Françoise en 1766: *les Talens*, en 1771: *la Navigation*, Ode, en 1773: *les Conseils à un jeune Poëte*, en 1775: l'*Epitre au Tasse*, qui eut le premier *Accessit* lorsque la Pièce précédente fut couronnée: *le Philosophe*, ou *le Portrait du Sage*, Pièce couronnée à l'Académie des Jeux Floraux en 1769: *Servilie à Brutus, après la mort de César*, Pièce couronnée à l'Académie de Marseille en 1767.

Ce Recueil de Poésies contient aussi des Traductions ou Imitations de plusieurs Poëtes latins; la traduction d'un morceau du quatrième

Chant de Lucrèce ſur l'Amour, qui commence par ce vers :

Nec veneris fructu caret is, qui vitat amorem;

celle de la petite Ode d'Horace :

O Venus Regina Cnidi Paphique,

l'Imitation de la première Elégie de Tibulle :

Divitias alius fulvo ſibi congerat auro

avec des Obſervations critiques ſur la Traduction que M. de Longchamps a faite de ce Poëte : enfin, la Traduction libre & abrégée du premier & du ſeptième Livre de la Pharſale, morceau important.

Dans toutes ces Traductions M. de la Harpe fait plier ſon génie ſouple & facile au ton de ſes divers modèles, ſans jamais perdre le ſien. Il eſt original en imitant; c'eſt le talent des grands Maîtres.

Dans les Poésies fugitives qui lu
appartiennent plus en propre, il
toujours de la facilité, de la grace
de l'harmonie, de la philosophie &
beaucoup d'esprit, avec un goû
pur qui ne cherche jamais l'esprit
Il est original, tout vrai Poëte l'est
on reconnoit cependant l'école à la-
quelle il appartient ; c'est celle de M
de Voltaire ; c'est en général la mê-
me philosophie, le même goût de plai-
santerie, souvent les mêmes forme-
Telle est l'influence du génie sur le
siècles qui le suivent ; tel est l'em-
pire infaillible de la perfection su
les esprits ; on la prend toujours o
volontairement ou malgré soi pou
modèle. Parmi les Poëtes contem-
porains de M. de Voltaire ou posté-
rieurs à lui, il n'en est presque aucu
qui n'ait cherché sa manière ; le
bons Poëtes l'ont seuls trouvée, &
peut-être en la cherchant moins. L
seul grand Poëte de nos jours qui n
ressemble en rien à M. de Voltair
& qui ait une manière entièrement

lui dans tout ce qu'elle a, soit de bon, soit de défectueux, est M. Gresset; & il ne doit peut-être cette originalité absolue qu'à l'avantage, si c'en est un, d'avoir été plus que les autres, contemporain de M. de Voltaire, c'est-à-dire, d'avoir fait ses premiers Ouvrages & formé son talent à une époque où la supériorité de M. de Voltaire, n'étant point consacrée par le tems & par l'unanimité des suffrages, éprouvoit encore d'injustes contradictions. M. de la Harpe, nourri de M. de Voltaire & plein de son esprit, le reproduit partout sans cesser d'être lui-même; il est disciple de M. de Voltaire, comme Xénophon & Platon l'étoient de Socrate, comme Catinat l'étoit de Turenne & Luxembourg du grand Condé.

Le tome troisième offre une nouvelle liste de triomphes obtenus par M. de la Harpe; ce sont ses Eloges académiques, ses Discours oratoires, &c. On trouve d'abord l'Eloge

de Charles V, qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1767; celui de M. de Fénelon, couronné dans la même Académie en 1771 : celui du Maréchal de Catinat, en 1775: l'Eloge de Racine, qui méritoit toutes sortes de couronnes, & dont l'épigraphe : *omne tulit punctum*, est également la devise & de Racine & de son Panégyriste : enfin l'Eloge de la Fontaine, proposé en 1774 par l'Académie de Marseille. Nous avons rendu compte des Eloges précédens dans le tems qu'ils ont été couronnés ; il nous reste à parler de ce concours de Marseille, où M. de la Harpe a trouvé un vainqueur.

Un sujet tel que l'Eloge de la Fontaine, traité par deux Ecrivains tels que MM. de Chamfort & de la Harpe, (nous les nommons dans l'ordre où le jugement de l'Académie de Marseille nous les présente) est un grand objet d'attention. Indépendamment même du sujet, la

ſeule concurrence de deux Rivaux souvent couronnés, ſuffiroit pou exciter la curioſité. Dans les tournois, dans les jeux, dans les combats militaires ou littéraires, l'intérêt ſe meſure toujours ſur l'incertitude du ſuccès, ſur l'égalité apparente des combattans : de-là vient que dans Homère le combat d'Ajax & d'Hector eſt ſi intéreſſant, au lieu que celui du même Hector contre Achille, après que les deſtinées des deux héros ont été peſées dans les balances éternelles, eſt ſans intérêt : de-là vient encore que de toutes les batailles ſi vivement décrites par Tite-Live, il n'y en a point d'auſſi intéreſſante que celle de Zama entre Annibal & Scipion : de-là vient que dans notre hiſtoire moderne nous aimons tant à voir le ſage Turenne & le grand Condé meſurer leurs forces & déployer l'un contre l'autre les reſſources de leur génie ; mais nous devons avertir le vulgaire des ſpectateurs qu'un ſuccès ne prouve rien,

& qu'on n'en peut tirer aucune conséquence pour la comparaison des talens; cela est vrai encore à l'égard de toute espèce de combats; & pour reprendre l'exemple des Guerriers, Condé fut battu par Turenne, & Turenne fut battu par des Généraux inférieurs à Condé comme à Turenne; mais c'est surtout dans les combats d'esprit que les succès sont journaliers, & ne prouvent la supériorité que quand ils sont répétés & constans. Un jugement académique dépend de tant de circonstances & de la part des concurrens & de la part des juges! Tantôt un sujet plus analogue au génie d'un Auteur qu'à celui d'un autre; tantôt un Auteur mal disposé, qui n'employe qu'une partie de ses forces, tandis que son rival passe les bornes ordinaires des siennes; de la part des juges, la variété des opinions, des goûts, des systêmes, l'incertitude naturelle des jugemens humains, enfin mille causes étrangères au talent respectif des

Auteurs, quelquefois même au mérite des Ouvrages, peuvent influer ſur le ſuccès.

Le jugement du Public a confirmé celui de l'Académie de Marſeille, & la victoire eſt reſtée à M. de Chamfort. Il a traité ſon ſujet plus à fond; il l'a traité avec plus de grace. M. de la Harpe, ſoit que des Ouvrages plus utiles pour ſa gloire l'occupaſſent plus ſérieuſement, ſoit que le talent de la Fontaine ait moins d'analogie avec le ſien, n'a pas, à ce qu'il nous ſemble, développé les mêmes reſſources dans l'Eloge de ce Fabuliſte que dans celui de Fénelon & de Racine. Il nous dit qu'il aime la Fontaine; il n'avoit pas eu beſoin de nous dire qu'il aime Racine; c'eſt ſon ame qui le loue; ce n'eſt ſouvent que ſon eſprit qui loue la Fontaine. Guidé par un ſentiment fin, par un goût exquis & ſûr, il ne dit rien que d'ingénieux & de juſte; il apprécie exactement la Fontaine ſans le célébrer avec tranſport; il juge, il ne ſe

paſſionne pas; chez lui peu ou p
de ces élans d'un cœur pénétré
jouit; de-là un ſtyle ſimple, n
ſans mouvement & trop au-deſſ
du ton oratoire, ſtyle plus propr
la diſcuſſion qu'à l'éloquence p
prement dite. On croit moins
un panégyrique qu'un de ces m
ceaux de critique & de goût, d
M. de la Harpe a enrichi pend
quelques-années un Journal qui av
beſoin de ſes talens. On pourro
à l'occaſion de cet Ouvrage, app
quer à M. de la Harpe ces vers
la Fontaine :

La négligence à mon gré ſi requiſe,
Pour cette fois fut ſa dame d'atours.

Mais devoit-elle l'être *pour ce*
fois? Chaque genre n'a-t'il pas ſ
ton & ſes formes? Et comment tro
ver les formes oratoires dans c
tournures de la converſation?

« *Peut-on louer avec plus d'e*
» *prit? Mais à quoi penſé je?*
» *Comment tenir à ces traits-là*
» C

» *On en citeroit cent de cette force.* »

Il est clair qu'ici le Journaliste a remplacé l'Orateur.

Quelquefois l'Auteur s'élève jusqu'au ton oratoire; mais il se hâte de redescendre; ce qui met dans une même phrase une bigarure que nous osons encore regarder comme un défaut : un exemple rendra sensible ce que nous ne faisons qu'énoncer.

« Quelle que soit l'invention de l'A» pologue, soit que la raison timide » dans la bouche d'un esclave ait em» prunté ce langage détourné pour se » faire entendre d'un maître, soit » qu'un Sage voulant la réconcilier » avec l'amour-propre, le plus su» perbe de tous les maîtres, ait ima» giné de lui prêter cette forme agréa» ble & riante; *quoiqu'il en soit*, » cette invention est du nombre de » celles qui *font le plus d'honneur* à » l'esprit humain. »

Presque toute cette période est d'un style noble, énergique, serré, digne du genre oratoire; mais elle

finit par une expression qui, sans être mauvaise ni basse, devient commune par comparaison avec le reste, & se rapproche de la conversation; cette expression ou plutôt cette tournure, est celle-ci :

« *Cette invention est du nombre de » celles qui font le plus d'honneur » à, &c.* » Cette tournure forme ici une espèce de chûte : *quoiqu'il en soit*, est inutile & fait languir.

Ces légères taches (pourroit-on en trouver d'autres dans un Ouvrage de M. de la Harpe?) ne se trouveroient pas dans ses Ouvrages soignés, & c'est à ces foibles marques que nous reconnoissons un Ecrivain pressé, qui n'a pas assez redouté ses rivaux, assez desiré le prix, assez respecté ou assez aimé son sujet. On voit que nous ne le ménageons pas; il est trop au-dessus de l'indulgence; peu d'Auteurs ont le droit d'être jugés avec tant de rigueur.

Si nous croyons démêler quelques négligences dans ce Discours,

nous y trouvons auſſi, & plus communément, des beautés ſupérieures. Nous devons ſurtout diſtinguer le morceau ſuivant, où des idées très-philoſophiques ſont embellies du coloris le plus brillant, & où la Fontaine & M. de Voltaire ſont peints de la manière la plus heureuſe, la plus propre à chacun d'eux.

« Tous les eſprits agiſſent néceſ-
» ſairement les uns ſur les autres, ſe
» prennent & ſe rendent plus ou
» moins, ſe fortifient ou s'altèrent
» par le choc mutuel, s'éclairent ou
» s'obſcurciſſent par la communica-
» tion des vérités ou des erreurs, ſe
» perfectionnent ou ſe corrompent
» par l'attrait du bon goût ou par
» la contagion du mauvais; & de-là
» ces rapports inévitables entre les
» productions du talent, quand le
» tems les a multipliées. Il ſeroit mê-
» me poſſible qu'il ſe formât un eſ-
» prit, qui ſeroit la perfection de
» tous les eſprits, qui, empruntant
» quelque choſe de chacun, vaudroit

» mieux que tous; & cette e
» de génie, ce beau présent du
» ne pourroit être réservé qu'au
» cle qui suivroit celui de la re
» sance des arts, & dans lequ
» derniére opération de l'espri
» main seroit de se replier su
» créations premières, de cal
» & de juger ses richesses, &
» rendre compte de ses efforts.
» un autre genre de gloire, rare
» tous les tems, même dans cel
» les arts commençant à refle
» chaque homme se fait son pa
» & se saisit de sa place; un att
» inestimable, fait pour plaire à
» les hommes par l'impression
» desirent le plus, celle de la
» veauté: c'est ce tour d'esprit
» culier qui exclud toute re
» blance avec les autres; qui i
» me sa marque à tout ce qu'il
» duit; qui semble tirer tout d
» même, en donnant une f
» nouvelle à tout ce qu'il empr
» toujours piquant, même dar

» irrégularités, parce que rien ne se-
» roit irrégulier comme lui ; qui peut
» tout hazarder, parce que tout lui
» sied ; qu'on ne peut imiter, parce
» qu'on n'imite point la grace ; qu'on
» ne peut traduire en aucune langue,
» parce qu'il en a une qui lui est
» propre. Esope, Phèdre, Pilpay,
» avoient fait des Fables. Un hom-
» me vient, qui les prend toutes,
» & ces Fables ne sont plus celles
» d'Esope, de Phèdre, de Pilpay ;
» ce sont celles de la Fontaine. *On*
» *nous crie : Il n'a presque rien in-*
» *venté.* Il a inventé sa manière d'é-
» crire, & cette invention n'est pas
» devenue commune. Elle lui est res-
» tée toute entière. Il en a trouvé le
» secret, & l'a gardé. »

Nous ne trouvons d'autre tache dans tout ce beau morceau, que cette familiarité polémique : *On nous crie : Il n'a presque rien inventé.*

Le style de la Fontaine, selon M. de la Harpe, n'est pas remarquable

par la briéveté, mais par la précision. « J'appelle, dit-il, un ſtyle » précis celui dont on ne peut rien » ôter ſans que l'Ouvrage perde une » grace ou un ornement, & ſans que » le Lecteur perde un plaiſir. » Le naturel varié du ſtyle de la Fontaine eſt peut être encore mieux peint dans le morceau ſuivant.

« Il ne compoſe point; il con» verſe : s'il raconte, il eſt perſuadé: » s'il peint, il a vu; c'eſt toujours » ſon ame qui vous parle, qui s'é» panche, qui ſe trahit; il a toujours » l'air de vous dire ſon ſecret & d'a» voir beſoin de le dire; ſes idées, » ſes réflexions, ſes ſentimens, tout » lui échappe, tout naît du moment, » rien n'eſt cherché, rien n'eſt pré» paré; il ſe plie à tous les tons, & » il n'en eſt aucun qui ne ſemble être » particulièrement le ſien. »

Indépendamment des grands morceaux qui appartiennent eſſentiellement au ſujet, ce Diſcours préſente une foule de maximes qui n'y tien-

nent que par hazard ou plutôt par l'art de l'Ecrivain, & qui sont toutes remarquables ou par la pensée, ou par l'expression, ou par l'une & l'autre à la fois.

« Quiconque vit sous les yeux de » la Renommée, a des juges inflexi-» bles dans ceux qu'il force de s'oc-» cuper de lui. Il ne doit pas s'atten-» dre à faillir obscurément ; & dès » qu'on prétend à la gloire, on aver-» tit la censure. »

La Fontaine se sépara d'une femme qui avoit de l'esprit & de la beauté, mais qui lui ôtoit le premier des biens ; la paix domestique.

« On peut repousser la force par » la force, & combattre un ennemi. » Mais comment combattre ce qu'on » aime, & repousser la foiblesse qui » vous tyrannise en mettant la pitié » entre elle & vous ? »

En parlant des bienfaits de Madame de la Sabliere à l'égard de la Fontaine, l'Auteur fait une réflexion générale en faveur des femmes : « ce

» ſexe, dit-il, doit avoir plus de
» bienfaiſance que le nôtre, puiſ-
» qu'il eſt plus porté à la pitié, ou
» du moins il doit rendre ſes bien-
» faits plus aimables, puiſqu'il a
» plus de délicateſſe. »

A propos de la modeſtie de la Fontaine : « la modeſtie, dit l'Auteur, n'eſt pas & ne peut pas être
» l'ignorance de nos avantages, mais
» l'attention à n'en affecter aucun ſur
» autrui. »

Le plan de M. de la Harpe, qui n'eſt pas annoncé dans l'exorde, peut être parce qu'il étoit trop aiſé à ſentir pour avoir beſoin d'être annoncé, conſiſte à parler des Ouvrages de la Fontaine dans la première partie, & de ſa perſonne dans la ſeconde.

M. de Chamfort annonce ſon plan & il le remplit. Il diviſe ſon Diſcours en trois parties; dans la première, il expoſe & caractériſe la morale de la Fontaine; dans la ſeconde, il fait connoître ſon goût; dans la

troisième, il montre l'accord de cette morale & de ce goût avec la simplicité des mœurs de la Fontaine; par-là il enchaîne ses trois parties & met de l'ensemble dans son Ouvrage. C'est la juste étendue, ce sont les belles proportions & les développemens heureux du Discours de M. de Chamfort, qui font surtout sentir que le plan de M. de la Harpe a quelque chose d'étroit, & son exécution quelque chose de sec.

Il déploye ce que M. de la Harpe ne fait que montrer ou même qu'indiquer; de grandes vues qui semblent quelquefois jettées au hazard chez M. de la Harpe, sont placées, enchaînées, mûries, justifiées chez M. de Chamfort. Le ton aimable & philosophique de ce dernier, n'est jamais ni trop oratoire pour le sujet, ni d'une simplicité réprouvée par le genre oratoire.

M. de la Harpe & M. de Chamfort comparent tous deux la Fontaine à *Moliere*, considérant le pre-

mier, aussi bien que le second, comme Poëte Dramatique & Peintre des Mœurs. Ce parallèle n'est, pour ainsi dire, qu'énoncé chez M. de la Harpe, le voici chez M. de Chamfort; nous le louerons mieux en le citant qu'en le caractérisant.

« Doués tous les deux au plus haut » degré, du génie d'observation, gé- » nie dirigé dans l'un par une raison » supérieure, guidé dans l'autre par » un instinct non moins précieux, ils » descendent dans le plus profond se- » cret de nos travers & de nos foi- » blesses; mais chacun, selon la dou- » ble différence de son genre & de » son caractère, les exprime dif- » féremment. Le pinceau de Mo- » lière doit être plus énergique & » plus ferme; celui de la Fontaine » plus délicat & plus fin. L'un rend » les grands traits avec une force qui » le montre comme supérieur aux » nuances; l'autre saisit les nuances » avec une sagacité qui suppose la » *science* des grands traits. Le Poëte

» comique ſemble s'être plus attaché
» aux ridicules, & a peint quelque-
» fois les formes paſſagères de la ſo-
» ciété. Le Fabuliſte ſemble s'adreſ-
» ſer davantage aux vices, & a peint
» une nature encore plus générale. Le
» premier me fait plus rire de mon
» voiſin; le ſecond me ramène plus à
» moi même. Celui ci me venge da-
» vantage des ſottiſes d'autrui; ce-
» lui-là, me fait mieux ſonger aux
» miennes. L'un ſemble avoir vu les
» ridicules comme un défaut de bien-
» ſéance choquant pour la ſociété;
» l'autre avoit vu les vices comme un
» défaut de raiſon fâcheux pour nous-
» mêmes. Après la lecture du pre-
» mier, je crains l'opinion publique;
» après la lecture du ſecond, je crains
» ma conſcience. Enfin, l'homme
» corrigé par Moliere, ceſſant d'être
» ridicule, pourroit demeurer vi-
» cieux; corrigé par la Fontaine, il
» ne ſeroit plus ni vicieux ni ridicule;
» il ſeroit raiſonnable & bon; &
» *nous nous* trouverions vertueux,

» comme la Fontaine étoit philoso-
» phe, sans nous en douter. »

Le tableau des mœurs de la Fontaine chez M. de Chamfort est d'une vérité touchante.

« Les yeux, dit il, s'arrêtent, se
» reposent avec délices sur le specta-
» cle d'un homme qui, dans un
» monde trompeur, soupçonneux,
» agité de passions & d'intérêts di-
» vers, marche avec l'abandon d'une
» paisible sécurité, trouve sa sûreté
» dans sa confiance même, & s'ou-
» vre un accès dans tous les cœurs,
» sans autre artifice que d'ouvrir le
» sien, d'en laisser échapper tous les
» mouvemens, d'y laisser lire même
» ses foiblesses, garans d'une aima-
» ble indulgence pour les foiblesses
» d'autrui.... Il se croit parmi des
» frères; ils vont le devenir en effet,
» & la société reprend les vertus de
» l'âge d'or pour celui qui en a la
» candeur & la bonne-foi. Il reçoit
» des bienfaits; il en a le droit, car
» *il rendroit* tout sans croire s'être ac-

» quitté. Peut-être il eſt des ames
» qu'une ſimplicité noble élève na-
» turellement au-deſſus de la fierté ;
» & ſans blâmer le Philoſophe, qui
» écarte un bienfaiteur dans la crainte
» de ſe donner un tyran.... N'eſt-
» il pas plus beau peut être, n'eſt-il
» pas du moins plus doux de voir
» la Fontaine montrer à ſon ami ſes
» beſoins comme ſes penſées, aban-
» donner généreuſement à l'amitié le
» droit précieux qu'elle réclame, & lui
» rendre hommage pour le bien qu'il
» reçoit d'elle ? Il aimoit; c'étoit ſa
» reconnoiſſance. »

M. de Chamfort & M. de la Harpe ſe ſont rencontrés ſur beaucoup d'articles ; ils ont ſouvent rapporté les mêmes traits ; leurs éloges ſont ſouvent tombés ſur les mêmes morceaux; mais dans toutes ces occaſions ils ſont différens l'un de l'autre, & c'eſt preſque toujours M. de Chamfort qui a l'avantage. Ayant plus médité ſon ſujet, il eſt naturellement plus *riche & plus heureux* dans les détails.

Tous deux parlent du repentir q
témoigna la Fontaine d'avoir fait
Contes ; mais M. de Chamfort
le seul qui, par une comparais
également noble & ingénieuse, r
pelle à ce sujet le fameux table
dont le Prince de Condé Henri-
les donna l'idée, ce tableau qui
présente le grand Condé arrach
de son histoire le récit des explo
que sa vertu condamnoit. Ces id
brillantes ne viennent qu'à ceux q
ont pris la peine de voir dans un
jet tout ce qu'il contient.

Un autre avantage de M.
Chamfort, qui vient de la mê
cause, c'est que lorsqu'il cite d
traits de son Auteur, ses citatio
sont plus courtes, moins comm
nes, mieux choisies, mieux fondu
dans son texte. M. de la Harpe c
quelquefois pour citer ; il cite d
morceaux trop connus; M. de Cha
fort, au contraire, semble avoir a
perçu à l'écart des beautés plus
cretes qui avoient échappé aux ye

vulgaires, & qui ne paroiſſent céder en rien aux beautés les plus connues. Il leur donne encore un nouveau prix par la manière dont il les enchâſſe dans ſon Diſcours.

Enfin, quand on lit d'abord l'Ouvrage de M. de la Harpe, on le juge digne du Prix; on eſt étonné qu'il ne l'ait pas remporté: quand on lit celui de M. de Chamfort, on devient plus ſévère; il a tout ce qu'il faut pour déparer le premier.

Une défaite eſt pour le génie une ſource de ſuccès & de victoires, parce qu'elle l'anime au lieu de l'abbattre, qu'elle redouble ſa vigilance & qu'elle l'engage à de nouveaux efforts. Triompher eſt l'état naturel de M. de la Harpe; il ſe releva l'année ſuivante (1775) par deux Prix remportés à-la-fois & en proſe & en vers à l'Académie Françoiſe; ce qui lui étoit encore arrivé en 1771. Il vainquit par l'Eloge de Catinat, un homme fait pour célébrer les héros *& pour juger leurs* exploits, qui joi-

gnoit à l'éloquence une connoiſſance approfondie de l'art des Catinat & des Turenne. Le Diſcours de M. de la Harpe, plus ſoutenu, plus oratoire, plus philoſophique, moins hiſtorique, dût être couronné par les Gens de Lettres; celui de ſon rival fut peut-être plus agréable aux gens du métier. A ne le conſidérer même que comme Ouvrage d'éloquence, on y trouvoit deux morceaux ſupérieurs aux morceaux correſpondans de M. de la Harpe; l'un étoit la deſcription du trophée érigé par les Soldats à Catinat pendant ſon ſommeil; l'autre, la peinture de ſa vie privée à S. Gratien. Mais le tableau de l'Europe, au moment où Catinat prend le commandement; la comparaiſon de nos guerres avec celles des Anciens; le parallèle contraſtant des caractères de Louvois & de Catinat; le parallèle du même Catinat & de Feuquiéres, la peinture d'une armée & d'un Général au moment d'une bataille, & beaucoup

d'autres morceaux étoient chez M. de la Harpe des beautés que rien n'égaloit.

Ce troisième volume est terminé par le Discours de réception de M. de la Harpe à l'Académie Françoise, Discours dont le mérite est connu, & par un Ecrit qui a pour titre, *des Romans*. On pourroit disputer contre l'Auteur sur quelques-unes de ses opinions; on pourroit prendre contre lui, sur divers points, la défense de Richardson, de Marivaux, & celle même de quelques-uns de nos vieux Romans, car on peut souvent disputer en matière de goût. M. de la Harpe, en général, est sévère, parce qu'il a beaucoup de goût. La Fontaine a fait une Fable *contre ceux qui ont le goût difficile*; & j'ai vu des personnes regretter sincèrement le tems où leur goût n'étant point encore formé, tout les intéressoit, parce que tout étoit nouveau pour eux; comme les gens instruits par le commerce du monde à crain-

dre leurs ſemblables & à s'en défier; regrettent le tems où une heureuſe inexpérience ne leur laiſſoit voir dans tous les hommes que des amis & des frères.

Le quatrième volume, ſous le même titre général d'*Eloges académiques, Diſcours oratoires*, &c. offre d'abord un *Diſcours ſur les malheurs de la guerre & les avantages de la paix*; ce Diſcours a remporté, en 1767, un Prix extraordinaire à l'Académie Françoiſe; la même année M. de la Harpe traita cette grande queſtion: *combien le génie des grands Ecrivains influe ſur l'eſprit de leur ſiècle*. En 1769, l'Académie Françoiſe ayant propoſé l'Eloge de Molière, M. de la Harpe y envoya un petit écrit, ou plutôt un fragment, « dont le ton, la forme & le peu » d'étendue excluoit toute idée de » concours dans un ſujet ſi vaſte & » ſi profond. L'Auteur ne vouloit » que rendre hommage à-la-fois à la » mémoire de Moliere & à l'Acadé-

» mie. » M. de Chamfort remporta le Prix : le fragment de M. de la Harpe paroît ici sous le titre d'*Idées sur Molière*.

Un article du mot *Amour*, pris dans ses différentes acceptions; morceau composé dans la forme des articles de l'Encyclopédie; la traduction de la fameuse Lettre de Brutus à Cicéron, qui commence par ces mots: *Particulam litterarum tuarum, &c.* & de la Lettre du même Brutus à Atticus : *Scribis mihi mirari Ciceronem, &c.* un Précis historique sur M. de Voltaire & sur M. d'Alembert, sont suivis d'Ouvrages plus considérables, tels que le Traité de la Poésie Lyrique ou de l'Ode chez les Anciens & les Modernes. L'Auteur fait ici, à l'égard des Poëtes Lyriques, ce qu'il avoit fait dans son premier volume à l'égard des Poëtes Tragiques; il les caractérise, les juge, en traduit des morceaux choisis, en relève les beautés & les défauts. Il traduit, & toujours en vers, (car il

prouve très-bien que c'est en vers qu'il faut traduire les Poëtes) il traduit un morceau de Pindare pour faire connoître la marche de ce Poëte. Il traduit aussi les premières strophes de l'Ode où Horace célèbre Pindare en style pindarique.

Pindarum quisquis studet æmulari, &c.

Il traduit du même Horace les Odes:

Ulla si juris tibi pejerati, &c.

&

Quis multâ græcilis te puer in rosâ, &c.

& l'Ode à la Fortune:

O Diva, gratum quæ regis Antium, &c.

jointe avec la précédente:

Parcus Deorum cultor & infrequens, &c.

L'Ode d'Horace à la Fortune, amène un parallèle de cette Ode avec

celle de Rousseau qui a le même titre, & ce parallèle en entraîne un plus général entre l'Ode, telle qu'elle étoit chez les Anciens, & telle qu'elle est chez les Modernes. L'Auteur fait de quelques Odes de Rousseau une critique qui a révolté tous ces admirateurs superstitieux qui ne distinguent rien, & qui croyent que tout est bon dans un Auteur réputé bon; il réfute quelques-uns de ces enthousiastes, & il a, comme toujours, pleinement raison contr'eux.

Suivent une Lettre de M. de Voltaire & une Réponse de M. de la Harpe, qui roulent moins sur l'Ode que sur l'abus des Journaux dans ces derniers tems, & sur l'horreur & la bassesse de certaines querelles littéraires.

Dans un Fragment sur les Historiens Latins, M. de la Harpe fait à leur égard ce qu'il a fait à l'égard des Poëtes Tragiques & Lyriques. Le Fragment sur les douze premiers Césars est une réfutation continuelle de

M. Linguet. Le premier Fragment eſt le Diſcours préliminaire de la Traduction de Suétone avec des changemens. Le ſecond, eſt comme un Extrait de Suétone même.

Le morceau qui ſuit, & qui a pour titre : *De notre Langue comparée aux Langues grecque & romaine, & de la Littérature ancienne & moderne*, eſt encore tiré en grande partie du Diſcours préliminaire de la Traduction de Suétone.

Il eſt ſuivi d'un morceau fort court, mais fort énergique & fort éloquent ſur Démoſthène; d'un Eloge de le Kain, qui fut, pour ainſi dire, le Démoſthène de la Scène tragique, & par les obſtacles que la nature oppoſoit à ſon talent, & par le bonheur qu'il eut de les vaincre, & par le caractère même de ſon talent.

Enfin, un morceau ſur la Muſique théâtrale, grand ſujet de Diſcorde & de haine parmi nous; & un Dialogue entre Aléxandre & un

Solitaire du Caucase, où tout l'avantage est du côté de la Philosophie, terminent ce quatrième volume.

Les deux derniers volumes, compris sous le titre général de *Littérature & Critique*, contiennent un choix des articles insérés autrefois par M. de la Harpe dans le Mercure & dans le Journal de Politique & de Littérature. Ces articles, monumens du goût le plus pur & le plus sévère, sont peut-être de tous les Ouvrages de M. de la Harpe, ceux qui ont fait le plus de plaisir aux Lecteurs & le plus de chagrin aux Auteurs ; je dis aux Auteurs même qui se sont trouvés dans le cas d'une exception flatteuse, mais qui pouvoient n'y pas toujours être.

Fuit intactis quoque cura
Conditione super communi.
Cùm sibi quisque timet, quanquàm est intactus & odit.

Si l'on veut connoître la source de

tant de haînes & publiques & ſecrettes, la voilà :

Hinc illæ lacrymæ.

l'Auteur a pris pour deviſe :

Incorrupta fides nudaque veritas.

& il l'a remplie. Mais combien d'Auteurs ont pu lui dire :

Ménagez nous; vous prodiguez ſans ceſſe
La vérité ; mais la vérité bleſſe.

Souvenons-nous de ce beau vers d'Olympie:

Hélas ! tous les Mortels ont beſoin de clémence.

on peut dire de même:

Hélas ! tous les Auteurs ont beſoin d'indulgence.

& il n'en eſt point qui ne ſe diſe tout bas :

Tua res agitur, paries cùm proximus ardet.

La

La critique de M. de la Harpe eſt preſque toujours juſte, fine, piquante, & ſouvent piquante dans tous les ſens. Malheur aux Auteurs ridicules qui tombent ſous ſa main; il a ſurtout l'art de peindre les ridicules littéraires & d'en rendre l'impreſſion durable; quelquefois il ne dédaigne pas de faire deſcendre la ſévérité de ſa critique juſqu'à des Ecrivains obſcurs, & deſquels on pourroit lui dire:

Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Mais on pourroit élever ici une queſtion peut-être aſſez importante & pour la Morale ſociale & pour la Littérature. Eſt-il permis, eſt il légitime de donner du ridicule à un Auteur qu'on critique? « La critique, dit M. de Monteſquieu, pouvant être conſidérée comme une oſtentation de ſa ſupériorité ſur les autres, & ſon effet ordinaire étant

» de donner des momens délicieux » pour l'orgueil humain, ceux qui » s'y livrent, méritent bien toujours » de l'équité, mais rarement de l'in» dulgence.

» Et comme, de tous les genres » d'écrire, elle est celui dans lequel » il est plus difficile de montrer un » bon naturel; il faut avoir attention » à ne point augmenter par l'aigreur » des paroles la tristesse de la chose. »

La règle sur ce point ne doit-elle pas être de ne jamais écrire contre personne du ton dont les loix ordinaires de la politesse ne permettroient point de lui parler en face dans la société?

« Il est plaisant, dit M. de Voltaire, dans une Lettre au P. Porée » en lui envoyant Œdipe, qu'il soit » permis de dire aux gens par écrit » ce qu'on n'oseroit par leur dire en » face. »

Il n'est pas question d'examiner ici jusqu'à quel point les circonstances ont permis à M. de Voltaire d'être si-

dèle à ce principe. La règle : *faites ce qu'ils vous disent & ne faites pas ce qu'ils font*, est très-étendue. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne paroît pas qu'il y ait de réplique à la phrase citée de M. de Voltaire.

On ne peut alléguer que la nécessité d'amuser le lecteur pour les intérêts mêmes du goût. Mais, 1°. une critique fine, juste, motivée, sans autre assaisonnement que la délicatesse du goût & l'évidence de la raison, ne porte-t'elle pas avec elle son agrément, & ne donne-t'elle pas à l'esprit une satisfaction qui ne peut qu'être affoiblie par les épigrammes & les sarcasmes ? Quand on veut citer un modèle de critique, on nomme *les sentimens de l'Académie Françoise sur le Cid*, où il n'y a pas l'ombre d'une épigramme, & où la sévérité du style égale celle du goût. Scudery, au contraire, avoit tâché d'être plaisant & méchant.

2°. Est-il bien utile, bien prudent, est-il de la dignité des Lettres

de flatter & de nourrir la malignité des Lecteurs ? cette malignité du vulgaire de tous les états, est si voisine de la sottise, qu'on peut compter qu'elle sera toujours très-indulgente pour les sots, & qu'elle se tournera par préférence contre les Ecrivains célèbres. Cette malignité n'est que l'esprit de l'Ostracisme & que la vengeance de la médiocrité qui cherche à se consoler de l'ascendant du génie.

Urit enim fulgore suo, &c.

On peut voir quels ont été, quels seront dans tous les tems les favoris du vulgaire en matière de critique : ce sont les Gacons, les Desfontaines,

Et nati natorum & qui nascentur ab illis.

parce que ces gens-là déchirent les Fontenelle, les la Motte, les Voltaire, & ne louent que des inconnus. La supériorité de M. de la Harpe,

dans la Critique littéraire, n'est sentie ou du moins avouée que par les Gens de Lettres & par ceux des gens du monde que la délicatesse de leur goût & l'élévation de leur ame distinguent du commun des lecteurs. L'Auteur en dit lui-même la raison, c'est qu'on ne trouvera jamais dans ses écrits ni un bon Ouvrage méconnu, ni un mauvais livre exalté. Or voilà justement ce qui déplaît au vulgaire. C'est aux dépens des hommes supérieurs qu'il veut qu'on le fasse rire; il est alors très-indulgent & très-encourageant; il sait gré même de l'intention. Ne nourrissons donc point en lui cette disposition vicieuse qu'il tournera toujours contre ceux qui honorent les Lettres, & n'employons pas, même contre les mauvais Auteurs, cette arme du ridicule qu'il ne veut voir employée que contre les bons.

M. Gresset avoit dit d'un ton un peu sévère, en parlant des Satyres de Boileau :

Le Juvenal du ſiècle de Louis
Fit un talent du crime de médire . . . .
Ce n'eſt point là que ma raiſon l'admire ;
Et Deſpréaux, ce Chantre harmonieux,
Sur les autels du poëtique Empire
Ne ſeroit point aux nombre de mes Dieux,
Si, de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons;
Mânes plaintifs, qui ſur le noir rivage
Vont regrettant que ce Cenſeur ſauvage
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des Morts.

L'Abbé Desfontaines, qui ne vouloit pas que Boileau pût avoir eu tort d'avoir fait des ſatyres, répondoit : « Eh ! pourquoi ne ſe ſont-ils » pas autrefois tenu cachés dans la » foule des vivans ? Pourquoi, nés » ſans goût ou ſans talent, ont-ils » voulu ſe diſtinguer & acquérir de » la gloire ? »

L'Abbé Desfontaines, en parlant ainsi, ne doutoit point de la sienne. Hélas! l'Abbé Desfontaines, fort peu lu aujourd'hui, n'est guères distingué *de la foule des morts*, que par le malheur qu'il a *d'être enchaîné dans d'immortels accords* en plusieurs endroits des Œuvres de M. de Voltaire. Les Desfontaines, les Colletets, les Cotins, les Pradons de ce siècle, & même quelques Ecrivains d'un ordre plus estimable, peuvent se plaindre aussi d'être enchaînés pour jamais dans les deux volumes de Littérature & de Critique de M. de la Harpe.

M. de la Harpe, en plusieurs endroits de ses Œuvres, se plaint de ses ennemis, comme tant de jeunes Auteurs se vantent de l'honneur d'en avoir. Abner dit à Joad :

Pensez-vous être Saint & juste impunément?

On pourroit dire à M. de la Harpe : « Pensez-vous pouvoir impunément » écrire avec tant de grace & d'élo-

» quence & en proſe & en vers ? Pen-
» ſez-vous qu'on vous pardonne tant
» de ſuccès en tout genre ? Et qu'a-
» vez-vous fait pour vous les faire
» pardonner? Soyez juſte envers vous
» comme envers les autres ; vous en
» êtes digne. Avez-vous eu aſſez de
» reſpect ou de pitié pour l'amour-
» propre de vos rivaux ? Quoi ! non
» content de les accabler du poids de
» votre gloire, vous les percez encore
» des traits de votre critique ! »

Souffrirai-je à-la-fois ta gloire & tes injures?



LES BARMÉCIDES, Tragédie en cinq actes & en vers. Représentée pour la première fois par les Comédiens François le 11 Juillet 1778. Par M. *de la Harpe*, de l'Académie Françoise. A Paris, chez Pissot, Libraire, quai des Augustins. 1778. *in*-8°. 75 pag. & les Préliminaires 16. Le Prix est de 30 f.

NOUS ne pouvons dire qu'un mot des nouvelles productions de M. de la Harpe dont il nous reste à parler. La Pièce des *Barmécides* a sans doute, ou dans le sujet, ou dans la manière dont il est traité, quelque défaut secret qui fait que l'intérêt languit de tems en tems. Par exemple, on n'en prend aucun à l'amour d'Amorassan & de Sémire; mais que Barmécide est beau! qu'Aaron est grand! Quel est le plus sublime & le plus touchant ou de Barmécide, lorsqu'il dit: *Quand après*

vingt ans de haine j'eus conçu le dessein de sauver la vie à celui qui avoit été mon bourreau,

Mon ame respira du tourment de haïr . . . .
Dans mes yeux desséchés je retrouvai des
larmes.

ou d'Aaron, lorsqu'il dit :

Je pardonne à l'aspect de mon fils égorgé.

Où trouve-t'on de plus belles scènes que la troisième du second acte, entre Amorassan & le Calife, & la dernière du troisième acte entre Barmécide & Amorassan? Ajoutez le mérite du style, mérite ordinaire chez M. de la Harpe, si rare partout ailleurs, & qui seul fait vivre les Ouvrages.



Les Muses Rivales, en un acte & en vers libres, représentées pour la première fois par les Comédiens François, le premier Février 1779. Par M. *de la Harpe*, de l'Académie Françoise.

Discite justitiam moniti. Virg.

A Paris, chez Pissot, Libraire, quai des Augustins. 1779. *in*-8°. 31 pag.

Ne rappellons point les tristes monumens de la haine à propos d'un monument heureux consacré à la reconnoissance, à l'amitié, à la juste admiration des talens; contentons-nous de dire qu'une légère imprudence ne pouvoit être plus noblement, plus pleinement, ni plus adroitement expiée, ni un reproche cruel détruit d'une manière plus brillante; que l'Epigraphe est juste; que la Préface, tirée de M. de Voltaire, est un chef-d'œuvre d'application; que

l'idée des *Muses Rivales* appartien
essentiellement au sujet, & n'est pro
pre ni à M. de la Harpe ni à M. d
Chabanon, qui l'avoit employé
dans une *Apothéose de Voltaire au
Parnasse*, précédée de fort bon
*vers sur Voltaire au moment de s
mort*; que tous les détails des *Muses
Rivales* sont charmans; tous les élo-
ges vrais, bien placés, tous dans la
juste mesure & dans le degré préci
des convenances; que jamais succè
n'a été ni plus général, ni mieux mé-
rité, ni plus flatteur par la réunion
de toutes les circonstances; qu
l'Académie Françoise a remercié
l'Auteur d'avoir si bien exprimé le
sentimens de tout le Corps pour l
grand Homme dont la gloire es
l'objet de cette Pièce.

M. de la Harpe avoit donné, il y
a déjà quelques années, un Ouvrage
assez important dont nous avions né-
gligé de rendre compte, peut-être
parce qu'il n'étoit pas entièrement

de lui. C'eſt une Traduction de la Luſiade du Camoëns. Feu M. d'Hermilly, Traducteur de Ferreras, qui ſavoit le portugais comme on ſait une langue étrangère, quand on ignore la ſienne, avoit traduit littéralement le Camoëns. M. de la Harpe a traduit cette Traduction en langage poëtique ; & grace à lui ſeul, on peut enfin lire la Luſiade, & prendre une idée du génie du Camoëns.

Il prépare un bien plus grand Ouvrage, dont la philoſophie & les agrémens du ſtyle conſacreront l'utilité : c'eſt *l'hiſtoire générale des Voyages*, conſidérablement réduite, quoiqu'il n'en retranche rien d'eſſentiel & qu'il ſe borne à la purger des inutilités & des répétitions qui défigurent l'immenſe Ouvrage de l'Abbé Prevôt. Les nouveaux Voyages ſeront ajoutés à cette Collection & la completteront.

[*Extraits de M. Gaillard.*]

HISTOIRE générale de Hongrie; depuis la première invasion des Huns jusqu'à nos jours; par M. *de Sacy*, Censeur Royal, &c. A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint Severin.

SECOND EXTRAIT.

IL est peu de nations qui aient montré dans la défense des places autant d'héroïsme que les Hongrois. Après la mort tragique de Martinusi, Isabelle reclama la couronne qu'elle avoit cédée à Ferdinand. Nouveaux troubles: nouveaux ravages des Turcs. Ils assiègent Agria: les habitans font ensemble cette convention qui n'a point d'exemple: *Le mot de capitulation sera proscrit. Si quelqu'un ose le prononcer il sera puni de mort. Si l'ennemi envoie faire des propositions de paix, on y répondra par des décharges d'artille*

rie. Quand les vivres seront épuisés, nous nous mangerons les uns les autres, & les victimes seront tirées au sort. Les femmes seront occupées à réparer les murailles : elles pourront suivre leurs époux sur la brêche ou dans les sorties. Pour étouffer les conspirations dès leur naissance, on ne pourra s'assembler plus de trois ou quatre dans l'intérieur de la ville.

« Méhémet n'ignora pas cette résolution héroïque ; mais il se flata, qu'en opposant la barbarie au courage, il pourroit triompher avant d'en venir à ces extrémités ; il voulut jouer la clémence. Un Trompette demande à être introduit dans la ville ; on ne daigne pas lui répondre. Il s'avance jusqu'aux pieds des murailles, & s'écrie, que, si l'on veut remettre la place entre les mains du Visir, les habitans seront traités comme les sujets les plus chéris de Soliman. Tandis qu'il parle, les assiégés, dans un morne silence, plantent quatre piques sur

» le rempart, & élèvent dessus u
» cerceuil couvert d'un drap noir
» pour annoncer à Méhémet que leu
» patrie sera leur tombeau. Le Trom
» pette ne rapporta à son Généra
» que cette réponse éloquente & ter
» rible. » Après de pareils prélimi
naires, il est inutile de dire que le
Turcs furent contraints de lever l
siége.

Isabelle mourut peu de tems aprè
Jean Sigismond son fils lutta long
tems & contre Ferdinand, & contr
Maximilien son fils. Soliman, pro
tecteur intéressé, embrasse la défens
du transilvain; il entra en Hongrie
investit Sigeth, & mourut d'un accè
de colère contre ses Officiers qu'i
accusoit de la lenteur du siège. L
Comte de Serin qui avoit défend
cette place avec autant de génie qu
de bravoure, ouvrit les portes, no
pour la rendre, mais pour aller cher
cher la mort au milieu des Turc
Avant de sortir, il se fit révêtir d
ses habits les plus magnifiques. O

lui en demanda la raiſon : *il faut ſe parer*, dit-il, *pour un jour de fête.* Il mit enſuite dans ſes poches tout l'argent qui lui étoit reſté. *Ce ſera*, dit-il, *la récompenſe de celui qui me rendra les honneurs de la ſépulture.* Après avoir embraſſé tous ſes ſoldats, il courut gaîment à la mort, & ne la reçut qu'après l'avoir vengée.

Jean Sigiſmond fut contraint de céder ſa couronne à Maximilien, & mourut. « Elevé au ſein de l'infor» tune, dit M. de Sacy, ce Prince » avoit le cœur plus formé que l'eſ» prit. Le Cardinal George l'avoit » laiſſé languir dans une ignorance » profonde du gouvernement, afin » de gouverner ſous le nom de ſon » élève, ſi celui-ci parvenoit un jour » au thrône ; & ſa mère qui déſeſpé» roit de l'y replacer, avoit moins » cherché à en faire un homme illuſ» tre qu'un homme eſtimable. »

L'humeur indépendante des Hongrois ſe réveilla ſous le règne de Rodolphe. *Les querelles* de Religion

accrurent les maux de la patrie ; les Turcs, attentifs à profiter des divisions de leur voisins, vinrent encore ravager ce royaume sous prétexte de le défendre ; & les Hongrois eurent à combattre à-la-fois le despotisme des Autrichiens, l'ambition des Musulmans, & leur propre fanatisme. C'est encore sous ce règne qu'on voit en Transilvanie une suite de révolutions causées par l'humeur inconstante de Sigismond Battori, qui abdiquoit, réclamoit, quittoit de nou-nouveau, & redemandoit encore sa Principauté. M. de Sacy peint ainsi l'exil volontaire de ce Prince. « Retiré dans le Siléfie, il y trouva l'en-
» nui. Ce calme philosophique dont
» il s'étoit fait à lui-même une pein-
» ture enchanteresse, ne lui offrit
» que l'insipide uniformité d'une vie
» inactive dans le palais de Ratibor
» entouré d'un peuple fidelle, au mi-
» lieu des plaisirs d'une cour aimable
» & paisible, sans affaites au-dedans
» sans allarmes au-dehors, couch

» dans les bras de la molleſſe, tandis
» que tout, dans un profond ſilence,
» reſpectoit ſon repos, il regrettoit
» le tumulte des camps, & cette
» tente ouverte aux injures de l'air;
» & cette couche ſans aprêt qu'il
» trouvoit ſi douce après la victoire;
» ſon orgeuil gémiſſoit de n'avoir
» plus d'ordre à donner. Son cou-
» rage s'indignoit de n'avoir plus de
» dangers à courir. Le titre de Duc
» qu'il avoit acquis ne ſervoit qu'à
» lui rappeller celui de Prince qu'il
» avoit perdu. Chaque fois qu'on
» lui parloit des combats que ſe li-
» vroient les Chrétiens & les Turcs,
» ſes yeux s'allumoient; il regardoit
» ſes armes en ſoupirant, & ſembloit
» envier le ſort des vainqueurs, ce-
» lui même des vaincus, puiſqu'en-
» fin ils avoient eu le plaiſir de com-
» battre. »

L'Archiduc Mathias enleva la couronne de Hongrie à Rodolphe; la Diette lui impoſa des conditions qui furent dans la ſuite des ſources

de discordes. Ferdinand II essaya, mais envain, de rétablir le pouvoir Autrichien, ébranlé par les révoltes de la nation. Malheureux dans la guerre, mal-adroit dans les négociations, trop fier pour se faire aimer, trop foible pour se faire craindre, il fut plus occupé à combattre les Hongrois qu'à les gouverner. Ferdinand III auroit peut-être dompté les Hongrois, s'il n'en eût confié le soin à des Généraux jaloux les uns des autres, & s'il ne s'en fût reposé que sur lui-même; Ferdinand IV eut la foiblesse de conclure avec les rebelles un traité désavantageux, & la foiblesse plus honteuse de le violer. Enfin commence le règne de Léopold, vaste tableau des plus grandes révolutions, où les héros se succèdent dans l'un & l'autre parti, où la Politique la plus profonde est aux prises avec l'enthousiasme républicain; c'est un Nicolas de Serin qui fut assez grand pour mériter d'avoir Montécuculli au nombre de ses

envieux; c'eſt ce Montécuculli qui écraſe les forces Ottomanes ſur les bords du Raab; c'eſt un de Souches qui court de triomphes en triomphes; un Emeric Tekeli qui prend le titre de Roi, & le juſtifie par des victoires; un Sobieski par qui Vienne eſt délivrée; enfin un Rogotsky, un Berchéni, qui auroient affranchi la Hongrie du joug Autrichien, s'ils avoient ſçu défendre leurs cœurs du poiſon de la jalouſie. Ragotsky alla mourir ſur les bords de la Marmora. M. de Sacy parle ainſi du loiſir des derniers jours de ce Prince dans le château de Rodoſto. « Là il oublioit » ſes grandeurs, & ne regrettoit que » ſa patrie: Chrétien au milieu des » Turcs, Philoſophe au milieu des » barbares, ſa vertu fit reſpecter ſon » indigence. Les premières années » de ſa vie avoient été glorieuſes, » mais agitées. Les dernières furent heureuſes, mais obſcures. Ce » Prince eſt preſque le ſeul Chef de » parti à qui l'intérêt général n'ait

» pas servi de prétexte pour soutenir
» des intérêts particuliers. Son zèle
» pour la Religion Catholique ne ressembloit
» n'y à ce fanatisme aveugle,
» qui croit servir Dieu en égorgeant
» les hommes, ni à cette politiqne
» sacrilége qui couvre l'ambition
» du masque de la piété....
» Son courage étoit à l'épreuve des
» revers; sa modestie étoit à l'épreuve
» des prospérités. Il avoit refusé des
» couronnes, pour ne s'occuper que
» du soin de venger sa patrie, &
» aimoit mieux être Citoyen à Pressbourg,
» que Roi à Varsovie.... Il
» fut le Gustave de la Hongrie; persécuté,
» proscrit, brave, comme le
» héros suédois, il ne fut pas heureux
» comme lui. »

La couronne de Pologne lui fut offerte par deux célèbres rivaux, Charles XII & Pierre I. Il répondit au premier : « J'ai entrepris cette guerre
» pour délivrer ma patrie.... & non
» pour conquérir une couronne étrangère...
» Charles XII est assez grand

» pour approuver mon refus, & » peut-être pour en être jaloux. Il » sçait dédaigner les couronnes, » comme il sçait les conquérir; & » s'il en faisoit tant d'estime, il ne » les donneroit pas... Qu'il vange » plutôt la Hongrie, comme il a » vengé la Pologne; que sa bienfai- » sance, au lieu de rassembler tous » ses présens sur moi, s'étende sur » tout un peuple, & qu'au plaisir de » faire un Roi il préfère celui de » faire des milliers d'heureux. » Il répondit au second; *que c'étoit aux Polonois à se choisir un maître, non au Czar à leur en donner un; qu'ayant pris les armes pour rétablir en Hongrie la liberté des élections, il ne devoit pas souffrir que, pour le couronner, on gênât en Pologne cette liberté qui lui sembloit préférable à la couronne même.*

Léopold avoit fait reconnoître en Hongrie sa puissance *absolue*. La couronne avoit été déclarée héréditaire, Il y eut peu de soulevements sous lui

ſeph & Charles VI ; & lorſque l'auguſte Marie-Thérèſe ſe vit attaquée par les puiſſances les plus formidables de l'Europe, elle trouva des défenſeurs dans ces antiques ennemis de ſa maiſon, & les dompta mieux par ſes bienfaits, que Léopold par les horreurs du célèbre *Théâtre d'Eperies*, qu'on reprochera toujours à ſa mémoire, comme on reproche à celle de Charles IX, le Maſſacre de la *Saint-Barthelemi*.

Le ſecond volume de l'hiſtoire de Hongrie eſt ſuivi comme le premier de Notes qui offrent des lumières ſur l'origine des villes, des coutumes; ſur les mœurs des anciens Hongrois. On y trouve auſſi quelques anecdotes intéreſſantes. Telle eſt par exemple, celle-ci. « A la bataille de Sa» lankemen dans le fort de la mêlée, » un Janiſſaire laiſſe tomber ſon tur» ban : un Soldat allemand le ra» maſſe : le Janiſſaire veut le lui ar» racher; mais l'Allemand le lui rend » généreuſement en lui diſant : *ami*, » *voilà*

» *voilà ton turban : tu te bats pour le*
» *Sultan que tu ne connois pas ; je*
» *ſers Léopold que je ne connois pas*
» *davantage : tu es ſoldat, je le ſuis*
» *auſſi : nous devons nous traiter en*
» *frères.* Le Janiſſaire prend d'une
» main ſon turban, de l'autre pré-
» ſente ſon mouſquet à ſon ennemi :
» *accepte cette arme*, lui dit il, *puiſ-*
» *que nous ſommes frères je n'en ai*
» *plus beſoin.* »

Dans une de ſes Notes, M. de Sacy relève un erreur accréditée & par le recit de l'eſtimable Auteur des Annales de Marie-Thérèſe, & par un autre Ecrivain beaucoup plus célèbre. Il eſt étonnant qu'on ſe ſoit trompé ſur un fait auſſi récent. L'Auteur des Annales prétend que Marie-Thérèſe, cédant aux inſtances de Hongrois prononça l'ancien ſerment que ſes ayeux avoient aboli, & qui avoit été preſcrit par le décret d'Andrell, art. XXXI. *Quòd ſi vero nos vel aliqui ſucceſſorum noſtrorum*,

aliqüo unquam tempore huic dispositioni contraire unquam voluerint, liberam habeant, harum authoritate, sine ulla notâ infidelitatis, tam Episcopi quam alii Jobagiones aut nobiles regni, universi & singuli, præsentes, futuri posterique, resistendi & contradicendi nobis & nostris successoribus in perpetuum, facultatem. M. de Saçy réfute cette assertion en citant le serment prononcé par Marie-Thérèse à son sacre. Elle se soumet à tous les devoirs qu'André II impose à tous ses successeurs, rétablit tous les priviléges que ce Prince accorde à la nation, *exclusâ tamen & semotâ art. XXXI, ejusdem decreti clausulâ incipiente*, Quòd si vero nos, *&c. usque ad verba* in perpetuum, *&c.*

Cette production intéressante par son objet, par la manière dont il y est envisagé, suivi & présenté, comme par le ton d'une critique sage & éclairée qui y règne, nous paroît digne de l'attention & de l'accueil

du Public; & ne peut qu'acroître la réputation que déjà l'Auteur s'est justement acquise dans la Littérature.
[*Extrait de M. Dupuy.*]

L'EZOUR-VEDAM, *ou* ancien Commentaire du Vedam; contenant l'exposition des Opinions religieuses & philosophiques des Indiens; traduit du samscretan par un Brahme; revu & publié avec des Observations préliminaires, des Notes & des Eclaircissemens. Yverdon, dans l'Imprimerie de M. de Felice. 1778. 2 vol. *in*-12. Le premier, de 332 pages, le second de 264; & se trouve à Paris, chez Debure l'aîné, quai des Augustins.

PREMIER EXTRAIT.

MALGRÉ les grandes liasons que nous avons avec les Indiens, nous ne sommes encore instruits que très-imparfaitement de la

Religion de ces Peuples. Les Voyageurs plus commerçans que philosophes nous en donnent des notions qui sont peu exactes. Il falloit puiser dans les livres canóniques de l'Inde; mais les Indiens n'étant pas communicatifs, nous avons été obligés de nous en rapporter ou à ce que nous avons seulement apperçu, ou au simple recit des gens du pays, qui souvent en imposent. Cependant il faut distinguer parmi les écrits qui ont paru en ce genre, l'Ouvrage d'Abraham Roger qui demeuroit à Paliacate, & qui a reçu d'un Brahme des détails précieux sur la Religion populaire de l'Inde. Les Missionnaires nous ont aussi donné quelque lumières sur ce sujet. Malgré ces foibles connoissances on est tellement prévenu en Europe en faveur des Indiens, qu'on ne cesse de nous vanter leur sagesse & l'antiquité de leurs livres canoniques, quoique personne ne les connoisse. Il n'y auroit qu'une traduction de ces Ouvrages qui pourroit détruire ce

préjugé, & certainement elle le détruiroit. C'est à quoi les Missionnaires auroient dû s'occuper. Voici celle d'un livre intitulé, *Ezour-vedam*, faite dans l'Inde par un Brahme de Benarés, Correspondant de notre Compagnie. Elle a été apportée en France en 1759, par M. de Modave, & remise par lui à M. de Voltaire qui a cru devoir en faire présent, en 1761, à la bibliothèque du Roi. Il y manquoit quelques Chapitres, mais à la faveur d'une autre examplaire apporté de l'Inde par une voie différente, on a pu suppléer à ce qui ne se trouvoit pas dans le premier manuscrit. M. le Baron de Sainte Croix, connu par son exellent Traité intitulé, *Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre le Grand*, Ouvrage rempli de recherches profondes, guidées par la critique la plus sage, a cru devoir faire imprimer cette traduction de l'Ezour-vedam; mais pour la donner avec plus d'exactitude, & comme il ne pou-

voit avoir recours aux originaux faute d'entendre la langue, il s'eſt borné à comparer entr'eux ces différens manuſcrits, & y a joint des notes qui ont pour objet de montrer la conformité de la Mythologie qu'on y apperçoit avec la doctrine populaire des Indiens modernes, de diſcuter & d'éclaircir quelques articles particuliers. Il a ſurtout fait uſage d'une autre traduction manuſcrite d'un Livre intitulé, *Baga-vadam*, qui eſt dans le cabinet de M. Bertin, & que peut-être il n'auroit pas été inutile de joindre à cette édition Ces Ouvrages ſerviroient à nous donner une idée plus juſte de la prétendue ſageſſe des Indiens; on en pourra juger cependant par l'Ezour-vedam; mais l'abondance des témoignages ne ſeroit pas inutile à cet égard. Les obſervations préliminaires de M. de Sainte Croix ſont deſtinées à éclaircir l'origine de la Religion indienne & à en ſuivre les progrès & les viciſſitudes dans toute l'Aſie, autant, dit-il, que le

défaut de monumens peut le permettre, & il faut avouer qu'ils nous manquent. Ces observations servent d'introduction naturelle à cet Ouvrage original, le premier qu'on ait publié sur les dogmes religieux & philosophiques des Indiens. A la fin de cet Ezour-vedam, l'Editeur y a placé quelque détails concernant les livres sacrés de ces peuples & un examen impartial du livre qu'il publie. Nous allons d'abord donner une idée des observations préliminaires.

M. le Baron de Sainte Croix pense que les Indiens, quoiqu'assez éloignés de l'Egypte, ont eu connoissance de la Religion de cette contrée & que vers la fin du 16e. siècle av. J. C. un grand nombre d'Egyptiens passèrent dans l'Inde. L'Auteur se borne à indiquer ce fait d'après Joseph, sans en rapporter le texte qui cependant est trop important pour n'être pas placé au bas de la page; il joint ensuite différens traits de conformité entre la doctrine de ces peuples; mais il

ne les donne que comme un supplément à ce qui a été dit par les autres Sçavans qui ont eu la même idée ; & en effet ces rapports seuls ne nous paroissent pas une preuve suffisante du sentiment que l'Auteur veut établir. Il est bien vraisemblable que les Egyptiens ont porté leur doctrine dans l'Inde ; mais il est difficile d'en indiquer l'époque. Le commerce est encore plus vraisemblable entre les Indiens & les Perses ; le sçavant Auteur trouve beaucoup de rapport entre la doctrine indienne & celle des peuples de l'Ariane, une des provinces de Perse, & c'est de-là & des contrées voisines qu'il fait sortir les Samanéens philosophes de l'Inde ; mais distingués des Brahmes. Avant l'arrivée des Samanéens, ces Brahmes, dit-il, étoient regardés comme les seuls oracles de ce pays : membres d'une même famille ; ils se distinguèrent par leur genre de vie & par leurs systêmes, des Samanéens qui étoient choisis indifféremment

dans toutes les tribus; les Brahmes étoient plus du coté du Gange, & les Samanéens plus vers l'Indus. Il résulte de-là que les Samanéens n'ont fait que porter leur doctrine chez les Indiens qui en avoient également une; ce qui ne s'accorde pas avec ce que disent les Brahmes eux-mêmes, qui assurent avoir reçu toutes leurs sciences des Samanéens; & il est peut-être difficile d'établir que les Brahmes, avant l'arrivée des Samanéens, fussent les Docteurs de la Religion indienne.

Quoi qu'il en soit, Budda est le fondateur de la doctrine des Samanéens, qui se répandit daus toute l'Inde, en Tartarie, à la Chine, &c. M. le B. de Sainte Croix croit qu'elle ne pénétra dans le Thibet que vers le 8e. siècle de l'Ere chrétienne, & qu'elle y succéda au Scythisme ou à l'ancienne Religion de Zamolxis. Ce personnage s'étoit fait déclarer grand Prêtre; après lui, il s'est toujours trouvé quelque homme de son

caractère qui a suivi son exemple ; & les grands Lamas, dit l'Auteur, sont ses successeurs, parce que les Thibétans, en admettant la Religion indienne, ont toujours conservé ce grand Prêtre, avec la seule différence, qu'au lieu de le faire passer pour l'image vivante de l'ancienne Divinité des Scythes, ils le regardèrent comme représentant sur la terre la personne de Budda. Nous adopterions volontiers cette conjecture, si des témoignages positifs ne nous obligeoient d'embrasser un autre sentiment : il est constant que dès le premier siecle de l'Ere chrétienne, les Thibétans, sans loix & sans religion, reçurent de l'Inde & des loix & la religion ; depuis ce tems ils ne cessèrent de voyager dans l'Inde, d'où ils apportoient continuellement dans leur pays des livres indiens qu'ils traduisoient en Thibétan, & il y avoit dans l'Inde une espèce de grand Pontife ; mais lorsque les Mahométans eurent pénétré dans le nord de

ce pays; qu'ils eurent détruit un grand nombre de temples, & qu'ils se furent établis dans ces contrées, les communications, en quelque façon, interrompues, & les voyages de dévotion dans l'Inde rendus plus difficiles, déterminèrent les Thibétans à établir chez eux un grand Pontife: voilà le grand Lama qui est devenu le Chef de cette Religion, pour tous les pays qui ne sont pas de l'Inde.

L'Auteur pense que les Samanéens ne se déterminèrent vraisemblablement à franchir les montagnes qui séparent des Indes l'Asie septentrionale que pour se soustraire aux persécutions des Brahmes; mais l'établissement de la religion indienne dans le nord a de beaucoup précédé ces persécutions. Les Samanéens, à la vérité, furent entièrement détruits dans l'Inde; M. le B. de Sainte Croix observe qu'on détruisit plutôt leur nom que leur doctrine, puisque malgré les efforts des Brahmes & l'hor-

reur qu'ils ont voulu inſpirer pour les Baudiſtes ou Samanéens, pluſieurs livres de ces Philoſophes ſont encore conſervés avec reſpect à la côte de Malabar, & que pluſieurs ordres de Brahmes ont adopté la manière de vivre de ces Samanéens, & profeſſent ouvertement la plupart de leurs dogmes.

Ce Budda, fondateur des Samanéens, étoit né vers l'an 683 avant J. C. époque, dit M. de Sainte Croix, qui a précédé de 38 ans la captivité & la diſperſion des dix tribus; d'où il conclut que les Juifs ont également dû pénétrer alors dans l'Inde & y porter pluſieurs de leurs idées. Suivant quelques-uns, on trouve dans le Vedam que la religion Juive n'eſt qu'une héréſie de celle qui eſt enſeignée dans ce livre; abſurdité, dit l'Auteur, qui eſt un aveu que les Indiens ont eu connoiſſance de très-bonne heure des livres des Juifs; & en effet, on voit qu'ils ont défiguré pluſieurs traits de l'E-

criture,

Quant aux Grecs on ne peut nier que depuis Alexandre, ils n'ayent pénétré dans ces contrées; il en est de même des Romains, M. de Sainte Croix en donne suffisamment des preuves, & ces liaisons lui paroissent avoir encore fourni aux Indiens quelques idées relatives à leur religion. On doit dire la même chose des chrétiens qui se sont établis dans l'Inde. L'Auteur cite quelques traits qui semblent pris du Christianisme ou des premiers Hérésiarques chrétiens. Ainsi, suivant M. de Sainte Croix, les Indiens ont emprunté de toutes ces nations, ou des dogmes, ou des traits qui actuellement font partie de leur religion. Nous sommes persuadés, après avoir examiné avec attention tout ce que nous pouvons connoître de l'Inde, que ce sentiment n'est pas destitué de vraisemblance. Les Indiens sont naturellement superstitieux à l'excès, & ils nous paroissent avoir pris des différens peuples *qui alloient commer-*

cer chez eux, la plupart de leurs ſciences & même de leurs fables ; ils ont adopte juſqu'à des mots de leurs langues, & ils paroiſſent avoir profité plus qu'on ne penſe du commerce des étrangers ; mais leur ſageſſe & leur philoſophie ont été portées juſqu'au ridicule, & toujours accompagnées de la ſuperſtition ; ils ſe plaiſent à donner à des Ouvrages nouveaux l'antiquité la plus reculée, & en Europe on a bien voulu les en croire ſur leur parole.

Mais revenons à l'Ouvrage qui nous occupe. La religion indienne, dit l'Auteur, ſe reſſentit du joug étranger, & s'altéra ; les Brahmes n'ont plus aujourd'hui les vertus ni la ſcience de leur ancêtres, & à peine entendent-ils leurs livres. Ces premiers livres des Samanéens ont été écrits en ſamſcretan, & ceux qui contiennent les loix & la religion ſont appellés *Vedam*. On a fait dans la ſuite des ſupplémens ; de même on les a abrégés, & M. de Sainte

Croix est tenté de croire qu'il n'en existe plus que des extraits, ou des parties altérées. Ces Vedam ou Vedes ont été remis par Dieu même à Brama : Viassen fils de Brama les écrivit & les partagea en quatre livres, qui sont, *Rick-vedam*, *Chama-vedam*, *Zozour-vedam* & *Adorbo-vedam*. Qu'il nous soit permis d'ajouter ici une remarque sur ces différens noms; dans le Baga-vadam que nous avons également consulté, ils sont nommés *Roukou vedam*, *Yesrou-vedam*, *Sama-vedam* & *Adarvana-vedam* : d'autres les nomment *Rug-beda*, *Sceham-beda*, *Judgerbeda* & *Obatarba-beda*. Toutes ces différentes prononciations viennent de ce que ceux des Indiens, d'après lesquels nous avons écrit ces noms, étoient de différentes provinces où il y avoit des langages différens. Abraham Roger les nomme *Rogo-vedam*, *Issour-vedam*, *Sama-vedam* & *Adervana-vedam*. Celui qu'on nomme *Issour-vedam* & même *Ezour-vedam*, semblera peut-

être devoit être le même que celui que les autres nomment *Zozour* ou *Yesrou* ou *Judger*; d'autant plus qu'on dit qu'il a été enseigné par Viassen à Soumanden. M. de Sainte Croix n'a pas remarqué que ce Viassen est le même que Biache qui, dans l'Ezour-vedam dont il publie la traduction, est celui qui expose sa doctrine à Schumontou, le même que Soumanden qui la réfute. Il sembleroit devoir résulter de là que l'Ezour-vedam seroit un des Vedes dans lequel on réfuteroit la doctrine corrompue de Biache ou Viassen; mais il faudroit d'autres preuves, ou plutôt les originaux même, pour décider une question de cette espèce.

M. de Sainte Croix donne une idée de ces quatre Vedes, d'après ce qui en est dit dans les Relations & les Mémoires de l'Inde; il parle également des Pouranams, livres de religion, mais d'un ordre inférieur. Il remarque que quelques Brahmes ne reconnoissent point l'autorité des Ve-

des, comme d'autres ne veulent pas recevoir ces Pouranams. Le Baga-vadam dont nous avons parlé eſt un de ces Pouranams, & nous regrettons que M. de Sainte Croix ne l'ait pas fait imprimer à la ſuite de cet Ouvrage. Ce livre contient également la doctrine des Indiens ſur la Divinité, la béatitude, la vie contemplative, l'hiſtoire de la création, de la conſervation & de la deſtruction de l'univers, l'origine des Dieux ſubalternes, des hommes, des géans, &c. L'Auteur y condamne l'idolâtrie. « Le véritable ſacrifice, dit-il, » eſt celui de l'eſprit & du cœur. Les » ignorans adreſſent leurs vœux aux » idoles, façonnées par les mains des » hommes; le ſage adore Dieu en eſ» prit.... Cet être ſuprême, par ſa » nature, eſt exempt de toutes les » viciſſitudes humaines : il ſe con» noit lui ſeul : il eſt incompréhenſible » à tous les autres. Les Docteurs qui » diſputent entr'eux ſur ſon eſſence » ne ſavent ce qu'ils diſent.... Ce

» Dieu eſt ſi grand qu'on ne ſçauroit » s'en former une juſte idée ; auſſi eſt-» il appellé l'ineffable, l'infini, l'in-» compréhenſible. » Comment, dit M. de Sainte Croix, peut-on concilier ces penſées ſur la Divinité avec le ſyſtême de l'ame du monde & le matérialiſme qu'on apperçoit ſans ceſſe dans cet Ouvrage? Nous ajoutons, comment les concilier avec une foule de fables les plus ridicules, les plus groſſières & les plus abſurdes qui rempliſſent cet Ouvrage; nous ne pouvons les attribuer qu'au caractère ſuperſtitieux à l'excès de ces Indiens. On verra que l'Ezourvedam eſt de même & nous en avons eu entre les mains quelques autres qui ſont l'objet de la vénération, non pas des peuples, mais des philoſophes depuis bien des ſiècles, puiſqu'ils nous ſont connus depuis le 3e. ſiècle de l'Ere chrétienne, qui ſont également remplis de grandes & belles idées noyées dans les mêmes abſurdités.

M. de Sainte Croix examine ensuite de quel tems peuvent être les Vedes & les Pouranams, & il pense que ceux-ci n'ont été publiés que vers le commencement du quinzième siècle de l'Ere chrétienne, & que les Vedes n'auront vu le jour que 1000 ans après J. C. Il se fonde sur l'opinion des Brahmes qui assurent que l'Adorbo-vedam a précédé seulement de 500 ans les Pouranams. Quoique nous soyons persuadés que les Livres Indiens ne sont pas aussi anciens qu'on le veut en Europe, nous sommes certains qu'ils le sont cependant beaucoup plus que M. de Sainte Croix ne les fait ici, il peut y avoir des Pouranams qui ne soient que du 15e. siècle de l'Ere chrétienne; mais il y en a certainement qui doivent être de beaucoup antérieurs à cette époque.

Après les Pouranams, viennent les *Schasters* ou *Schasta*, livres dont on vante en Europe beaucoup l'antiquité, mais qui ne sont que des

explications des Vedes, & qui par conséquent doivent être postérieurs à ces livres. Si on peut en juger par les extraits que nous en avons dit, M. de Ste. Croix, nous penserons que chaque Auteur de ces Schasters paroît avoir eu dessein de rendre l'indianisme raisonnable, de persuader que toutes les fables sont des allégories philosophiques, enfin d'exposer plutôt les systêmes de sa secte que la doctrine des anciens livres. En effet, ces Indiens sont partagés en une infinité de sectes; M. de Sainte Croix en indique ici quelques-unes, & pense que c'est un de ceux qui portent le nom de Gnanigeuls, qui est l'Auteur de l'Ezour-vedam. Il réfute M. de Voltaire qui a cru que ce livre devoit être plus ancien que le siècle d'Alexandre le Grand, qui veut que le culte indien ait pénétré à la Chine du tems de Confucius; mais nous ne croyons pas devoir suivre l'Auteur dans la refutation de ces conjectures avancées trop légèrement, & qui *tiennent* à un systême, à la faveur du-

quel on donne aux Indiens une antiquité trop reculée, une ſageſſe ſupérieure à celle des autres hommes; dont on veut qu'ils aient été les inſtituteurs. On pourra juger de la ſcience & de la philoſophie de ces peuples, par les abſurdités qu'on rencontrera dans l'Ezour-vedam, par celles qui ſont dans le Baga-vadam, & par celles qui ſont répandues dans les écrits de nos voyageurs qui s'accordent avec celles qui ſont dans ces Ouvrages. On en jugeroit encore davantage par une ſuite de livres indiens, compoſés ſucceſſivement depuis 15 cens ans, qui ne ſe démentent pas & où l'on trouve les plus belles idées ſur la Divinité, étouffées comme nous l'avons déjà remarqué par les fables les plus abſurdes, & les pratiques les plus extraordinaires & les plus ridicules que nous retrouvons à-preſent, & qui exiſtoient autrefois. Dans un ſecond extrait nous donnerons une idée de l'Ezour-vedam.

[*Extrait de M. de Guignes.*]

MEMOIRE *dans lequel on examine* les fondemens de l'ancienne Hiſtoire chinoiſe, & l'on fait voir que les Miſſionnaires ſe ſont appuyés ſur divers Paſſages corrompus d'Auteurs chinois pour établir l'ancienneté de la Nation (1). Par M. *de Guignes*, de l'Académie des Inſcriptions.

DANS un premier Mémoire je me ſuis attaché à examiner quelques points de l'ancienne hiſtoire chinoiſe, pour faire voir combien cette hiſtoire étoit incertaine. Comme pluſieurs Miſſionnaires ont eſſayé depuis de répondre aux objections que j'ai faites, j'ai cru de-

(1) Ce Mémoire a été lu tel que nous le donnons ici, à la Séance publique de Pâques, ou le 13 Avril dernier. Il n'eſt que l'extrait d'un Mémoire beaucoup plus étendu, qui a été lu dans les Séances particulières.

... preu-
... a employées pour éta-
... chronologie chinoiſe : 1°.
... es écrits des Miſſionnaires :
... ns les annales même de la
... Les Miſſionnaires, trop pré-
... en faveur de ces annales, ont
... s leurs efforts pour nous inſ-
... urs préjugés ; mais ils paroiſ-
... oir eu recours à des moyens
... critique ne permet pas d'em-
... Je me borne dans ce Précis
... er quelques-uns, afin que
... ſe juger s'ils ſont ſolides.
... ès la traduction que le P.
... donnée des Ouvrages de
... s & de ceux de *Meng-tſe*,
... imprimée à Prague ...

ce paſſage, qui paroît en effet nous fournir une preuve ſans réplique. *Mengt-tſe*, Auteur claſſique, qui vivoit vers l'an 320 avant J. C., rapporte, dit-on, que pluſieurs milliers d'années auparavant, on avoit inſtitué le calendrier au ſolſtice d'hiver, à une nouvelle lune, à un premier jour du cycle chinois; & quand par le calcul, comme l'a fait M. Freret, on parvient à établir que ces trois circonſtances ſe trouvent réunies le 11 de Janvier, 2450 av. J. C. ſous le règne de *Hoang ti*, qui, ſuivant les Chinois, inſtitua un calendrier; il en faut conclure que, dès le règne de ce Prince, l'aſtronomie chinoiſe avoit déjà acquis une ſorte de perfection, & que l'on faiſoit des obſervations aſtronomiques : cela ſeul, ajoute M. Freret, ſeroit peut-être ſuffiſant pour établir la certitude de la chronologie chinoiſe; & il le croit en effet, comme on peut le voir dans le cours de ſon Mémoire. Ce paſſage eſt trop important

portant pour que je ne tranſcrive pas ici la traduction françoiſe que M. Freret en a fait ſur celle du P. Noel qui eſt en latin. *La diſtance qui nous ſépare des aſtres eſt preſque infinie; l'étendue du ciel dans laquelle ils font leur cour eſt immenſe. Cependant, ſi nous examinons attentivement les mouvemens céleſtes, & que nous recherchions avec ſoin les différens lieux où ſe ſont trouvés les aſtres, alors, quoiqu'il ſe ſoit écoulé plusieurs milliers d'années depuis le ſolſtice d'hiver, dans lequel on établit le calendrier, & qui ſe trouva joint avec la ſizygie de la lune à minuit d'un jour kia-tſe, il ſera facile de déterminer quand cela eſt arrivé.*

M. Freret a fait de longs calculs & a employé beaucoup de pages de ſon Mémoire, pour prouver que toutes ces circonſtances ſe trouvoient ſous *Hoang-ti*, 2450 avant J. C. Comme il n'entendoit pas la langue chinoiſe, & qu'il n'a jamais tra-

vaillé que d'après les Missionnaires ; il étoit obligé de s'en rapporter à la traduction du P. Noel. J'ai donc pensé qu'il étoit nécessaire de recourir au texte, & j'ai vu que tout ce qui concerne le calendrier n'étoit qu'une note d'un Commentateur du 12e. sisicle de J. C. ; que cette note ne fait point partie du texte de Meng-tse, qui dit seulement : *quoique le ciel soit très-élevé & que les astres soient très-éloignés, cependant nous pouvons connoître ce qui les concerne ; quoique dans un millier d'années il se soit écoulé bien des jours, cependant nous pouvons à l'aise en savoir le nombre.* Voilà tout le texte de *Meng-tse*. Le P. Noel a fait le reste, c'est-à-dire, qu'il a fait entrer dans ce texte les notes du Commentateur moderne, sans les distinguer comme elles le sont dans l'Ouvrage chinois, & sans en avertir. Toute sa traduction est remplie d'additions semblables, de manière que nous ne pouvons plus les distinguer du

texte. Le P. Couplet, dans celle qu'il a donnée des Ouvrages de Confucius, a suivi la même méthode; & si l'on s'en rapporte à ces traductions, on y trouvera une foule de preuves en faveur de l'ancienne chronologie chinoise; mais elles n'existent point dans les textes originaux. Ainsi, celle que l'on a voulu tirer de l'Ouvrage de *Meng-tse*, en faveur de cette chronologie & de l'ancienneté du calendrier, n'est fondée que sur une interpolation faite au texte par le P. Noel. Que devons-nous penser de l'exactitude de ce Missionnaire, & que devient tout le travail de M. Freret?

Le P. Noel n'est pas le seul qui, pour établir l'ancienneté des Chinois, ait employé de semblables moyens. Le P. de Mailla, dans les Annales chinoises que l'on vient de publier, entreprend de faire voir que les Chinois n'ont pas déterminé au hazard la durée des règnes de leurs anciens Rois; que le *Chou king*, livre dont

l'autorité eſt inconteſtable à la Chine, fixe celle de dix de ces Rois de la ſeconde Dynaſtie : pour le prouver, il renvoye à un chapitre de ce livre, où il aſſure que la durée de tous ces règnes eſt marquée. On ſera ſans doute étonné, en liſant le chapitre dont il s'agit, de n'y trouver que trois de ces Princes qui y ſoient nommés avec le nombre des années de leurs règnes ; il n'eſt pas fait mention de la plûpart des autres, même dans tous le *Chou-king*. Une pareille inexactitude qui eſt impardonnable, nous fait voir que l'hiſtoire chinoiſe telle qu'on nous la préſente n'eſt appuyée que ſur des mépriſes & ſur des infidélités des Miſſionnaires ou ſur les conjectures de quelques Auteurs modernes. Il faut donc revoir par nous-mêmes les textes originaux, ſi nous voulons avoir une idée juſte de l'hiſtoire de la Chine. En effet, ces Miſſionnaires ſuppriment ſouvent des faits, parce qu'ils ſeroient déſavantageux à cette hiſtoire, quoiqu'ils

ſe trouvent dans les Ouvrages chinois. J'en ai donné des preuves dans le Mémoire dont celui-ci n'eſt que l'extrait.

D'après ces obſervations, quelle idée aurons-nous de ces mêmes Miſſionnaires, qui ſoutiennent que, loin de nous occuper de ſemblables diſcuſſions, nous devons nous en rapporter aveuglément au témoignage de ceux qui, après s'être expatriés, ont vécu vingt ou trente ans dans la Chine & au milieu des Lettrés chinois, & que nous ne devons point écrire ſur un pareil ſujet, parce que, diſent ils, nos livres qui paſſent à la Chine & qui ſont entendus de quelques Chinois, nuiſent au progrès de la Religion. Il faut donc croire ſans aucun examen tout ce que l'on nous rapporte de la Chine; mais l'exemple de M. Freret ne doit pas nous y engager.

Pour faire valoir cette Hiſtoire, on a beaucoup inſiſté ſur les obſervations aſtronomiques. J'ai déjà fait

voir dans un premier Mémoire combien ces obſervations étoient incertaines, puiſque les Miſſionnaires ne ſçavent quel parti prendre. Le P. Amiot dans un Ouvrage envoyé à la Bibliothèque du Roi en 1769, aſſure que la conjonction des cinq planètes, arrivée ſous *Tchuen hio*, n'eſt qu'une époque fictice, qu'il n'en eſt fait mention dans aucun livre authentique & digne de foi, & conſéquemment qu'elle ne peut point ſervir à établir la Chronologie chinoiſe; dans un autre Ouvrage envoyé en 1775, & que l'on vient d'imprimer, il regarde cette même conjonction comme une démonſtration de l'authenticité de cette Chronologie & la fixe au 28 Février de l'an 2449 avant J. C.; il ne rend aucun compte des motifs qui l'on déterminé à changer ainſi d'avis. En 1769 les Hiſtoriens ſur leſquels il s'appuyoit n'étoient pas dignes de foi; & en 1775 ces mêmes Hiſtoriens la rapportent avec tous les caractères de la plus

exacte vérité. Parmi les autres Missionnaires, les uns la rejettent, les autres l'adoptent; mais tous la calculent différemment. Au milieu de tant d'incertudes que devons-nous penser? Il en est de même de l'éclipse de *Tchong-kang*. Le P. de Prémare, dans un de ses Ouvrages, tourne en ridicule les Astronomes qui l'ont calculée; & dans les Lettres édifiantes, on lui fait soutenir & défendre cette même éclipse.

On se sert fréquemment dans tous ces calculs & ainsi que dans les dattes chronologiques, du cycle chinois de soixante, institué pour former d'abord une période de soixante jours & que l'on appliqua long-tems après à soixante années: chacun des jours de ce cycle, a un nom particulier, & à la fin de soixante noms on revient au premier, & toujours ainsi de suite. M. Freret en a beaucoup fait usage pour fixer différentes époques, parce qu'il a supposé que l'ordre de ce cycle de jours avoit été in-

variable; mais il eſt conſtant qu'il y a eu en différens tems beaucoup de confuſion dans ce cycle, parce qu'il a été interrompu ; qu'on n'a pas toujours intercallé avec ſoin ; que le caléndrier a été dans le plus grand déſordre, & que ceux qui en étoient chargés n'étoient point en état d'y remédier. Dès-lors tous les calculs de M. Freret & ceux des Miſſionnaires portent à faux, puiſque la ſerie des noms des jours qui forment le cycle, n'a pas toujours été ſuivie.

Si les Miſſionnaires s'etoient moins laiſſé prévenir en faveur des Chinois ; s'ils avoient examiné avec attention les fondemens de l'hiſtoire de la Chine, ils ne ſeroient pas tombés dans cette foule de contradictions que nous remarquons dans leurs écrits ; je ne me propoſe point ici de les relever toutes ; ce travail peu ſatisfaiſant nous déſabuſeroit à la vérité de la fauſſe idée qu'ils nous ont donnée de l'hiſtoire chinoiſe, mais il ne nous inſtruiroit pas au-

tant que nous le desirons du véritable état de cette histoire. Que les Missionnaires ayent manqué de critique; qu'ils se soient trompés, l'histoire chinoise n'en existe pas moins & paroît former un vaste corps, qui, suivant les Chinois, remonte bien haut dans l'antiquité. Laissons donc les Missionnaires toujours trop admirateurs des Chinois; voyons par nous-mêmes en quoi consiste cette histoire & sur quels fondemens elle est appuyée. Je prends pour faire cet examen l'histoire de la Dynastie de Hia, la première des Dynasties impériales qui a eu dix-sept Empereurs pendant environ 440 ans, & qui a commencé vers l'an 2207 av. J. C.

Le *Chou-king*, regardé à la Chine comme la base de l'histoire & la source la plus pure dans laquelle il soit possible de puiser, nous apprend bien peu de chose sur cette ancienne Dynastie. De 17 Empereurs que les Modernes lui assignent, il n'en nomme que *quatre*, *sans* indiquer même

la durée de leurs règnes; quant aux évènemens, à peine en cite-t'il un; mais on y trouve beaucoup de réflexions & de maximes rélatives au gouvernement. L'hiſtoire de la seconde Dynaſtie n'eſt pas plus détaillée; & de vingt ſix Empereurs, le Chou king ne parle que de huit, à trois deſquels ſeulement il marque la durée de leurs règnes. S'il en faut croire les Miſſionnaires, ce livre ſeroit le plus ancien livre du monde, puiſqu'ils prétendent que chaque chapitre a été fait ſous le Prince auquel ce chapitre à rapport; mais ce n'eſt qu'une prétention qui eſt démentie par l'examen des faits. On veut que dès le règne d'*Yao*, 2357 avant J. C., les Chinois ayent fait des obſervations aſtronomiques dans des contrées fort éloignées de la capitale de leur Empire; qu'ils ayent eu une année complette de 365 jours & un quart, & de 366 dans les biſſextiles; qu'ils ayent fait des travaux *immenſes* pour changer le cours de

certains fleuves, pendant qu'en même-tems on leur enseigne les premiers élémens de l'agriculture, qu'on les instruit des grains dont ils peuvent se nourrir, & qu'on commence à les tirer de la barbarie.

Meng-tse qui vivoit vers l'an 320 avant J. C. a fait des Discours moraux dans lesquels il cite par occasion quelques anciens Princes, qui sont les mêmes que ceux dont il est parlé dans le *Chou-king*; ce qui n'enrichit pas davantage l'histoire de la Chine. Confucius, dans ses petits traités, recueillis par ses disciples, ne parle également que des mêmes personnages; ensorte que, d'après ces différens Ouvrages qui sont antérieurs à l'incendie des livres, mais sur lesquels on pourroit peut-être élever quelques doutes, il est impossible de former un corps d'histoire. Comment donc *Se-ma-tsien*, vers l'an 97 avant J. C. a-t'il pu parvenir à en composer un, & dans quelles sources a-t'il puisé les noms de tous

ces anciens Empereurs? Il faut observer ici qu'il se contente de les indiquer, & qu'il ne commence à mettre des dattes qu'à l'an 841 av. J. C.; ainsi il n'en a fixé aucune pour les deux premières Dynasties impériales. C'est cet Ecrivain qui est le père de l'histoire de la Chine; mais, dans ce pays même, il a la réputation d'être menteur, on l'accuse d'avoir employé les fables imaginées par les Bonzes *Tao-se*, & en général les Missionnaires paroissent faire peu de cas de son histoire. Un Jesuite françois nommé le P. Sibaud, & qui pour donner plus d'autorité à ses écrits que l'on vient d'imprimer à Paris, a pris le nom d'un Chinois appellé *Ko*, dit que *Se-ma-tsien* a voulu flatter la vanité de l'Empereur de la Chine, en composant une histoire qui répondît à l'idée que ce Prince vouloit que l'on eût de son Empire, afin que les peuples de l'Asie occidentale qui lui avoient envoyé des Ambassadeurs, ne pussent

lui diſputer l'antiquité. En conſéquence *Se-ma-tſien* a remonté juſqu'à un perſonnage nommé *Hoang-ti*, mais ſans y joindre de dattes.

Ce premier Hiſtorien de la Chine, ſi ſuſpect aux yeux des Chinois eux-mêmes, ne vivoit pas dans un pays iſolé & inconnu au reſte de l'univers. Alors la Chine avoit de grandes liaiſons avec les peuples occidentaux & même avec les Romains. Les Chinois avoient fait la guerre ſur les frontières de la Perſe pour avoir de ces chevaux Niſéens donc parle Hérodote & dont les Rois de Perſe faiſoient tant de cas; & ils avoient obtenu qu'on leur en envoyât en tribut. Vers le même tems on leur avoit porté la vigne & enſuite le coton qui fut encore, long-tems après, fort rare parmi eux. Si l'on examinoit avec attention l'hiſtoire des arts à la Chine, on verroit que pluſieurs de ces arts ne dattent que du tems de ce grand commerce avec *l'occident*. Vers le même tems les

Chinois eurent encore communic tion de quelques traités d'aſtron mie, ſcience dans laquelle ils étoie alors peu verſés; ainſi lorſque S *ma-tſien* compoſa ſon hiſtoire, étoit à portée de connoître celle d autres nations & d'en profiter po flatter la vanité de ſon Prince, donnant une haute antiquité à l'Er pire. De l'aveu des Chinois, il s' ſouvent trompé; de l'aveu des M ſionnaires, il a ajouté trop de f aux écrits des *Tao ſe.* On doit co clure de-là que ce premier hiſtori de la Chine ne paroît pas devoir m riter une grande confiance. Que d vons nous donc penſer alors de l'hi toire de la Chine, puiſque les fra mens qui nous reſtent des tems ant rieurs à l'incendie ne nous fourniſſe ni dattes, ni details, puiſque *Se-m tſien* qui s'eſt ſi ſouvent trompé, qu cru aux fables des *Tao-ſe* n'oſe da ter que de l'an 841 avant J. C Toutes les dattes qui fixent les r gnes des Princes antérieurs à cet

époque ſont donc imaginées par des Ecrivains plus modernes? En général, les Miſſionnaires paroiſſent s'accorder à rejetter tout ce qui vient des *Tao ſe*, dont les écrits ne ſont remplis, diſent-ils, que de fables abſurdes, & de comptes puériles.

Se ma-tſien n'ayant point fixé la durée des règnes des deux premières Dynaſties impériales, ni même ceux d'une partie de la troiſième, à quels moyens les Ecrivains poſtérieurs ont-ils eu recours pour oſer les déterminer?

En général, ſous la Dynaſtie des *Han*, celle qui a fait rechercher les anciens livres, & ſous laquelle vivoit *Se-ma-tſien*, on s'eſt peu appliqué à l'ancienne hiſtoire; & ceux qui ont écrit ſur ce ſujet, étoient de la ſecte des *Tao ſe*, & ont propoſé des ſyſtêmes qui ne s'accordoient point entre eux. J'abrége ici la liſte des Hiſtoriens que j'ai donnée dans mon Mémoire, pour me borner aux principaux.

Dans le troisième siècle de l'E
chrétienne, un de ces Historie
nommé *Hoang-fou-mi* composa u
petite chronique dans laquelle il fi
la durée de plusieurs règnes. Le
de Mailla en voulant nous faire co
noître les sources dans lesquelles l
Chinois ont puisé peur établir le
ancienne Chronologie, convie
que pour la Dynastie de *Hia*, q
est la première; & pour les règnes a
térieurs, on a adopté l'autorité
Hoang-fou-mi. *Il est a présume*
dit il, *que cette autorité avoit qu*
que poids, puisque tous les Tribunau
de l'histoire & même tous les Hist
riens particuliers qui sont venus apr
lui, l'ont tous suivi en ce poin
Ainsi c'est un Historien du troisièm
siècle de l'Ere chrétienne qui déte
mine les règnes des Princes qui v
voient 1800 ans ou 2000 ans av. J C
De plus cet Historien est un *Tao-se*
or les Missionnaires ne font aucun ca
des écrits de ceux de cette secte. Le
de Mailla est donc ici en quelque f

çon en contradiction avec lui-même; mais il faudroit abandonner toute l'ancienne histoire de la Chine; elle n'existeroit pas même pour ainsi dire, si l'on ne faisoit point usage de ces Ecrivains. Les Missionnaires ont ils d'autres monumens à leur substituer?

Sous les Dynasties suivantes, on ne s'appliqua guères à l'étude de l'ancienne histoire; un Bonze de la Religion indienne dans le VIIIe. siècle de l'Ere chrétienne, entreprit d'examiner l'ancienne Chronologie & de la fixer par des calculs astronomiques, il proposa de ces grandes périodes d'années comme il y en a chez les Indiens; mais ce ne fut que sous la Dynastie des *Song*, dans les X. XI. & XIIe. siècles qu'on se livra davantage aux recherches de l'antiquité, & ce sont les Ecrivains de ce tems que ceux d'à-présent suivent. Or ces Historiens du tems des *Song* sont-ils plus croyables? Le plus estimé d'entre eux est *Se-ma-kouang*, qui vivoit *dans* le XIe. siècle; il a

composé une grande Histoire de
Chine; mais il ne la commence q
l'an 425 avant J. C. Il a enc
dressé des Tables chronologiqu
auxquelles il n'a mis des dattes
depuis l'an 841 avant J. C. Ainsi
deux Ouvrages n'ont point de r
port à la Chronologie des sièc
plus anciens. Dans le même tems,
autre Sçavant nommé *Lieou-jo*
composa une histoire des siècles a
térieurs à l'an 425; c'est une com
lation de passages tirés de toutes f
tes d'Auteurs, *Tao-se* & autres: l'A
teur lui même étoit *Tao-se*. D'aut
Ecrivains de la même secte ont f
aussi différentes Chroniques dans l
quelles ils remontèrent jusqu'à la cr
tion du monde. Plusieurs se sont se
de *l'Y-king*, livre énigmatique q
l'on employe pour prédire l'aver
Ces Ecrivains ont cru que les co
binaisons que l'on faisoit d'après
livre pour annoncer ce qui doit ar
ver, pouvoient s'appliquer aux év
nemens antérieurs, & servir à dét

miner par-là en quel tems ils étoient arrivés. De pareilles méthodes qui prouvent l'ignorance, la crédulité & la superstition des Chinois ne peuvent être admises en Chronologie.

Sur la fin du XIe. siècle *Theou-hi* fit un abrégé de l'Ouvrage de *Se-ma-kouang*; on joignit à cet abregé l'histoire composée par *Lieou-jou* dont j'ai parlé plus haut; dans le XVe. siècle un autre Ecrivain refit cette même partie, & on préféra ce dernier Ouvrage à celui de *Lieou jou*: voilà ce qui forme l'abregé des Annales que l'on vient d'imprimer; mais ce dernier Auteur est encore accusé d'avoir été *Tao se*. Dans la suite on y a ajouté l'histoire depuis le tems de *Tchou-hi* jusqu'à présent.

On voit par ce détail que ceux des Chinois qui ont travaillé sur la partie de l'histoire qui concerne les tems les plus anciens étoient tous *Tao-se*, écrivains dont les Missionnaires nous donnent la plus mauvaise idée; mais

toire Chinoise qu'on étoit peu em-
barrassé à dresser de pareilles généa-
logies. Lorsqu'un simple soldat par-
vient au trône, aussi-tôt on le fait
descendre de *Hoang-ti* ou de quel-
que autre ancien Empereur; on
omme la suite de ses ancêtres; on
dique mêmes leurs actions & les
ndes places qu'ils ont occupées;
pourrois en citer plusieurs exem-
. Je conclus donc : pour les deux
nières Dynasties impériales, on
eut déterminer, ni la durée des
s, ni le nombre & la suite des
es, ni les lieux où ils ont ré-
ni l'etendue de leur Empire,
éographie du tems. Il n'y avoit
me alors de villes à la Chine,
vers les X. & XIe. siècles
. C., on voit encore beau-
peuples barbares dans ce
omme je l'ai prouvé dans un
émoire [1] qu'il faut rap-

Extrait est imprimé dans le mois
le cette année.

ce mépris qu'ils ont pour ceux de cette ſecte, doit retomber ſur toute l'ancienne hiſtoire, puiſque ces *Tao-ſe* ſont preſque les ſeuls qui s'y ſoient appliqués.

Si *Se-ma-tſien* & pluſieurs autres n'ont pas oſé fixer de dattes avant l'an 841 avant J. C.; ſi ceux qui ont voulu remonter plus haut n'ont employé que des conjectures, faute de monumens authentiques, toute cette ancienne hiſtoire chinoiſe antérieure à cette époque n'eſt donc qu'un pur ſyſtême imaginé par les Modernes. Nous pouvons encore demander où *Se-ma-tſien* a pris tous les Princes qu'il nomme & dont il n'eſt pas parlé dans le Chou-king? Et puiſqu'on lui reproche d'avoir voulu flatter la vanité nationale, puiſqu'il manquoit de monumens pour compoſer ſon hiſtoire, comment eſt-il parvenu à former au moins les ſuites généalogiques des Princes dont il n'oſoit fixer les époques? J'ai remarqué dans toute l'hiſ-

toire Chinoiſe qu'on étoit peu embarraſſé à dreſſer de pareilles généalogies. Lorſqu'un ſimple ſoldat parvient au trône, auſſi-tôt on le fait deſcendre de *Hoang-ti* ou de quelque autre ancien Empereur; on nomme la ſuite de ſes ancêtres; on indique mêmes leurs actions & les grandes places qu'ils ont occupées; je pourrois en citer pluſieurs exemples. Je conclus donc : pour les deux premières Dynaſties impériales, on ne peut déterminer, ni la durée des règnes, ni le nombre & la ſuite des Princes, ni les lieux où ils ont régné, ni l'etendue de leur Empire; ni la géographie du tems. Il n'y avoit pas même alors de villes à la Chine, puiſque vers les X. & XIe. ſiècles avant J. C., on voit encore beaucoup de peuples barbares dans ce pays; comme je l'ai prouvé dans un autre Mémoire [1] qu'il faut rap-

[1] L'Extrait eſt imprimé dans le mois de Juin I, de cette année.

procher de celui ci. Vers l'an 887 avant J. C. plusieurs petits Royaumes se forment au mileu de ces barbares & ne deviennent plus puissans que long-tems après. Ces petits Royaumes étoient dispersés dans cinq Provinces seulement; tout le reste de la Chine étoit encore occupé dans le VIIe. siècle par des peuples qui n'étoient pas Chinois, & les Empereurs de la Chine de la Dynastie des *Tcheou* dont on fixe l'établissement à l'an 1122 avant J. C., malgré la puissance qu'on leur attribue, ne règnoient que dans une très-petite portion du *Chen-si*, vers l'endroit où est à-présent *Si-gan-fou*. Leur histoire particulière jusques vers l'an 887 avant J. C. à l'exeption des long discours du *Chou-king*, qui n'ont rapport qu'au gouvernement & aux loix, est également presque inconnue.

Voilà le tableau de l'histoire de la Chine que les Missionnaires nous ont présentée comme incontestable

& appuyée ſur des monumens authentiques, parce qu'ils ont adopté ſans examen, les conjectures & même les fables qui ſe trouvent dans l'hiſtoire chinoiſe. Nous avons vu quels ſont les moyens qu'ils ont employés pour en prendre la défenſe; mais il faut rabattre de cette haute antiquité qu'on veut attribuer aux Chinois, & avouer que toutes les parties de leur hiſtoire ſemblent concourir à fixer l'établiſſement de la nation entre l'an 1122 & 887 avant J. C.

HISTOIRE de la Société Royale de Médecine, année 1776; avec les Mémoires de Médecine & de Phyſique médicale pour la même année, tirés des Regiſtres de cette Société. A Paris, de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres, Imprimeur de la Société Royale de Médecine, rue S. Jacques; & ſe trouve chez Didot le jeune, Libraire de la

Société, quai des Auguſtins. 1
1 vol. *in*-4°. avec figures.

SECOND EXTRAIT

APRÈS avoir fait connoîtr
plan des travaux de la So
Royale de Médecine & les avant
infinis qui ne peuvent manquer
réſulter, nous devons donner
idée de la manière dont ce pl
commencé à être exécuté dans ce
mier volume. A la ſuite de l'E
dédicatoire au Roi qui a daigné
cepter le titre & la qualité de P
tecteur de cette Société, on tro
une Préface aſſez étendue, deſt
principalement à expoſer le plan
l'Ouvrage & l'ordre des matières d
il eſt compoſé. Le mérite de cet é
ne reſſemble en rien à celui du
grand nombre de ſes pareils. U
Préface eſt communément une pi
de parade, dans laquelle l'Au
s'efforce de donner l'idée la p
avantageuſe de ſon Ouvrage, de
ſt

ſtyle, de ſon eſprit & de ſes talens; elle eſt pour l'ordinaire à un livre ce que la façade eſt à un bâtiment, un morceau bien décoré où l'architecte a épuiſé tout ſon art pour annoncer avantageuſement ſon édifice & faire naître l'envie d'y entrer & d'en connoître l'intérieur. Ici c'eſt toute autre choſe, le ſtyle de la Préface des Mémoires de la Société Royale de Médecine, eſt ce qu'il devoit être, pur, correct & deſtitué de tout ornement ſuperflu; il n'eſt paré que de la clarté & de la ſimplicité qui conviennent au ſujet; les objets que cette Préface annonce, ont par eux mêmes un interêt ſi grand & ſi ſenſible, qu'on n'auroit pu que l'affoiblir en eſſayant de l'augmenter. Mais, ce qui eſt bien préférable à tout ce qui n'a pour but que l'agrément, cet écrit eſt recommendable par des inſtructions ſolides de la plus grande utilité ſur tous les objets dont s'occupe la Société Royale de Médecine & pour leſquels elle a beſoin du

concours de ses Associés regnico
étrangers, correspondans, & m
de tous les Médecins & autres I
siciens qui voudront entrer dan
vues par leurs travaux & leurs
servations.

On trouve dans cette Préface
les détails instructifs convenabl
très-bien présentés, pour faire,
fruit, les observations météor
giques, les descriptions topogra
ques, les recherches de botani
les analyses des eaux minérales
même que ce qu'il y a de plus es
tiel sur la manière de rédiger les
servations de Médecine pratiq
celles des maladies épidémiq
tant des hommes que des anima
enfin, tout ce qui concerne les
jets des travaux de la Société :
sorte que, guidés par ces inst
tions, tous les gens éclairés, m
ceux qui ne sont point Médec
mais qui auront du zèle pour c
tribuer au bien général, pourr
par leurs observations, coop

avec succès, à l'avancement de la Médecine.

C'est parce que la plupart des personnes instruites & de bonne volonté peuvent être de cette manière infiniment utiles à cette science, qu'on voit dans la liste des Membres de la Société, plusieurs Sçavans & gens en place, d'un état qui semble n'avoir aucun rapport à la Médecine. Et en effet, les secours & les lumières ne sont-ils pas toujours infiniment précieux de quelque manière qu'on se les procure, quand c'est pour un objet qui en a un si grand besoin.

La Société Royale de Médecine a adopté l'usage établi dans la plupart des Académies, de faire ce qu'on appelle, peut-être assez improprement, des *Eloges*. Ce n'est point ici le lieu de s'étendre sur l'utilité & le mérite propre de ces sortes d'écrits, dont le célèbre Fontenelle est l'inventeur. Nous observerons seulement qu'à en juger par ceux de cet Auteur, qui

ſemble avoir atteint à la perfection en ce genre, un éloge académique n'eſt point & ne doit point être un panégyrique, qu'il a tout le mérite qu'il peut avoir, ſi le ſtyle en eſt pur, orné & même piquant, mais ſans emphâſe ni prétention; s'il donne une idée juſte des travaux, des découvertes, des talens, des bonnes qualités de celui qui eſt le ſujet de l'éloge; mais ſans diſſimuler ſes défauts, ſes fautes même, pourvu que ce ne ſoit point par ces aveux perfides dans leſquels la ſatyre & la malignité ſe font ſentir ſous l'enveloppe de la ſincérité; que la grande utilité des éloges académiques, c'eſt de faire connoître les ſciences & d'échauffer les eſprits en leur faveur; & qu'enfin leur but eſt encore moins d'illuſtrer les morts que d'intéreſſer & d'encourager les vivans.

On trouve trois éloges dans ce premier volume de la Société Royale de Médecine; ce ſont ceux de M. *Bouillet*, de M. *le Beau* & de M. *de*

Haller. Comme c'eſt le début de M. Vicq-d'Azir dans cette partie de la littérature, nous citerons quelques paſſages de ces éloges.

(*Éloge de M. Bouillet.*) « Lorſqu'il « eut puiſé pendant pluſieurs années » dans les bons Auteurs les connoiſ- » ſances néceſſaires qu'une théorie ſa- » ge peut ſeule fournir, il vint s'établir » à Béziers, perſuadé que ſes con- » frères l'aideroient de leurs conſeils » dans les cas douteux. Il ſuivit en » cela une conduite bien oppoſée à » celle que quelques anciens regle- » mens preſcrivent aux Médecins » dans pluſieurs grandes villes du » royaume. Ils doivent pratiquer pen- » dant quelques années dans les cam- » pagnes voiſines où ils ſont iſolés & » abſolument livrés à leur inexpé- » rience : il ſemble qu'ils ayent la » permiſſion tacite de s'y exercer aux » dépens de la partie la plus ſaine & la » plus précieuſe de l'état & que la Mé- » decine ait beſoin, pour être prati- » quée avec intelligence, de pareils

» expédiens qui sont aussi flétrissans
» pour elle, qu'ils sont insultans pour
» l'humanité .... »

Cette réflexion, amenée naturellement par le sujet, est on ne peut pas plus sensée & plus utile ; il en est de même des suivantes sur la Médecine.

« En soutenant, *peut-être avec trop*
» *de chaleur*, que l'on reproche mal-
» à-propos à la Médecine d'être sim-
» plement conjecturale, M. Bouillet
» étoit fondé sur des raisons dont la
» force ne peut être sentie que par
» ceux qui sont vraiment en état de
» la connoître & de l'apprécier. Il
» est vrai que les autres sciences n'ont
» pû l'atteindre & l'ont rarement
» éclairée ; mais parce qu'elle ne s'est
» jamais perfectionnée qu'en se li-
» vrant à elle-même, en a-t'elle
» moins des principes qui lui sont
» propres & des vérités établies par
» l'expérience ? Les loix des corps
» animés qu'elle considère, ne sont-
» elles pas très-differentes de celles

» des corps inorganiques avec les-
» quelles on les a trop long-tems
» confondues ; & l'observation enfin
» l'a-t'elle moins enrichie que les
» autres branches de la Physique ?
» Si quelqu'un révoque en doute
» ce que nous avançons, qu'il con-
» sulte les fastes de notre art ; il y
» trouvera les descriptions d'un grand
» nombre de maladies faites avec
» tant de vérité, que depuis vingt-
» deux siècles leur marche & leur
» traitement n'ont point offert de
» différences frappantes. Sont-ce là
» de simples conjectures ? Que l'on
» cesse donc d'imputer à la Méde-
» cine des fautes dont on se rend soi-
» même coupable, lorsqu'on fait as-
» sez peu de cas de sa santé pour ac-
» corder à l'intrigue, à la recomman-
» dation, & même quelquefois à
» l'importunité, une confiance qui
» n'est due qu'aux hommes vraiment
» savans & vertueux ; & où peut-on
» en trouver un plus grand nombre
» que dans cette capitale, où une

» Faculté reſpectable par ſon anti-
» quité, recommandable par la pu-
» reté de ſa doctrine, célèbre par les
» grands Médecins qu'elle a produits
» & par ceux qu'elle poſſède aujour-
» d'hui dans ſon ſein, continue de
» s'occuper avec la plus grande ac-
» tivité du ſoin de former des ſujets
» dignes d'une Eccole auſſi illuſtre. »

Voici encore un trait du même Eloge, où, comme dans les précédens, l'Auteur, moins occupé de ſon héros que du bien public, a placé des réflexions inſtructives & intéreſſantes pour toute la ſociété.

« En 1770, M. Bouillet prit con-
» noiſſance des Ouvrages de MM.
» Cantwel, le Camus, & ſurtout de
» ceux de M. Paulet, qui, après
» avoir réuni des preuves pour dé-
» montrer que la petite vérole ſe
» propage par le ſeul contact des
» corps imprégnés de ſon virus, pro-
» poſe un plan d'adminiſtration qu'il
» croit capable de détruire ce fléau.
» M. Bouillet ſentit tous les avan-

» tages de ce projet utile; il publia
» même à ce sujet un Memoire, &
» il se servit de tout le crédit que son
» grand âge & une longue expérience
» lui donnoient sur l'esprit des Ma-
» gistrats de Béziers, pour obtenir
» les ordres nécessaires au succès de
» son entreprise. Bientôt les habitans
» de cette ville furent instruits du
» nom & de la demeure de ceux qui
» étoient attaqués de la petite vérole;
» & il fut défendu à toutes personnes
» ayant encore des pustules ou des
» croûtes de paroître en public. Ainsi
» M. Bouillet avoit encore à l'âge de
» quatre-vingt ans assez de vigueur
» pour en communiquer aux autres,
» assez d'impartialité pour adopter
» des vérités nouvelles, & assez de
» zèle pour échauffer les Magistrats
» de Beziers sur un projet dont il
» n'étoit pas l'Auteur. Au reste, cette
» espèce de réparation étoit néces-
» saire pour faire oublier qu'à trente-
» deux ans il avoit nié la contagion
» de la peste. »

Qqq v

Nous ne devons pas oublier une note, laquelle, quoique critique, ne renferme aucun fiel & offre au contraire des réflexions utiles & très-judicieuſes. La voici :

« Parmi les Ouvrages de M. Bouil- » let, il y en a deux auxquels nous » deſirerions bien qu'il n'eût point » participé. Le premier eſt l'examen » de pluſieurs cas de conſcience, » tendant à prouver que l'on ne » peut, ſans commettre un péché, » appeller un Chirurgien pour faire » la Médecine, ou un Médecin pour » exercer la Chirurgie. Le ſecond eſt » une réplique contre les Maîtres en » Chirurgie de Béziers, dans la- » quelle il auroit peut-être eu raiſon » ſi l'on pouvoit l'avoir dans une diſ- » cuſion pareille. Il n'avoit pas réflé- » chi que le Public qui n'aime pas » à faire les fonctions pénibles de » juge auſtère & impartial, ſe con- » tente de ſaiſir les ridicules de part » & d'autre; de ſorte que ſouvent » lorſqu'on croit ſe venger on s'hu- » milie. »

Voici de quelle manière M. Vicq-d'Azir termine cet Eloge, le premier qu'il ait fait.

« La Société s'applaudit de ce que » son premier hommage a été rendu » à un Observateur infatiguable & » surtout à un homme qui a bien » mérité de sa patrie. Le génie ne » manque jamais d'éloge ; mais il » n'est rare qu'une vie simple, active, » sans éclat & consacrée loin de la » capitale à la recherche de la vérité » ne soit point oubliée. Nous nous » estimerons heureux toutes les fois » que nous pourrons faire connoître » les services rendus par des Citoyens » vertueux & modestes, & nous le » ferons d'autant plus volontiers, » que leur éloge devant être simple » comme eux, ne requiert pour être » fait dignement & pour être écouté » avec indulgence, qu'une ame hon» nête & des auditeurs sensibles à » l'attrait de la vertu. »

L'Eloge qu'on trouve après celui de M. Bouillet est celui de M. le

Beau, ancien Médecin du Roi à Quebec, ancien Botaniste du Roi à la Louiziane, & premier Médecin des Hôpitaux de la Marine à Brest. Quoique cet Eloge soit très-court, c'est sans contredit un des plus honorables pour celui qui en est l'objet. On en jugera par le trait qui le termine.

« Une fièvre inflammatoire ac» compagnée des symptômes les plus » graves se déclara en 1777, sur plu» sieurs vaisseaux de l'Escadre armée » à Brest & mouillée en rade. M. le » *Beau* se livra tout entier au traite» ment de cette épidémie, dont il » fut lui-même attaqué; les soins de » ses confrères ne purent l'empêcher » d'y succomber le 28 Avril 1777, » agé de cinquante six ans. »

« La Société Royale l'avoit admis » au nombre de ses Associés régni» coles en 1776; & quoiqu'elle n'ait » reçu de lui que quelques observa» tions sur la petite vérole, elle a » cru devoir rendre un hommage pu-

lic à sa mémoire, persuadée qu'on
e rend vraiment digne d'éloge en
nourant pour la patrie. »

On n'aura pas de peine à croire,
is doute, que le troisième Eloge
i se trouve dans le volume dont
us rendons compte, nous fourni-
t s'il en étoit besoin, la matière
ne quantité de citations intéres-
tes & très-propre, comme les
cédentes à donner une juste idée
talens de M Vicq-d'Azir, puis-
: c'est celui de M. de Haller, un
hommes des plus illustres & des
s étonnans qui ayent existé, par
génie, par ses travaux, par ses
noissances immenses dans pres-
: tous les genres; mais pour ne
nt passer les bornes que nous de-
is nous prescrire, nous nous en
idrons, quoiqu'à regret, à un
l des traits de cet Eloge, parce
: c'est un de ces tableaux, qui ne
ivent manquer de faire des prosé-
s aux sciences par la peinture du
i bonheur de ceux qui peuvent s'y

consacrer, avec les goûts & les vertus de M. de Haller.

« Pour suffire à tant d'Ouvrage, » dit l'Auteur de son Eloge, la vie » de M. de Haller a dû être très-oc» cupée; la lecture des livres nou» veaux qui lui étoient envoyés de » toutes parts, étoit le seul délasse» ment qu'il se permit. Il couchoit » dans sa bibliothèque & quelques » fois il y passoit plusieurs mois sans » en sortir. Il y prenoit toujours ses » repas; & lorsque sa famille s'y ren» doit pour les partager avec lui, il » réunissoit tout ce qu'il avoit de » plus cher au monde. »

L'abondance & l'intérêt des matières, nous obligent à renvoyer à un autre Journal la notice que nous nous proposions de donner dans celui-ci des principaux articles de l'Histoire & des Mémoires de la Société Royale de Médecine.

[*Extrait de M. Maquer.*]

MÉMOIRE sur l'ancienne Histoire de Calais; par M. de Bréquigny. (*Séance publique de l'Académie des Belles-Lettres, de Pâques 1779.*)

L'AUTEUR s'est proposé, dans ce Mémoire, d'éclaircir avec le secours des pièces qu'il a tirées de la Cour de Londres, & qui jusqu'ici n'ont point été publiées, l'origine de Calais, la première constitution municipale & les premières coutumes de cette ville jusqu'au tems où les Anglois, lorsqu'ils s'en emparèrent, y introduisirent une nouvelle législation.

Il montre que vers la fin du 12e. siècle, Calais n'étoit encore qu'un village obscur du Boulonois, & qu'il faut en attribuer les accroissemens rapides sur-tout au succès de la pêche du harang qui attira en ce lieu un grand nombre d'habitans. Ensuite il *prouve que vers cette époque*,

c'est-à-dire dans les dernières anné
du douzième siècle, Calais eut d
loix & des coutumes particulière
& jouit des privilèges des villes pl
de trente ans avant qu'il fût éle
au rang de ville, ses premiers mu
n'ayant été bâtis qu'en 1228.

Ensuite M. de Brequigny passa
à l'examen de la législation de C
lais, dans laquelle il distingue tr
objets principaux, la constituti
municipale, les Loix Pénales, & l
Loix Civiles; il discute les différe
articles de ce Code, & remarque q
la plûpart respirent l'humanité
la justice, & qu'ils peuvent servir
réhabiliter un peu l'honneur de n
ancêtres du 12e. siècle trop décr
aujourd'hui. Il recherche enco
quels etoient les devoirs des Cala
siens envers les Comtes de Boul
gne leurs Seigneurs, & les droits c
ceux-ci sur les premiers; & rappor
les additions faites en différens ten
par ces Seigneurs, aux coutumes
aux usages des Calaisiens.

Après avoir ainsi suivi l'histoire l'Administration de cette ville du- t le 13e. & la moitié du 14e. siè- s, ce qui lui donne occasion de ver un grand nombre d'erreurs s lesquelles les historiens sont ıbés faute d'avoir eu pour gui- les monumens nouvellement dé- verts à L'ondres, l'Auteur s'arrête ınnée 1347, époque malheureuse Calais fut enlevé à la France. Les ngemens arrivés dans la consti- on politique & dans la législa- ı de cette ville, après qu'elle eût é sous la domination d'Edouard , feront le sujet d'un autre Mé- re annoncé dans celui-ci.



P. Ovidii Nasonis Tristium Libri V. Ex Ponto Libri IV, & Ibis. Lectionis varietatem, eruditorum Conjecturas & Clavem adjecit J. Jac. Oberlinus Argentorati apud Fred. Stein. 1778. in-8°.

A la tête de cette nouvelle Edition des *Tristes* d'Ovide, des Lettres que ce Poëte écrivit du *Pont* & de l'*Ibis*, M. Oberlin a placé un Précis historique de la Vie d'Ovide que Jean Masson a décrite dans un grand détail. Ce Poëte naquit au mois de Mars de l'an 43 avant l'Ere vulgaire. Il n'avoit que seize ans lorsqu'il prit le parti d'aller à Athènes, & parcourut ensuite l'Asie & la Sicile; il servit même en Asie sous M Varron. Les emplois qui lui furent confiés à Rome, après son retour, gênoient son goût pour les Muses : il leur sacrifia son avancement & sa fortune, pour se livrer entierement à leur commerce en

homme privé. Il eut trois femmes, dont il répudia les deux premières : la dernière fixa son cœur, & il en a fait l'éloge plus d'une fois. Il passa les cinquante premières années de sa vie dans un délicieux loisir; mais ayant tout-à-coup eu le malheur de déplaire à l'Empereur Auguste, il fut relégué chez les Gètes dans une ville nommée *Tomes*, ensuite *Tomesvar*, aujourd'hui *Baba*. La véritable cause de cette disgrace est un problême assez peu intéressant, mais dont plusieurs Littérateurs se sont occupés. Le prétexte étoit ces livres lascifs, fruits de sa jeunesse, qu'on regardoit avec raison comme propres à corrompre la jeunesse. Jamais le Poëte ne s'est expliqué positivement sur le vrai motif; il l'a seulement indiqué d'une manière si vague, qu'il a donné lieu à bien des conjectures. C'étoit de sa part moins un *crime* qu'une *erreur* qu'il impute à ses yeux. Mais s'il avoit été, sans le vouloir, témoin de quelque action

ſecrete d'Auguſte, que ce Prince eût eu intérêt de cacher, le Poëte n'auroit pas été aſſez maladroit pour la lui rappeller ſans ceſſe en lui demandant grace. Quant à ceux qui diſent que le crime du Poëte étoit d'avoir aimé Julie, fille d'Auguſte, qu'il chanta, ſelon eux, ſous le nom de *Corinne*, ils ne ſont pas mieux fondés. L'exil de cette Princeſſe précéda de neuf ans celui d'Ovide. M. Poinſinet de Sivry n'a pas été plus heureux, ſelon M. Oberlin, lorſque dans une lettre (Mercure de France, Avril 1775) il a prétendu que le Poëte s'étoit attiré le courroux de l'Empereur, pour avoir, en qualité de Decemvir, pourſuivi quelque crime de M. Agrippa. D'autres veulent qu'il ait été complice des débauches & du libertinage de Julie, petite-fille d'Auguſte, qui fut auſſi reléguée la même année que le Poëte. Quoi qu'il en ſoit, il quitta Rome au mois de Novembre de l'an VIII de J. C. 761 de Rome, pour ſe ren-

aû lieu de son exil, quoiqu'à
rement parler il ne fût pas *exilé*,
me il a soin d'en avertir lui-mê-
Aussi conserva-t il, avec la jouis-
e de ses biens, les droits de Ci-
n romain. Il n'y arriva qu'au
tems de l'année suivante; & tout
ares qu'il nomme les habitans,
eut qu'à se louer des attentions
es égards qu'ils eurent pour lui.
igueur du climat sur les bords
Pont-Euxin dans la Mæsie, lui
laisoit beaucoup; mais il eut
a solliciter son rappel, ou du
ns un changement, il ne put
obtenir; & après y avoir passé
peu plus de huit ans de sa vie, la
rt vint mettre fin à sa douleur &
s chagrins, l'an de Rome 770.
Dans cette Edition M. Oberlin a
ri celle de Burman; mais en pré-
tant au bas des pages les varian-
, son intention n'a pas été qu'on
consultât sur chaque mot, en les
nparant scrupuleusement avec le
te. Il desire *seulement* que les mai-

tres, dans les endroits importa
fixent les regards de leurs élèves
les variantes, & les accoutumer
faire un choix juste, parce que c
est fort utile pour leur former le
gement. Mais il veut, surtout, qu
s'attache bien moins à examiner
quel manuscrit est tirée une varian
qu'à en considérer la nature, &
voir si elle convient bien au l
qu'on lui assigne & au génie de l'
crivain. C'est d'après cette règle
critique qu'il remarque une fa
dans les Editions de la Satyre 8e.
Juvenal, vers 7, où l'on voit
nom de *Corvinus* qui venoit déjà
paroître au vers 5e. Un manusc
que l'Editeur a consulté lui a mo
tré en marge le nom de *Fabriciu*
au lieu de celui de *Corvinus* au
vers, & il ne doute pas que cette
çon tirée d'un manuscrit plus anci
ne soit la véritable. *In libraria A*
demiæ nostræ penu exemplum est J
venalis, ante hæc tria demum sæcu
scriptum, in quo versus ille septim

statim neglectus in margine suppletur ita :

Fabricium & post hæc multa, &c.

Ex antiquiori libro hæc desumta mihi videntur, neque illa calculo meo approbare dubito.

Cette leçon est confirmée par un manuscrit du Roi du 15e. siècle, n. 8290, où on lit séparément, & sans répétition, les noms de *Corvinus* & de *Fabricius ;* mais les vers y sont transposés. Cette répétition paroît dans quelques manuscrits de la même bibliothèque ; dans plusieurs le vers septième manque absolument, & quelquefois il est suppléé à la marge.

Au reste, M. Oberlin a conféré de nouveau avec soin le manuscrit de Strasbourg, qui contient les Epîtres de *Ponto*, en marquant les erreurs échappées à Nicol. Heinsius qui a rendu de grands services au Poëte latin. Ce manuscrit

eſt en parchemin *in*-8°. oblong, petits caractères du onzième ſiec environ. M. Oberlin croit qu'il vie de Conſtantinople où il fut acheté avec un autre très-ſemblable qui co tient l'Enéïde de Virgile, par Hen Alb. Hamilton, Danois, qui en préſent à la bibliothèque de Stra bourg. Après avoir comparé que ques livres de *Ponto*, il a découve dans la même bibliothèque un aut manuſcrit du même Ouvrage *in*-4 en papier, qui peut avoir deux cer ans. Les variantes qu'il a fourni ſont imprimées ſéparément.

L'Edition étoit commencée lor que M. Oberlin s'eſt apperçu qu celle d'Accurſe, à Vicence en 1480 avoit été peu conſultée par les Criti ques; & en même-tems des amis lu ont fait obſerver qu'il ſeroit à propo d'inſérer les conjectures propoſée par les Sçavans pour la correctio du texte. C'étoit un nouveau tra vail auquel l'habile Editeur ne s'eſ pas refuſé ; le fruit qui en a réſult

ſe trouve à la fin de l'Ouvrage, pour le premier livre des *Triſtes*, le ſeul qui en ce moment étoit déjà imprimé.

Mais un mérite particulier de cette élégante Edition, c'eſt la *Clef* placée à la fin du volume, en forme de table alphabétique & raiſonnée, où ſe trouvent des Obſervations mythologiques, hiſtoriques & critiques, pour l'intelligence du texte auquel elle ſert de Commentaire.

[*Extrait de M. Dupuy*]

DICTIONNAIRE des *Origines*, ou Epoques des Inventions utiles, des Découvertes importantes, & de l'Etabliſſement des Peuples, des Religions, des Sectes, des Héréſies, des Loix, des Coutumes, des Modes, des Dignités, des Monnoies, &c. Par M. *d'Origny*, Conſeiller en la Cour des Monnoies; des Académies des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, Lyon,

Châlons-sur-Marne & Clermont-Ferrand, A Paris, chez Jean-François Bastien, Libraire, rue du Petit-Lion Fauxbourg S. Germain. 1777. Avec Approbation & Privilége du Roi. Tomes V & VI. *in*-12.

CES deux derniers volumes complettent l'Ouvrage, & cet Ouvrage, agréable par la variété des objets, sera utile par l'exactitude des définitions, par des précis historiques suffisans & jamais trop longs; enfin par l'avantage de rassembler dans un petit nombre de volumes, d'un format commode, ce qui se trouve épars dans une multitude de livres de toute espèce; car on sent bien qu'un pareil Ouvrage ne peut être que l'extrait de beaucoup d'autres; il nous paroît que l'Auteur, dans ces derniers volumes, observe avec plus de soin, d'indiquer les sources où il a puisé & d'éviter tout reproche de plagiat. Nous désire-

rions cependant qu'il eût encore poussé plus loin cette attention, & qu'il n'eût pas employé sans citation & comme de lui, certaines phrases remarquables par leur tournure, & qu'un œil exercé reconnoit d'abord pour être d'un grand Maître. Par exemple, à l'article *Mendians*, on trouve le morceau suivant qui semble être une réflexion de l'Auteur :

« Les Mendians ont pour l'ordi-
» naire beaucoup d'enfans, parce
» qu'ils sont dans le cas des peuples
» naissans. Il n'en coûte rien au père
» pour donner son art à ses enfans,
» qui même sont en naissant des ins-
» trumens de cet art. Ces gens se
» multiplient dans les pays riches ou
» superstitieux, parce que, loin d'a-
» voir les charges de la société, ils
» en sont eux-mêmes les charges. »

Qu'en coûtoit-il de citer en cet endroit, comme on l'a fait dans tant d'autres, M. de Montesquieu, dont on employe les propres paroles qu'on arrange, à la vérité, un peu diffé-

remment dans la dernière phrase. Voici la phrase de M. de Montesquieu:

« Ces gens, dans un pays riche » ou superstitieux, se multiplient » parce qu'ils n'ont pas les charges » de la société, mais font (ou sont) » eux-mêmes les charges de la so- » ciété. »

Il est clair qu'il falloit citer Montesquieu & ne rien changer à sa phrase.

L'Auteur n'a besoin du secours de personne pour bien écrire, son style est presque par-tout net, facile, élégant. Voici cependant un article, qui ne nous paroît pas aussi bien tourné que les autres:

« Volant (Cabriolet) c'est le » nom *d'une Machine soi-disant*, » *propre à voler*, laquelle fut in- » ventée en 1772, par M. Défor- » ges, Chanoine d'Étampes, & dont » l'épreuve ne fut pas moins nuisible » à l'Inventeur *qu'à lui-même*. »

Une Machine soi-disant propre,

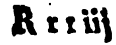
&c. est une expression, *soi-disant plaisante*, qui n'est pas d'un goût pur.

« *Ne fut pas moins nuisible à l'In-*
» *venteur qu'à lui-même.* ».

On cherche d'abord qu'el est ce *lui-même*, & ce n'est pas sans quelque peine qu'on trouve que c'est le *Cabriolet*; mais ce mot : *lui-même*, ne peut convenir à une chose inanimée.

Ces légères taches sont rares dans l'Ouvrage, qui est de nature à être souvent consulté avec fruit & avec plaisir.

[*Extrait de M. Gaillard.*]



HISTOIRE *naturelle, générale & particulière ;* contenant les époques de la Nature ; par M. le Comte *de Buffon.* Supplément, Tomes IX & X. A Paris, de l'Imprimerie Royale. 2 vol. *in*-12. de 450 pages chacun. Les mêmes, en un vol. *in*-4°. 1779.

C'EST ici la fin des Supplémens que M. de Buffon se proposoit de donner pour son grand & bel Ouvrage de l'Histoire Naturelle. Depuis 1744 qu'il écrivoit sa Théorie de la Terre, combien de voyages, d'observations, de faits nouveaux ont dû répandre un nouveau jour sur cette matière ? Aussi a-t'il mis la dernière main au superbe tableau qu'il avoit tracé de l'univers. C'est ici l'abrégé des travaux de la Nature considérés en sept époques différentes : 1°. lorsque la terre & les planètes ont pris leur forme : 2°. lorsque la matière s'étant consolidée a

formé la roche intérieure du globe, ainsi que les grandes masses vitrescibles qui sont à sa surface : 3°. lorsque les vapeurs qui s'en exhaloient se sont condensées & ont formé les eaux qui couvrirent long-tems nos continens : 4°. lorsque les eaux se sont retirées & que les volcans ont commencé d'agir : 5°. lorsque les éléphans & les autres animaux du midi ont habité les terres du nord où l'on en trouve sans cesse des débris : 6°. lorsque la séparation des continens s'est faite par la retraite des eaux : 7°. enfin, lorsque la puissance de l'homme a secondé celle de la nature & a perfectionné la surface du globe terrestre, comme on l'a vu dans les beaux Discours intitulés, *Vues sur la Nature*, dans les Tomes XXIV & XXVI, qui parurent en 1766.

Ces époques de la Nature, décrites avec un style sublime, sont appuyées sur les faits & les monumens liées *par des* analogies dont le fa-

voir & le génie ont sçu former une chaîne à laquelle on ne voit point d'interruption. Les principaux faits sont les suivans : 1°. la terre est aplatie ; elle a donc été molle : 2°. il y a une chaleur intérieure plus grande que celle que la terre reçoit du soleil, & celle-ci ne suffiroit pas pour maintenir la nature vivante : 3°. les matières qui composent le globe de la terre, sont en général de la nature du verre & peuvent être toutes réduites en verre : 4°. on trouve jusques sur les montagnes, à 2000 toises de hauteur, une immense quantité de coquilles & d'autres débris des productions de la mer, qui annoncent le tems où la mer couvroit toute la terre.

Sur le premier fait on pourroit dire que M. de Buffon n'use pas même de tout l'avantage qu'il pourroit prétendre : car si la terre n'eut pas été fluide, elle n'auroit jamais pris la forme circulaire & régulière qu'elle a ; il est évident qu'une multitude

de parties déjà solides ne sçauroient s'assembler, malgré l'attraction mutuelle, de manière à se placer toutes à la même distance du centre; le frottement & les inégalités des grandes parties seroient un obstacle éternel à cet arrangement.

Sur le second fait, M. de Buffon se sert du grand travail que M. de Mairan a publié dans les Mémoires de l'Académie pour 1721 & 1765, pour établir qu'il y a sur toute la terre un principe de chaleur actuellement, indépendant de la cause générale des vicissitudes de saisons ou de l'action immédiate du soleil sur la terre; sans lui les degrés de chaleur en été & de froid en hyver, tels qu'ils sont indiqués par le thermomètre, paroissent à M. de Mairan inexplicables & même contradictoires avec toutes les expériences. Cette théorie est fondée, selon lui, sur ce que le soleil nous envoie dix-sept fois plus de chaleur en été qu'en hyver, tandis que la différence de chaleur absolue

entre l'hyver & l'été n'est que de $\frac{1}{32}$; c'est à-dire, cinq cens fois moindre (Mém. de l'Acad. 1765, pag. 203.) Mais cela suppose que 32 degrés du thermometre de Réaumur (dont la chaleur d'été differe de celle d'hyver, en milliemes parties du volume total de la liqueur) sont 32 milliemes de la chaleur absolue; cela semble supposer que si la chaleur étoit nulle, la liqueur du thermomètre seroit nulle ou s'anéantiroit; ce qui est difficile à comprendre.

Mais la chaleur interne de la terre est indiquée par celle qu'on éprouve dans les mines profondes, par la fluidité de la mer que le soleil ne pourroit empêcher de se glacer dans le fond, & par d'autres faits qu'il faut voir dans le bel Ouvrage de M. de Buffon.

Le Philosophe ne néglige pas ici de rendre hommage à la Religion, & de marquer son respect pour l'Ecriture, en faisant voir que l'œuvre des six jours est postérieure à la créa-

tion, & s'accorde très bien avec les changemens par lesquels la matière a passé dans les sept époques de la nature. Il est évident que le mot de *jour* ne signifie pas une révolution diurne du soleil, puisque le soleil n'étoit pas encore placé dans le ciel pour marquer les jours, & l'Ecriture compte déjà par jours, c'est-à-dire par intervales de tems.

La connoissance de l'homme fait une partie de la science de la nature, & M. de B. les fait toujours marcher de concert : voici le dernier résultat ou du moins la dernière réflexion qui termine ses époques de la nature : « Que ne pourroit-il pas sur » lui-même, je veux dire sur sa pro» pre espèce, si sa volonté étoit tou» jours dirigée par l'intelligence.... » Il semble que de tout tems l'hom» me ait fait moins de réflexions sur » le bien que de recherches pour le » mal; toute société est mêlée de » l'un & de l'autre; & comme de » tous les sentimens qui affectent la

» multitude, la crainte est le plus
» puissant, les grands talens dans
» l'art de faire du mal ont été les
» premiers qui ayent frappé l'esprit
» de l'homme; ensuite ceux qui l'ont
» amusé ont occupé son cœur; & ce
» n'est qu'après un trop long usage
» de ces deux moyens de faux hon-
» neur & de plaisir stérile, qu'enfin
» il a reconnu que sa vraie gloire est
» la science, & la paix son vérita-
» ble bonheur. »

[*Extrait de M. de la Lande*]

Lettre à Messieurs les Auteurs du Journal des Sçavans.

MESSIEURS,

DANS la nouvelle Traduction de Pline, par M. de S., j'ai trouvé une méprise qui m'a paru assez considérable pour devoir la relever. La voici : Pline dit, L. 7, C. 56, selon la Traduction, *que les Cartha-*

ginois ont inventé le Trafic ; si Pline, par *Pœni*, a voulu parler des Carthaginois, il est certain qu'il se trompe, & il est démenti par toute l'antiquité. En effet, ouvrons les Annales des Grecs & des Romains, nous y trouvons que le *Trafic* étoit en usage chez les Sidoniens, les Tyriens, &c. plusieurs siècles avant la fondation de Carthage, dont on place l'époque à l'an 890 avant J. C. Mais il est facile de prouver que par *Pœni* Pline entend les Phéniciens qui passent, dans les écrits des Grecs & des Latins, pour les plus anciens Navigateurs & Commerçans ; & il ne faut pas croire que, lorsque Pline a dit que ceux que les Latins appellent *Pœni* étoient auteurs du Trafic, il ait entendu les Carthaginois ; il a voulu parler des Phéniciens, desquels les Carthaginois sont sortis, comme leur nom *Pœni* est sorti des Phéniciens ; & cela paroît clairement par deux passages de Dionysius le Periegete, où il fait les Phéniciens

inventeurs de la Navigation & du Trafic. *Phœnices primi navibus*, dit-il, *periculum fecerunt maris; primi item mercaturam marivagam excogitarunt* [1]. Cicéron donne aux Phéniciens le nom de *Pœnuli* [2]; & c'est ainsi qu'il faut entendre l'*Uterque Pœnus* d'Horace [3] Une chose que je ne puis passer sous silence, c'est ce qu'avance M. P. de S. dans le même chapitre & note 6, où il prétend que les moulins à eau sont *d'une extrême nouveauté; & les Anciens*, ajoute-t-il, *paroissent n'avoir connu que la meule à bras, ou tout au plus celle que des animaux faisoient tourner.* Aussi M. P. de S. paroît-il douter qu'il en soit fait mention dans le passage suivant de Pline: *Major pars Italiæ ruido utitur pilo: rotis etiam quas aqua verset*

[1] Voy. v. 907, 908. *in*-8°. Oxoniæ 1710.

[2] Cicer. de finib. L. 4.

[3] Ode 1. L. 2.

obiter, & *molat* [4]. Il croit que Pline a voulu dire seulement qu'en Italie on a quelquefois recours à la meule, & *sans contredit*, dit-il, *à une petite meule à bras*. Cependant on voit clairement que Pline parle des moulins à eau. Mais si M. P. de S. eût sçu qu'ils étoient connus sous Jules César, il n'auroit pas trouvé étrange que Pline, qui vivoit plus de 150 ans après cette découverte, en ait parlé. Quoi qu'il en soit, voici les preuves de ce que j'avance. Strabon, qui fleurissoit sous Auguste, nous apprend qu'on voyoit proche de la ville de Cabires [5] & du palais de Mithridate, *un moulin à eau*; & Palmerius, sur ce passage, croit qu'on doit cette admirable découverte à Mithridate; & Saumaise, dit-il, a eu raison de dire dans ses notes sur l'Héliogabale de Lampri-

[4] Liv. 18. c. 10. & voy. aussi note 34.

[5] Ville de l'Asie mineure dans la petite Arménie; elle étoit proche du Mont Paryadrès.

dius, ch. 24, que ces machines fu-
rent inventées du tems de Cicéron
qui vivoit alors [6]. Il paroît asse
vraisemblable que ces machines fu-
rent inventées dans l'Asie mineure
c'est au moins la conséquence qu'o
pourroit tirer du passage de Strabon
Pomponius Sabinus dit aussi qu'il
étoient connus sous Jules César [7]
& ce Prince étoit contemporain d
l'Orateur Romain. En lisant Lucrece
qui vivoit 75 ans av. J. C. J'ai trouv
qu'il en parloit par comparaison dan
le vers suivant : *Ut fluvios versare ro-
tas atque haustra videmus* [8].

Il est bon de remarquer que Lu-
crece, par ce vers, semble désigne
deux sortes de machines, égalemen
mues par l'eau ; & c'est au moins c
qu'on peut croire du mot *haustra*
& je crois que c'étoit une espèce d

[6] Strab. L. 12. pag. 834. édit. de Ca-
saubon.

[7] In Virgilii Maronis, p. 2001. Basl
1586.

[8] L. 5. v. 517.

roue dont parle Vitruve, où autour de sa circonférence on attachoit des seaux ; & ces sortes de roues servoient à puiser de l'eau [9]. Antipater de Thessalonique a consacré dans une épigramme grecque l'utilité des moulins à eau. En voici la traduction : *Femmes occupées à moudre le bled, cessez de fatiguer vos bras. Vous pouvez dormir à votre aise, & laisser chanter les oiseaux dont le gazouillement annonce le retour de l'aurore. Cérès ordonne aux Nayades de faire ce que faisoient vos mains. Elles obéissent ; elles s'élancent jusqu'au haut d'une roue, & font tourner un essieu. L'essieu, par le moyen des rayons qui l'entourent, fait tourner avec violence la pesanteur des meules creuses qu'il entraîne. Nous voilà revenues à la vie heureuse & tranquille de nos premiers pères. Nous apprenons à nous faire des repas & à recueillir sans peine le fruit des tra-*

[9] Vitruve, L. 10. c. 9.

vaux de Cérès [1]. On voit par cette épigramme, & on peut voir aussi, L. 10. c. 10. de Vitruve, que les moulins à eau des Anciens étoit semblables aux nôtres. Antipater vivoit vers la fin du règne de Jules César ; & Vitruve écrivoit sous Auguste. J'observerai en passant que les moulins à eau étoient connus en France dès le commencement de la Monarchie ; car il en est fait mention dans la *Loi Salique*, où elle ordonnoit que si quelqu'un avoit commis quelques délits au sujet des moulins, soit condamné à payer une certaine quantité de sols ; *Si quis ferramentum de molino alieno furaverit*, M. DCC *den. qui faciunt sol.* XLV, *culpabilis judicetur*, &c &c. [2]. Une chose que les Anciens n'ont certainement point connue, c'est les mou-

[1] In Analectis veter. Sætas. Græcor. editore Brunck. t. 2. p. 119. Epig. 39. voy. aussi Mém. de l'Acad.

[2] Loi Saliq. tit. 25. t. 4. de Hist. de fr. de D. Bouquet, p. 137.

lins à *vent* ; & cette découverte est due aux Orientaux ; & l'usage en fut apporté en France & en Angleterre vers 1040 [3]. Enfin, M. P. de S. manque encore d'exactitude, lorsqu'il dit, T. 3. p. 235. note 6. *que la meule étoit d'une invention pour ainsi dire récente à l'égard de Pline.* Cependant je trouve que cette découverte remonte aux tems les plus reculés ; car il en est parlé dans Job [4] & dans Moyse [5]. Chez les Grecs, Myles, fils de Lelex, premier Roi de la Laconie, passoit pour avoir inventé les moulins à bras [6]. Homere, dans la description du combat d'Hector & d'Ajax, en parle par comparaison. C'est dans l'instant où Ajax ramasse une énorme pierre pour lancer à Hector ; & elle étoit, dit ce grand Poëte, comme *une meule de moulin.* Ἐίσω ϑάσπι-

[3] Traité de la Police, t. 2, p. 793.
[4] C. 41. v. 15.
[5] Deut. c. 24. v. 6.
[6] Pauf. L. 3. c. 20.

δ᾽ ἔαξε, βαλὼν μυλοειδέϊ πέτρῳ, [7]. Plutarque nous a conſervé dans le banquet des ſept Sages, une Chanſon qu'on chantoit en tournant la meule. En voici la traduction : *moulez, meule, moulez ; car Pittanus qui règne dans l'auguſte Mytilene, aime à moudre* [8]. Pour les Romains ils n'en connurent l'uſage qu'au retour de l'Aſie, vers 191 av. J. C. Mais, comme dans le Paſſage de Pline, ſur quoi M. P. de S. fait cette remarque, il y s'agit de l'uſage de moudre dans l'Attique; cela eſt, par conſéquent, bien différent.

J'ai l'honneur d'être,

Meſſieurs,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
LE PRINCE le jeune, attaché à la Bibliot. du Roi.

[7] Iliad. L. 7. v. 270. édit. de Bernes. Voyez auſſi Odyſſ. L. 7. v. 104.

[8] Voyez auſſi Elien, Hiſt. div. L. 7. c. 4.

BIBLIOTHÈQUE *historique de la France, par feu Jacques le Long.* Nouvelle Edition revue, corrigée & considérablement augmentée; par feu M. *Fevret de Fontette*, Conseiller au Parlement de Dijon, de l'Académie de cette ville & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres. Tom. V; contenant des Additions & les Tables. A Paris, chez Pierre-François Didot jeune; Debure fils; Jean-Luc Nyon aîné; Moutard; de l'Imprimerie de la Veuve Hérissant. Avec Approbation & Privilége du Roi. 1778. *in-fol.*

DEPUIS la publication du quatrième volume de cet Ouvrage en 1775, on attendoit celui-ci qui avoit été promis pour l'année suivante. Mais les soins que l'Editeur, M. Barbeau de la Bruyere, a pris, ne peuvent que contribuer à rendre ce délai utile au Public. Pour four-

nir les indices les plus complets, & pour faciliter les recherches des personnes studieuses, il avertit qu'on est revenu sur toutes les parties de l'Ouvrage avec une si scrupuleuse attention, que les tables se sont insensiblement accrues, & qu'on n'en a écarté aucun détail, tant qu'on a cru pouvoir les rendre plus riches. Les plus difficiles de ces tables ont été rédigées par M. Rondet, *qui, après avoir fait preuve de sa sagacité en ce genre, a redoublé de soins pour que l'exécution de celles-ci répondît à leur importance.* Elles sont au nombre de neuf, & les personnes qui en feront usage sont priées d'en bien prendre l'esprit dans les courtes explications dont elles sont précédées, & de les considérer toutes ensemble, s'il est permis de parler ainsi, *comme ces trousseaux de clefs dont on ne s'aide facilement qu'en devenant très-familier avec la destination de chacune d'elles.*

On a profité du délai qu'ont entraîné ces opérations minutieuses,

pour multiplier les améliorations dont un Catalogue d'Ouvrages est toujours susceptible ; & l'on trouvera encore dans ce volume quarante pages d'*Additions & Corrections* au *Supplément* du Tome IV. Plusieurs personnes savantes ont contribué à la perfection de l'Ouvrage ; & sans parler de celles auxquelles on a déjà témoigné de la reconnoissance dans les volumes précédens, on cite avec éloge M. Joseph Nadaud, Curé de Teysac, Diocèse de Limoges, que la République des Lettres a perdu en 1776 ; & Dom Jacques-Claude Vincent, Bénédictin, Bibliothécaire de S. Remy de Reims, mort en 1777, qui étoit fils de Jacques Vincent, Imprimeur-Libraire de Paris.

Les *Additions* de ce volume contiennent des notices de plusieurs de ses manuscrits, dont M. Nyon l'aîné, son neveu, a donné communication après sa mort. On ne sera pas fâché de voir ici l'objet des neuf Tables,

I. Table générale des Matières; selon l'ordre qu'elles ont dans les quatre premiers tomes.

II. Table géographique des Provinces, Villes, Abbayes, (ou Monastères) & autres lieux sur lesqnels il y a quelques histoires ou traités dans l'Ouvrage.

III. Table chronologique qui indique, 1°. les Chroniques dispersées dans les diverses classes qui concernent l'Histoire Ecclésiastique & Monastique, Politique ou Civile: 2°. les Histoires générales qui embrassent plusieurs règnes des Rois de France: 3°. les Ouvrages qui traitent de chacune de leurs races, ou de chacun de leurs règnes: 4°. des Histoires particulières des Provinces & des principales Villes: 5°. les Vies des Personnages les plus distingués dans l'Eglise ou dans l'Etat, & autres Pièces qui les regardent: 6°. les Actes des Conciles généraux, nationaux & provinciaux, & autres Pièces qui ont pour objet les Assem-

blées

blées du Clergé de France, les Synodes Diocésains & les Etats-Généraux du Royaume. Par M. Rondet.

IV. Table alphabétique des Chroniques & Histoires générales indiquées dans la Table précédente, mais ici présentées avec la seule date des années où elles finissent.

V. Table alphabétique des Personnes dont on indique dans cet Ouvrage, l'histoire, la vie, l'éloge, l'oraison funèbre, ou qui sont l'objet de quelques dissertations, remarques, notes, ou autres écrits. Par le même.

VI. Table alphabétique des Matières qui sont l'objet des Ouvrages contenus dans cette bibliothèque. Par le même. Elle auroit pu être plus étendue.

VII. Table des Manuscrits indiqués au long dans l'Ouvrage, & rangés ici selon l'ordre des matières suivies dans les Tomes précédens (ou selon la 1re. Table.)

VIII. Table alphabétique des Au-

teurs dont les Ouvrages ſont rapportés dans cette Bibliothèque, avec l'indication de ces Ouvrages & des Numéros ſous leſquels on les trouve, y compris le *Supplément* & les *Additions*. Par M. Rondet.

IX. Table alphabétique des Anonymes, c'eſt-à-dire des Ouvrages qui ne portent point le nom de leurs Auteurs, & qui d'ailleurs n'indiquent point aſſez leur claſſe par le titre, ou qui ſe rapportant à la claſſe de l'hiſtoire des règnes, n'ont point de date qui y puiſſe faire connoître leur rang. Par le même.

Ce détail nous a paru néceſſaire pour faire connoître l'utilité dont ce dernier volume peut être à tous ceux qui ſont dans le cas de faire uſage de l'Ouvrage. Quoique l'impreſſion en ſoit achevée, il eſt bien à deſirer que ceux qui le conſulteront continuent, comme durant le cours de l'impreſſion, à marquer les fautes qu'ils pourront y obſerver, pour en faire part au Public dans les Ouvrages pé

riodiques. C'eſt le ſeul moyen qui reſte pour porter à ſa perfection une production de la nature de celle-ci.

[*Extrait de M. Dupuy.*]

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

An account of experiments made at the Pantheon on the nature and uſe of Conductors to which are added ſome new experiments with the Leyden Phial, read ad the meetings of the Royal Society. London Printed for J. Nourſe in the Strand. 1778. 98 *pages* in-4°. avec figures.

Cet Ouvrage de M. Benjamin *Wilſon* ſur les Conducteurs électriques, contient des expériences très-curieuſes; il ſe trouve en entier dans les Tranſactions philoſophiques. M. *Wilſon eſt pour* les Conducteurs

obtus ou mousses, contre les Conducteurs pointus que M. Francklin avoit proposés pour préserver les édifices du tonnerre.

L'Ouvrage de M. *Toaldo* sur la même matière, que nous avons annoncé, vient d'être traduit à Strasbourg, par M. Barbier.

DE SUEDE.

Torberni Bergman, Chemiæ Professoris & Equitis aurati Reg. Ordinis de Wasa : Acad. Imp. Nat. Cur, Regiarumque Academiarum & Societatum, Upsal, Stoc, utriusque, Lond. Goetting, Berol. Gothob, & Lund. Sodalis Parisinæ Correspondentis. Opuscula Physica & Chemica, pleraque antea seorsim edita, jam ab Auctore Collecta, revisa & aucta. Volumen I, cum Tabulis æneis, Holmiæ, Upsaliæ, & Aboœ, in Officinis Librariis Magni Swederi Regg. Acadd. Bibliop. 1779. 1 vol. *in*-8°; de 410 p.

Nous ferons connoître ce premier volume des Opuscules physiques du sçavant M. Bergman. C'est un Recueil précieux & nécessaire à tous ceux qui font une étude particulière de la Physique, de la Chimie & de l'Histoire naturelle. Mais nous devons prévenir que les recherches profondes dont sont remplies les Dissertations qui composent ce Recueil, supposent des connoissances fort étendues dans ces sciences, & sans lesquelles on ne pourroit les bien entendre ni en sentir tout le mérite.

HOLLANDE.

D'AMSTERDAM.

Suite des Observations impartiales d'un vrai Hollandois sur les intérêts & l'état présent des Affaires politiques de la France, de l'Angleterre, des Provinces-Unies, des Pays-Bas & des Etats-Unis de l'Amérique; avec des Réflexions sur les dernières Délibérations des Etats

de Hollande, & sur le Mémoire de M. l'Amb. de S. M. à L. H. P.

Si vis pacem, para bellum.

A Amsterdam, chez Guérin. 4 pag. *in-*8°.

Ces nouvelles Observations paroissent être de M. Cerisier, dont nous avons annoncé le *Tableau de l'Histoire des Provinces-Unies.* Personne ne connoit mieux que lui les véritables intérêts de la Hollande, & n'en peut juger d'une manière plus impartiale. Il fait voir que la conduite actuelle de l'Angleterre blesse l'indépendance des Provinces-Unies en même-tems qu'elle expose le crédit & la puissance de l'Angleterre même ; & que l'indépendance des Colonies amériquaines offre plus de sujet d'espoir que de crainte à la Hollande. Il propose une Confédération entre les petits Etats pour prévenir celle des grandes Puissances ; enfin il finit par prouver que la France est plus propre & plus inté-

reffée que l'Angleterre à foutenir les Provinces-Unies contre les Puiffances qui voudroient les envahir & à défendre leur commerce.

FRANCE.

DE ROUEN.

Description du Mangoftan & du fuit à pain ; le premier eftimé un des plus délicieux ; l'autre le plus utile de tous les fruits des Indes orientales : avec des Inftructions aux Voyageurs pour le tranfport de ces deux fruits & autres fubftances végétales qui feroient d'une grande reffource aux habitans des ifles de l'Inde occidentale. Ouvrage traduit de l'anglois de *John Ellis*, Ecuyer, Membre des Sociétés Royales de Londres & d'Upfal, Agent pour la Dominique. A Rouen, chez P. Machuel, Libraire, rue Ganterie, hôtel S. Vandrille. 1779. Brochure *in*-8°. de *63 pag. avec figures.*

DE PARIS.

Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque. A.

A la tête de l'Ouvrage on lit cet Avertiſſement : « Ce volume eſt le » premier de vingt-quatre qui paroî- » tront ſucceſſivement. Le 2[d], qui ſera » diſtribué dans le courant du mois » de Juin, ou au plus tard au com- » mencement de Juillet, contiendra » un Manuel des Châteaux, ou Con- » ſeils pour former une Bibliothèque » de Romans, pour diriger une Co- » médie de Société, & pour diverſifier » ſes amuſemens dans un ſallon. »

Suit une Lettre de M. Contant d'Orville, adreſſée à M.... L. M. D. P. M. D. &c. & ſervant de Préface ou d'Introduction au préſent Recueil. Après quoi on voit le titre ſuivant :

Bibliothèque hiſtorique à l'uſage des Dames ; contenant un Catalogue raiſonné de tous les Livres néceſſaires pour faire un Cours complet d'Hiſ-

toire en langue françoise; suivie d'un Extrait de l'histoire de la Conquête de Constantinople, par Geoffroi de Villehardouin; & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville. A Paris, chez Moutard, &c. 1779. Avec Approb. & Priv. du Roi. *in-8°.*

Nous nous proposons de faire bientôt connoître cette production.

Dernier Prospectus.

Histoire universelle, depuis le commencement du Monde, enrichie de Figures & de Cartes nécessaires. Composée en Anglois, & traduite nouvellement en François par une Société de Gens de Lettres. 60 vol. *in-8°.* ou environ

Le grand Ouvrage qu'on annonce ici, n'est point, disent les Editeurs, un de ces Ecrits connus seulement, ou de la Nation chez laquelle ils ont été composés, ou de ce petit nombre de Savans de tous les Pays, à qui toutes les Langues sont égale-

ment familières. L'Histoire Universelle, composée en Anglois par une Société de Gens de Lettres, est le corps d'Histoire le plus vaste, le plus complet & le plus généralement estimé qui ait jamais paru.

Il réunit en effet tout ce que l'érudition la plus consommée & la critique la plus judicieuse peuvent offrir de plus instructif & de plus piquant. C'est un tableau en grand des actions humaines présentées avec un ordre & une méthode qui ne se trouvent dans aucun autre Ouvrage de la même nature, quoiqu'il soit en même tems le plus vaste & le plus varié. Enfin, cette *Histoire Universelle* forme à elle seule une Bibliothèque complette de la Politique, de la Morale, & des connoissances de l'homme, depuis sa création jusqu'à nos jours.

La nouvelle Traduction, dont on a déjà publié trois volumes, est, pour le fonds, parfaitement conforme à l'original; c'est-à-dire, qu'on

ne s'y permet aucune addition, aucun retranchement, & qu'elle rend le ſens des premiers Auteurs dans toute ſon intégrité. Il n'en eſt pas de même de la forme.

Les nouveaux Traducteurs ayant pour but de rendre leur travail utile à toutes les claſſes de Lecteurs, aux gens du monde, comme aux Savans, aux jeunes perſonnes qui commencent à ſe livrer à l'étude de l'Hiſtoire, comme à celles qui, dans un âge plus mûr, prennent plaiſir à s'en rappeler les époques principales, ont cru devoir dégager le Texte des longues Diſſertations qui ſuſpendent le récit des faits, pour les reporter, en notes à la fin de chaque Volume. Ainſi la fidélité de la Traduction, l'ordre des faits dégagés de longues diſſertations qui étouffent l'intérêt, la pureté du ſtyle, la commodité du format, & la facilité d'acquérir, ſont autant d'avantages eſſentiels qui ſont réunis dans la nouvelle Traduction.

Si l'on excepte le Dictionnaire raisonné des Sciences & des Arts, on ne connoît point dans la Littérature, d'Ouvrage plus grand que celui-ci, & il n'en est point de plus généralement estimé. L'Histoire Universelle sera le Livre de tous les siècles, parce qu'il est le seul dépôt où soient consignés les Actes de toutes les Nations.

De tous les Gens de Lettres qui ont bien voulu s'occuper de cette Edition, il n'en est pas un seul qui ne se soit fait connoître par quelque Ouvrage estimable. M. le Tourneur [1] entr'autres, a bien voulu y coopérer, & se donner des soins particuliers pour l'exécution générale. Le Livre est imprimé sur beau papier,

[1] Plusieurs volumes sont prêts, & la Traduction de Sakespeare n'en souffrira aucun retard : le cinquième & le sixième volumes paroîtront incessamment, & contiendront Antoine & Cléopatre, Hamlet, *le Roi Lear*, & Timon d'Athènes.

en caractères neufs, & la gravure des planches est confiée au burin des meilleurs Artistes. Quant au format, on a cru devoir le rendre portatif, & l'on a choisi l'*in*-8°.

Chaque Volume est & sera de 35 à 40 feuilles. On donnera une Table raisonnée des Matières, rangées par ordre alphabétique, des volumes qui auront paru pendant le cours d'une année; & ils se succèdent avec une rapidité dont on n'a point encore eu d'exemple. Il en paroît régulièrement un Volume chaque mois. Le quatrième paroîtra le premier Juin; le cinquième, le premier Juillet; & ainsi des autres.

Le Libraire, pour assurer cette entreprise, dont le grand nombre de Souscripteurs atteste le succès, a ouvert une Souscription à raison de 4 liv. pour chaque volume. On sent combien ce prix est modique, vû la grosseur des volumes & le nombre de planches qu'ils renferment; c'est pourquoi il *prévient* que la Souscrip-

tion de 4 liv. pour chaque volume, qui aura toujours lieu pour les premiers Souſcripteurs, n'aura lieu pour ceux qui n'ont pas encore ſouſcrit, que juſqu'au premier Août prochain. A cette époque, il ſera ouvert une ſeconde Souſcription, à raiſon de 5 liv. pour chaque volume, & on peut être aſſuré qu'il n'en ſera pas donné à moindre prix.

On imprime actuellement la Liſte des Souſcripteurs, & elle paroîtra au premier Juillet avec le cinquième volume. Les perſonnes qui ne voudroient pas y être nommées, ſont priées de le faire ſavoir, avant le 15 Juin, au Sieur Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, à Paris.

Conditions de la Souſcription.

On paye 24 liv. en ſouſcrivant pour les ſix premiers Volumes, papier ordinaire, & 36 liv. pour le papier fin, dont il n'a été tiré que cinquante Exemplaires. En recevant le

ſixième, on payera 24 autres liv. pour les ſix Volumes ſuivans, ainſi de ſuite de ſix mois en ſix mois. Ceux qui n'auront pas ſouſcrit d'ici au premier Août 1779, payeront chaque Volume 5 liv. c'eſt-à-dire, que la Souſcription pour ſix Volumes ſera de 30 liv. au lieu de 24 liv.

Les perſonnes de Province qui voudront recevoir les volumes francs de port, par la Poſte, payeront 4 liv. 4 ſols pour 6 volumes, c'eſt-à-dire, 14 ſols par volume; ainſi leur Souſcription ſera de 28 liv. 4 ſols au lieu de 24 liv. Ceux qui voudront ſouſcrire pour l'année entiere, le pourront en doublant le payement. Ils ſont priés d'affranchir, à la Poſte, le port de l'argent & des Lettres.

§ On ſouſcrit à Paris, chez Moutard, Imprimeur Lib. de la Reine Hôtel de Cluni, rue des Mathurins; à Lyon, chez les frères Periſſe; à Beſançon, chez Mettoyer, & Lépagnez cadet; à Bordeaux, chez les

frères la Bottière, Chapuis & Bergeret, & chez les principaux Libraires du Royaume & de l'Europe.

Tableau démonstratif des Tares & des Maladies des Chevaux, & d'un autre ayant pour titre : *Tableau indicatif du traitement des Chevaux*, ou *Formules Hippiatri-pratiques, pour servir de suite aux Clavicules de* M. *La Fosse*; dédiés & présentés à Monseigneur le Comte d'Artois, par M. *Robinet*, Hippiatre.

Cet Ouvrage, supérieur à tous ceux qui ont paru en ce genre, & qui a été approuvé par les plus habiles Médecins & les plus grands Maîtres de l'Art, est en deux grands Tableaux gravés par les meilleurs Artistes. Dans le premier, sont trois grands Chevaux gravés, servant à indiquer le siège des différentes maladies par des lignes ponctuées au bout desquelles répondent des cases qui en donnent l'explication. Le deuxième contient tous les remedes

dont il faut faire ufage pour chacune defdites maladies; leur nature, les drogues qui les compofent, la dofe qu'il en faut employer, les moyens de les compofer, les règles qu'il faut fuivre pour les adminiftrer, &c. A Paris, chez Dézauche, Graveur, rue S. Severin, la Porte-cochère en face de la rue de la Harpe, chez qui l'on trouvera les Clavicules de M. La Foffe. Prix, 6 livres.

Mémoires pour fervir à l'Hiftoire de Cayenne & de la Guyane françoife; dans lefquels on fait connoître la nature du Climat de cette contrée, les Maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, & celles qui règnent fur les Blancs & les Noirs; des Obfervations fur l'hiftoire naturelle du pays, & fur la culture des Terres : avec des Planches. Par M. *Bajon*, ancien Chirurgien-major de l'ifle de Cayenne & dépendances, Correfpondant de l'Académie Royale des Sciences & de celle

de Chirurgie. Deux volumes *in*-8°. 9 liv. brochés. Chez Didot le jeune, quai des Augustins ; la veuve Duchesne, rue S. Jacques ; & Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers. 1778.

Cours complet d'Agriculture Théorique, Pratique & Economique, & de Médecine Rurale & Vétérinaire ; précédé d'un Discours contenant un Plan d'étude propre à fixer la marche des connoissances nécessaires au Cultivateur : ou Dictionnaire Universel d'Agriculture, mis à la portée de tout le monde : par une Société d'Agriculteurs Praticiens, & rédigé par M. l'Abbé Rozier, Chevalier de l'Eglise de Lyon, Membre de plusieurs Académies, &c. Ouvrage proposé par Souscription, sur un Plan nouveau.

Modèle de Souscription.

Je soussigné, promets & m'engage de prendre Exem-

plaire du Cours complet d'Agriculture Théorique, Pratique & Economique, & de Médecine Rurale & Vétérinaire, &c. &c., ou Dictionnaire universel d'Agriculture, rédigé par M. l'Abbé Rozier, formant six Volumes *in* 4°. avec des Planches en taille-douce, & de payer la somme de douze liv. par chaque Volume en feuille, à la réception des Livraisons. Fait à

le du mois d 17

N. B. Il faut écrire son nom, ses qualités, le nom du lieu de sa résidence, ou de l'endroit le plus prochain où est établi le Bureau de la Poste, afin que MM. les Souscripteurs soient avertis à l'instant que les Volumes paroîtront.

On prie aussi MM. les Souscripteurs d'affranchir leurs Lettres.

Discours historiques, critiques, *théologiques*, & *moraux*, sur les évènemens les plus mémorables du vieux

& du nouveau Teſtament; par Jacques *Saurin*, continué par MM. Roques & Beauſobre, 2e. vol. grand *in*-8°. A Amſterdam, chez E. Van Harrevett, propoſé à un rabais conſidérable, juſqu'au premier Janvier 1780.

Savoir, les exemplaires complets à 36 liv. & les volumes ſeparés, depuis le Tome V. juſqu'au Tome XI. à 3. liv. 10. ſols le volume en feuille.

Les perſonnes qui deſireront, ſoit des exemplaires complets, ſoit des volumes ſéparés, ſont priées de ſe faire inſcrire à Paris, chez Nyon l'aîné, maintenant rue S. Jean-de-Beauvais, & au mois d'Août prochain rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arts, lequel en fera venir.

Tableau analytique des combinaiſons & des décompoſitions des différentes ſubſtances, ou procédé de Chimie, pour ſervir à l'intelligence de cette ſcience. Par M. A. L. *Bron-*

art, membre du Collége de Phar-
acie de Paris, Démonstrateur de
himie, de Physique, d'Histoire-
turelle, &c, A Paris, chez P. F.
ueffier, Libraire-Imprimeur, au
is de la rue de la Harpe 1778. vol.
8°. de 526 pages.

Cet Ouvrage est une espèce de
an pour un Cours de Chimie. M.
ongnart y a fait entrer avec soin
utes les découvertes, les plus ré-
ntes, dont cette science a été
ugmentée : ce qui distingue ce li-
e, c'est l'attention particulière
ue l'Auteur a donnée à l'objet des
rts & Métiers dépendans de la Chi-
ie. Cette partie curieuse & impor-
nte, est à peu-près, pour moitié
ans la totalité de l'Ouvrage,

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS dans le Journal du mois de Juillet 1779.

Fin de la Table.

LE JOURNAL DES SÇAVANS,

POUR

L'ANNÉE M. DCC. LXXIX.

AOUST.



A PARIS,

Au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré.

M. DCC. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVIS.

On s'abonne actuellement pour le JOURNAL DES SÇAVANS *au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré ; & c'est à l'adresse du Directeur de ce Journal qu'il faut envoyer les objets relatifs à celui des Sçavans. Le prix de la Souscription de l'année est de 16 liv. pour Paris, & de 20 liv. 4 s. pour la Province, soit* in-12 *ou* in-4°. *Le* JOURNAL DES SÇAVANS *est composé de quatorze Cahiers ; il en paroît un chaque mois, & deux en Juin & en Décembre.*



LE

JOURNAL

DES

ṢÇAVANS.

AOUST. M. DCC. LXXIX.

[É]LOGES lus dans les Séances publiques de l'Académie Françoiſe, par M. *d'Alembert*, Secrétaire Perpétuel de cette Académie. A Paris, chez Panckoucke, Libraire, rue des Poitevins, hôtel de Thou; & Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, *hôtel de Cluny.* 1779. Avec Ap-

probation & Privilége du Roi. *in*-12. 559 pages, & les Prélimi-naires 40.

LE ſuccès qu'avoient eu dans les Séances publiques de l'Académie Françoiſe, ces Eloges compoſés & lus par M. d'Alembert, en faiſoit deſirer ardemment l'impreſſion; les uns eſpéroient y trouver des défauts qui avoient échappé à la lecture; les autres vouloient jouir plus pleinement des beautés qui les avoient frappés; ceux qui n'avoient pu entendre ces Diſcours, vouloient les connoître. Le jugement du cabinet a juſtifié & fortifié l'impreſſion priſe dans les Aſſemblées publiques; ce n'eſt pas que la critique n'ait uſé de tous ſes droits & qu'elle n'ait épuiſé tous les prétextes; mais après cette épreuve, l'Ouvrage reſte; & quand nous dirons que cette ſuite de l'hiſtoire de l'Académie Françoiſe, commencée par Meſſieurs *Peliſſon* & d'Olivet, n'en ſera pas la

la moins lue ni la moins goû-
sera sans doute en parler avec
a modestie qu'on puisse exiger
onfrère & d'un ami de l'Au-

Préface contient des réflexions
ient fines & justes sur les Aca-
;. « Celui qui se marie, dit
n, donne des ôtages à la for-
; l'Homme de Lettres qui
ou qui aspire à l'Académie,
ie des ôtages à la décence....
y avoit eu une Académie à
ie, & qu'elle y eût été floris-
& honorée, Horace eût été
d'y être assis à côté du sage
ile son ami : que lui en eût-il
é pour y parvenir? d'effacer
s vers quelques obscénités qui
éparent.... Lucrèce, jaloux
'honneur d'appeller Cicéron
confrère, auroit supprimé les
ceaux, où il donne en vers
aïques des leçons d'athéisme.» :
raisons par lesquelles l'Auteur
que des Académiciens hono-

raires, qui peuvent être placés dans d'autres Académies, seroient un contresens dans l'Académie Françoise, paroîtront sans réplique à tout lecteur judicieux, & c'est une vérité reconnue depuis long-tems par les Académiciens de tout rang & de tout état.

Hâtons-nous de passer aux Eloges; ce volume n'en offre que treize; mais le Public n'oubliera pas que l'Auteur lui en annonce plus de soixante autres déjà tout faits : ceux qui paroissent aujourd'hui, sont ceux de Massillon, de Despréaux, de l'Abbé de Saint-Pierre, de Bossuet, de l'Abbé de Dangeau, de Sacy, de la Motte, de Fénelon, de l'Abbé de Choïsy, de Destouches, de Fléchier, de Crébillon, du Président Rose, tous personnages assez différens les uns des autres, pour que l'Auteur ait eu l'occasion de montrer toute la souplesse de son talent & toutes les ressources de son goût, en variant son style selon le besoin

en prenant toujours le ton du su-
t. Quoiqu'un penchant naturel &
une prédilection marquée paroissent
le ramener le plus souvent à une plaisanterie philosophique & piquante, qui n'est pas le moindre charme de ses écrits, ni la moins forte chaîne pour attacher le lecteur, il sait la quitter à propos, tantôt pour s'élever avec Bossuet, tantôt pour s'attendrir avec Fenelon, tantôt pour déployer une théorie lumineuse sur les arts cultivés par les personnages qu'il celèbre, tantôt pour tracer des parallèles neufs & saillans entre des rivaux illustres ; de-là une foule de rapprochemens heureux & de contrastes piquans, jamais brusques ni tranchans ; parce que les rapports sont vrais & bien saisis, & que tout est préparé, placé, lié, fondu ; aussi tout fait son effet ; c'est le véritable art d'écrire ; c'est le fameux *utile Dulci* d'Horace ; les traits plaisans préviennent la langueur, dont ne préserveroient pas toujours les plus

grandes beautés, si elles étoient continues & toujours d'un genre austère; les morceaux plus solides & plus travaillés préviennent le reproche de frivolité que la pédanterie aime à faire à tout ce qui plaît.

Les Anciens recueilloient avec soin les maximes & les dits mémorables des personnages dont ils écrivoient l'histoire; ces traits montrent l'ame; l'Auteur disparoît, & c'est le personnage qui se peint. Pour bien connoître un homme, il faut savoir ce qu'il a dit & ce qu'il a pensé, comme ce qu'il a fait; si les principes sont quelquefois peu d'accord avec la conduite, cette contradiction même peut servir à donner la mesure du caractère. M. d'Alembert ne néglige jamais cette manière de peindre & la plus agréable & la plus fidelle; mais jamais il ne cite pour citer; les citations ont toujours un motif & sont toujours placées dans leur cadre.

Nous ne suivrons point l'Auteur *dans* les détails de l'histoire de cha-

que Académicien ; le fond de cette hiſtoire eſt ordinairement connu, & c'eſt la manière de l'Auteur qu'il importe le plus de faire connoître. Nous allons donc raſſembler des exemples des différentes beautés que nous avons indiquées.

« La Cour deſira d'entendre Maſ» ſillon, ou plutôt de le juger. Il » parut ſans orgueil comme ſans » crainte ſur ce grand & dangereux » théâtre ; ſon début y fut des plus » brillans ; & l'Exorde du premier » Diſcours qu'il y prononça, eſt un » des chefs d'œuvre de l'éloquence » moderne. Louis XIV étoit alors au » comble de ſa puiſſance & de ſa » gloire, vainqueur, & admiré de » toute l'Europe, adoré de ſes ſu» jets, enivré d'encens & raſſaſié » d'hommages. Maſſillon prit pour » texte..... *Bienheureux ceux qui* » *pleurent* ; & ſut tirer de ce texte un » Eloge d'autant plus neuf, plus » adroit & plus flatteur, qu'il parut » *dicté* par l'Evangile même, & tel

» qu'un Apôtre l'auroit pû faire :
» Sire, dit-il au Roi, si le monde
» parloit ici à Votre Majesté, il ne
» lui diroit pas : *bienheureux ceux*
» *qui pleurent*. Heureux, vous diroit-
» il, ce Prince qui n'a jamais com-
» batu que pour vaincre; qui a rem-
» pli l'univers de son nom; qui, dans
» le cours d'un règne long & floris-
» sant, jouit avec éclat de tout ce
» que les hommes admirent, de la
» grandeur de ses conquêtes, de l'a-
» mour de ses peuples, de l'estime
» de ses ennemis, de la sagesse de
» ses loix.... Mais, Sire, l'Evangile
» ne parle pas pas comme le monde.

» L'auditoire de Versailles, tout
» accoutumé qu'il étoit aux Bossuet
» & aux Bourdaloue, ne l'étoit pas
» à une éloquence tout à-la-fois si
» fine & si noble..... Si jamais
» Louis XIV a entendu un Exorde
» plus éloquent, c'est peut-être celui
» d'un Religieux Missionnaire, qui,
» paroissant pour la première fois
» devant lui, commença ainsi son

» Discours : *Sire, je ne ferai point*
» *de compliment à Votre Majesté ; je*
» *n'en ai point trouvé dans l'Evan-*
» *gile.* »

Voilà un de ces rapprochemens heureux & naturels dont nous avons parlé ; il y a loin du Discours de Massillon au mot du Missionnaire ; cependant pour un homme de goût, qui sait saisir les rapports, l'un de ces traits appelle l'autre presque nécessairement ; & de ces traits ainsi rapprochés, il résulte une leçon piquante sur l'usage des complimens dans la chaire de vérité.

L'Eloge de Despréaux offre un parallèle très fin & très-juste de nos trois plus grands Poëtes. « Ne pour-
» roit on pas dire, pour exprimer
» les différences qui les caractérisent,
» que Despréaux frappe & fabrique
» très-heureusement ses vers ; que
» Racine jette les siens dans une es-
» pèce de moule parfait, qui décèle
» la main de l'Artiste sans en conser-
» ver l'empreinte ; & que M. de Vol-

» taire, laiſſant comme échapper
» des Vers qui coulent de ſource,
» ſemble parler ſans art & ſans étude
» ſa langue naturelle ? Ne pourroit-
» on pas obſerver qu'en liſant Deſ-
» préaux, on conclut & on ſent le
» travail; que dans Racine on le
» conclut ſans le ſentir, parce que,
» ſi d'un côté la facilité continue en
» écarte l'apparence, de l'autre la
» perfection continue en rappelle ſans
» ceſſe l'idée au lecteur; qu'enfin, dans
» M. de Voltaire, le travail ne peut
» ni ſe ſentir ni ſe conclure, parce
» que les vers moins ſoignés qui lui
» échappent par intervalles, laiſſent
» croire que les beaux vers qui pré-
» cèdent & qui ſuivent n'ont pas
» coûté davantage au Poëte ? Enfin,
» ne pourroit-on pas ajouter, en
» cherchant dans les chefs-d'œuvre
» des Beaux-Arts un objet ſenſible de
» comparaiſon entre ces trois grands
» Ecrivains, que la manière de Deſ-
» préaux, correcte, ferme & ner-
» veuſe, eſt aſſez bien repréſentée

» par la belle ſtatue du *Gladiateur* ;
» celle de Racine, auſſi correcte,
» mais plus moëlleuſe & plus arron-
» die par la *Vénus de Médicis* ; &
» celle de M. de Voltaire, aiſée,
» ſvelte & toujours noble, par l'*A-*
» *pollon au Belvédère ?* »

Il eſt impoſſible de ne pas parler de la Satyre en parlant du ſeul homme qui eût pu donner de la conſidération à ce genre, ſi ce genre en étoit ſuſceptible; il pourroit l'être ſans doute par ſon objet; & la Satyre vertueuſe & courageuſe, qui, en s'armant du pinceau terrible de Juvénal, pourſuivroit le vice puiſſant juſques ſur le trône, & feroit trembler les Nérons & les Domitiens, pourroit être un grand ſervice rendu à l'humanité; mais la Satyre qui conſiſte à inſulter des Auteurs bons ou mauvais, & à exercer ſa haine ou ſa vengeance, ne peut jamais mériter aucune eſtime; & ſi l'on *y met du talent*, c'eſt du talent *perdu ou profané*. C'eſt ainſi qu'en

juge M. d'Alembert; il conclut que ce malheureux genre doit être abandonné aux sots; que la conscience de leur infériorité rend nécessairement envieux, & force de chercher leur consolation & leur vengeance dans cette triste ressource.

« Il y a eu de tout tems, dit à ce » sujet M. d'Alembert, une ligue se» crette & générale des sots contre » les gens d'esprit, & de la médio» crité contre les talens supérieurs; » espèce de démembrement de la » confédération secrette & plus éten» due des pauvres contre les riches, » des petits contre les grands, & des » valets contre leurs maîtres. »

On peut dire ici à M. d'Alembert ce que Moliere disoit à Despréaux au sujet de ces deux vers :

Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, & ne sçauroit se plaire.

Voilà une des plus grandes vérités

que vous ayez jamais dites. L'infériorité en tout genre est l'ennemie-née de la supériorité. Sans parler même des gens de l'art, entre qui l'envie est si naturelle, les demi-connoisseurs, les faux amateurs, les petits protecteurs, tous ceux qui par état ou par vanité croyent tenir aux Lettres & s'y connoître, pleins de zèle pour les Littérateurs obscurs & sans talent, sont toujours les ennemis déclarés de tous ceux qui s'élèvent dans la Littérature & qui parviennent au premier rang; ils les haïssent sans motif, sans les avoir lus, sans les avoir vus, & uniquement par un instinct secret qui les avertit que ce sont des hommes d'un autre ordre qu'eux; il n'y a même parmi les simples amateurs qu'un très-petit nombre d'ames privilégiées & au-dessus du vulgaire, qui échappent au travers dont nous parlons.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois nommer.

L'Eloge de l'Abbé de Saint-Pierre, qui a créé le mot de *Bienfaisance*, qui avoit pris pour devise : *Paradis aux Bienfaisans*, & pour maxime : *Donner & pardonner*, & dont tous les projets qu'on a tournés en ridicule pour se dispenser de les examiner, avoient pour objet le bien public, fut lu le jour de la Réception de M. de Malesherbes à l'Académie Françoise : « Quelle circonstance » plus favorable, dit M. d'Alembert, pourrions-nous saisir pour » célébrer un sage vertueux & Patriote, que ce jour à jamais mémorable pour la Philosophie & » pour les Lettres, où la Nation » semble avoir choisi l'Académie » Françoise (qui n'a jamais été plus » glorieuse de porter ce nom) pour » offrir à un autre Sage plus patriote » encore, plus intéressant dans l'infortune, plus indulgent pour la » foiblesse des hommes, & surtout à » *un Citoyen plus éloquent & plus* » *éclairé*, une espèce de couronne

» civique ; qui est en même-tems » pour lui celle des talens & des lu» mières ; jour heureux, où nous » pouvons tous nous écrier comme » ce Philosophe qui venoit d'enten» dre applaudir Aristide par les Athé» niens : *Je rends graces au Ciel de » voir enfin aujourd'hui la vertu cou» rageuse & modeste obtenir sa ré» compense.* »

Nous avons dit que M. d'Alembert savoit s'élever avec Bossuet. Nous le prouvons par les exemples suivans :

« Toutes les Oraisons funèbres » que Bossuet a prononcées, por» tent l'empreinte de l'ame forte & » élevée qui les a produites ; toutes » retentissent de ces vérités terribles, » que les Puissans de ce monde ne » sauroient trop entendre, & qu'ils » sont si malheureux & si coupables » d'oublier. *C'est-là*, pour employer » ses propres expressions, *qu'on voit » tous les Dieux de la terre dégradés » par les mains de la Mort, & abî-*

» *mes dans l'éternité, comme les fleu-*
» *ves demeurent ſans nom & ſans*
» *gloire, mêlés dans l'océan avec les*
» *rivières les plus inconnues.* Si dans
» ces admirables diſcours l'éloquence
» de l'Orateur n'eſt pas toujours
» égale ; s'il paroît même s'égarer
» quelquefois, il ſe fait pardonner
» ſes écarts par la hauteur immenſe
» à laquelle il s'élève ; on ſent que
» ſon génie a beſoin de la plus grande
» liberté pour ſe deployer dans toute
» ſa vigueur, & que les entraves
» d'un goût ſévère, les détails d'une
» correction minutieuſe & la ſéche-
» reſſe d'une compoſition *léchée*, ne
» feroient qu'énerver cette éloquence
» brûlante & rapide. Son audacieuſe
» indépendance, qui ſemble repouſ-
» ſer toutes les chaînes, lui fait né-
» gliger quelquefois la nobleſſe mê-
» me des expreſſions ; heureuſe né-
» gligence, puiſqu'elle anime & pré-
» cipite. Cette marche vigoureuſe où
» il s'abandonne à toute la véhé-
» mence & l'énergie de ſon ame ; on

» croiroit que la langue dont il se
» sert n'a été créée que pour lui ; qu'en
» parlant même celle des sauvages,
» il eût forcé l'admiration, & qu'il
» n'avoit besoin que d'un moyen,
» quel qu'il fût, pour faire passer
» dans l'ame de ses auditeurs toute la
» grandeur de ses idées. »

M. d'Alembert cite ensuite un morceau admirable de M. Thomas, où cet Orateur s'associe aussi à l'énergie imposante & au pathétique sublime de Bossuet, en caractérisant son éloquence. L'Eloge *du Discours sur l'Histoire Universelle*, n'est pas moins noble que celui des Oraisons funèbres.

« On admire dans cette grande
» esquisse un génie aussi vaste que
» profond, qui, dédaignant de s'ap-
» pesantir sur les détails frivoles si
» chers au peuple des Historiens,
» voit & juge d'un coup-d'œil les
» Législateurs & les Conquérans,
» les Rois & les Nations, les crimes

» & les vertus des hommes, & trace
» d'un pinceau énergique & rapide
» le Tems qui dévore & engloutit
» tout, la main de Dieu sur les gran-
» deurs humaines, & les Royaumes
» *qui meurent comme leurs maîtres....*
» Il montre partout, au jeune Prince,
» dans cette vaste peinture, l'objet
» le plus propre à forcer les Rois
» d'être justes, l'Être éternel & tout-
» puissant, dont l'œil sévère les ob-
» serve, & dont l'arrêt terrible doit
» les juger. Bossuet se représentoit
» avec frayeur à quel point l'huma-
» nité seroit à plaindre, si ce petit
» nombre d'hommes auxquels la Pro-
» vidence a soumis leurs semblables,
» & qui n'ont à redouter sur la terre
» que le moment où ils la quittent,
» ne voyoient au dessus de leur trône
» un Arbitre suprême qui promet
» vengeance aux infortunés, dont ils
» auront souffert ou causé les lar-
» mes.... Il faut que les sujets es-
» pèrent en Dieu, & que les Souve-

» rains le craignent. » Cette dernière maxime mérite d'être à jamais retenue & citée.

Nous avons dit que M. d'Alembert sait s'attendrir avec Fénélon, ajoutons qu'il attendrit en faveur de ce vertueux Prélat, & par les traits qu'il en rapporte, & par la manière dont il les sent.

« Un de ses Curés se félicitoit en » sa présence d'avoir aboli les danses » des Paysans .... *M. le Curé*, lui » répondit Fénelon, *ne dansons point;* » *mais permettons à ces pauvres gens* » *de danser; pourquoi les empêcher* » *d'oublier un moment combien ils* » *sont malheureux?*

» On a loué avec justice le mot » d'un Homme de Lettres, en voyant » sa bibliothèque détruite par un in- » cendie : *Je n'aurois guère profité* » *de mes livres, si je ne savois pas les* » *perdre.* Le mot de Fénelon qui » perdit aussi tous ses livres par un » accident semblable, est bien plus » simple & plus touchant ; *J'aime*

» *bien mieux*, dit-il, *qu'ils ſoient* » *brûlés, que la chaumière d'une pau-* » *vre famille.*

» Il alloit ſouvent ſe promener » ſeul & à pied dans les environs de » Cambrai, il entroit dans les ca- » banes des payſans, s'aſſéyoit auprès » d'eux, les ſoulageoit & les conſo- » loit. Les vieillards qui ont eu le » bonheur de le voir, parlent encore » de lui avec le reſpect le plus ten- » dre: *Voilà*, diſent-ils, *la chaiſe* » *de bois où notre bon Archevêque* » *venoit s'aſſeoir au milieu de nous;* » *nous ne le reverrons plus!* & ils » répandent des larmes.

» Il recueilloit dans ſon palais les » malheureux habitans des campa- » gnes, que la guerre avoit obligés » de fuir leurs demeures, les nour- » riſſoit & les ſervoit lui-même à ta- » ble. Il vit un jour un Payſan qui » ne mangeoit point, & lui en de- » manda la raiſon. *Hélas! Monſei-* » *gneur*, lui dit le Payſan, *je n'ai* » *pas eu le tems, en fuyant de ma ca-*

» *bane, d'emmener une vache qui* » *nourrissoit ma famille; les ennemis* » *me l'auront enlevée, & je n'en trou-* » *verai pas une aussi bonne.* Fénelon, » à la faveur de son sauf-conduit, » partit sur le champ, accompagné » d'un seul domestique, trouva la » vache, & la ramena lui-même au » Paysan. Malheur à ceux à qui ce » trait attendrissant ne paroîtroit pas » assez noble pour être raconté de- » vant une Assemblée si respectable » & si digne de l'entendre.

» La simplicité de sa vertu obtint » le triomphe le plus flatteur & le » plus doux dans une occasion qui » dût être chère à son cœur. Ses en- » nemis (car à la honte de l'huma- » nité Fénelon eut des ennemis) » avoient eu la détestable adresse de » placer auprès de lui un Ecclésias- » tique de grande naissance, qu'il » croyoit n'être que son Grand-Vi- » caire & qui étoit son espion. Cet » homme, qui avoit consenti à faire » un *métier si vil & si lâche*, eut le

» courage de s'en punir. Après avoir
» obſervé long-tems l'ame douce &
» pure qu'il étoit chargé de noircir,
» il vint ſe jetter aux pieds de Féne-
» lon en fondant en larmes, avoua
» le rôle indigne qu'on lui avoit fait
» jouer, & alla cacher dans la re-
» traite ſon déſeſpoir & ſa honte. »

Ce ſera encore remplir le même objet, c'eſt à-dire, prouver la ſenſibilité de l'Auteur, à ceux qui ont tâché d'en douter, que d'offrir ici le morceau touchant qui termine l'Eloge de M. de Sacy.

« Il mourut chargé de travaux &
» de vertus, laiſſant à ſes amis le plus
» cher ſouvenir, aux Gens de Let-
» tres le plus digne modèle, aux
» Gens de bien les plus juſtes regrets.
» Madame de Lambert, plus âgée
» que lui de ſept ans, & dont l'a-
» mitié fidelle & pure avoit fait la
» douceur de ſa vie, lui ſurvécut
» pour conſerver & honorer ſa mé-
» moire. Digne & triſte objet de ſes
» pleurs, il n'en eut point à répandre

» ſur

elle. Ainsi la nature qui avoit
t fait pour le bonheur de M. de
y, y mit le comble par une
illesse heureuse & paisible,
mpte de ce sentiment doulou-
x qui laisse au fond du cœur
perte éternelle & irréparable;
timent dont l'impression est
utant plus profonde, que l'ame
uve une espèce d'attrait à s'y
er, & de douceur à en goûter
nertume; sentiment que sa tris-
e même rend en quelque ma-
re desirable, puisqu'il nous
regarder la mort comme un
nfait de la nature, non parce
elle met fin à des larmes qui
is sont chères, mais parce que
malheur de l'humanité, si c'est
malheur que de cesser de souf-
, nous est du moins commun
c ceux que nous avons tendre-
nt aimés, & nous laisse l'es-
ir consolant de les suivre bien-
dans cet asyle éternel & paisi-
, où leur ombre nous a précé-

» dés, & où leur voix nous appelle.
» Madame de Lambert, qui survé-
» cut encore six années à M. de Sacy,
» entretint & nourrit toujours ce
» sentiment cher à son cœur. Elle
» y joignit un espoir plus conso-
» lant encore, celui que la Divi-
» nité bienfaisante donne aux ames
» vertueuses, de se réunir un jour
» pour n'avoir plus à pleurer leur sé-
» paration ; espoir en effet si propre
» à soulager les maux des cœurs sen-
» sibles ; espoir dont la malheureuse
» humanité avoit un besoin si pres-
» sant, qu'elle a couru, pour ainsi
» dire, au devant de lui, avant que
» la bonté suprême & éternelle vou-
» lût bien le lui présenter elle-même.
» Un sentiment profond & plein de
» vie, privé d'un objet chéri qu'il ne
» retrouvoit plus, & ne pouvant
» supporter l'idée accablante d'être
» anéanti pour jamais, a inspiré, in-
» téressé, éclairé la raison, pour lui
» faire embrasser avec transport cette
» attente précieuse d'une existence

» immortelle, dont le premier desi
» n'a pas dû naître dans une têt
» froide & philosophe, mais dans
» un cœur qui avoit aimé. »

Nous avons annoncé des morceaux où l'Auteur donne une théorie lumineuse & profonde sur les arts, sur les talens divers dont il a occasion de parler; nous regrettons que ces morceaux, par leur trop d'étendue, ne puissent trouver ici leur place. Nous nous contenterons d'indiquer les principaux. Tels sont, le morceau sur l'invention de l'Alphabet & sur la Grammaire en général, dans l'*Eloge de M. l'Abbé de Dangeau*; sur les Traductions, dans l'*Eloge de M. de Sacy*; sur la Poésie Lyrique, dans l'*Eloge de M. de la Motte*; sur le mêlange du Pathétique & du Comique dans la Comédie (*Eloge de M. Destouches*;) sur les raisons qui font que les Etrangers placent M. Destouches immédiatement après Moliere, & préferent sa vérité simple à la gaîté de Regnard,

à l'originalité piquante de Dufreſny; au ſel épigrammatique de le Sage, au dialogue vif & naturel de Dancourt, aux ſcènes attendriſſantes du *Préjugé à la mode* & de *Mélanide*, (*même Eloge*) &c. Quant aux parallèles, qui ſont un des grands ornemens de ces Diſcours, nous avons cité celui de Deſpréaux, de Racine & de Voltaire, parce qu'il n'eſt pas d'une étendue qui excède les citations que nous pouvions nous permettre; nous aurions bien voulu ne pas nous borner à en indiquer une multitude d'autres d'un mérite égal ou ſupérieur, tels que le parallèle de Fontenelle & de la Motte dans l'*Eloge de ce dernier*, morceau plein de philoſophie & de goût; le parallèle de Deſtouches & de Dufreſny dans l'*Eloge du premier*; celui de Fléchier & de Racine, de Boſſuet & de Corneille dans l'*Eloge de Fléchier*; celui de Crébillon & de Voltaire, ou plutôt celui de nos quatre grands Tragiques dans l'*Eloge de*

Crébillon ; & le parallèle particulier de la Tragédie d'*Atrée* & de celle de *Gabrielle de Vergy*, dans le même Eloge. Nous obſerverons avec plaiſir, au ſujet de ce dernier parallèle, que l'Auteur paroît donner la préférence à *Gabrielle de Vergy*, & qu'en général il paroît plus favorable à cette Pièce que quelques autres juges, dont nous reſpectons le goût en l'accuſant d'un peu de ſévérité ; cependant M. d'Alembert déclare qu'il ne prétend ni juſtifier ni combattre le ſuccès de *Gabrielle de Vergy*. Pour nous, plus hardis que lui avec bien moins de titres pour l'être, & peut-être parce que ces titres nous manquent, nous oſons dire que *Gabrielle de Vergy* eſt une des Tragédies du plus grand intérêt & du plus grand effet qui ſoient au Théâtre ; que le ſtyle, qui en général pourroit nuire à la durée des ſuccès de M. de Belloy, n'eſt pas aſſez défectueux pour l'empêcher de parvenir à la poſtérité ; nous oſons prédire que

quand le tems aura diſſipé les petits nuages, les préventions, les diſpoſitions éphémères qui empêchent toujours de rendre pleinement juſtice à tout contemporain qui n'a pas, comme M. de Voltaire, à force de triomphes & d'années, ſubjugué le Public, le ſuccès de *Gabrielle de Vergy* n'aura plus de contradicteurs.

Nous avons rempli la tâche que nous nous étions impoſée de juſtifier, par des exemples ou cités ou du moins indiqués, ce que nous avons dit du caractère particulier des différentes beautés, qui, toutes enſemble, ſont de ces Eloges la lecture & la plus amuſante & la plus inſtructive; il reſte les traits de plaiſanterie philoſophique, qui ſe préſentent à chaque page, & dont par cette raiſon nous ne citerons rien. Il reſte auſſi les mots particuliers que l'Auteur cite lui-même d'après ſes perſonnages; ces mots, comme nous l'avons dit, ſont placés dans leur *cadre*, & ne peuvent que perdre à

en être tirés. Voici quelques-uns de ceux qui nous paroissent pouvoir être détachés le plus impunément.

Bossuet a donné à la Congrégation de l'Oratoire ce rare éloge : *que tout le monde y obéit sans que personne y commande.*

Un des confrères de Massillon le félicitant sur le succès de ses Sermons : *le Diable*, lui répondit-il, *me l'a déjà dit plus éloquemment que vous.*

Le célèbre Baron ayant voulu l'entendre, dit à un ami qui l'accompagnoit : *voilà un Orateur, & nous ne sommes que des Comédiens.*

On demandoit à Massillon quel étoit celui de ses Sermons qu'il croyoit le meilleur, il répondit : *celui que je sais le mieux.*

Boileau disoit de l'Evêque de Noyon, Clermont-Tonnerre : *il m'estimeroit bien davantage s'il savoit que je suis Gentilhomme.*

S'étant réconcilié avec Quinault, qui alloit le voir quelquefois, il di-

ſoit de lui : *il ne s'eſt raccommodé avec moi que pour venir me parler de ſes vers, & il ne me parle jamais des miens.*

Quand le ſévère Deſpréaux parloit des déréglemens honteux de Sapho, Madame Dacier répondoit : que Sapho *avoit eu des ennemis.*

Une femme demandant à un Prédicateur célèbre ſi elle faiſoit du mal en allant aux ſpectacles; *Madame*, répondit-il : *c'eſt à vous à me le dire.*

Quand on menaçoit Deſpréaux de ſes ennemis *je ſerai honnête homme*, dit-il, *& je ne les craindrai point.* Beau mot, ſans doute ; mais il eſt plus ſûr de ne ſe point faire d'ennemis ; on en a toujours, mais ils ſont moins acharnés.

L'Abbé de Saint Pierre entendant une femme aimable s'exprimer avec beaucoup de grace ſur un ſujet frivole : *quel dommage*, dit il, *qu'elle n'écrive pas ce que je penſe !*

Jamais il ne ſe permettoit d'altérer la moindre circonſtance d'un

ême pour y ajouter plus
nt ou d'intérêt. *On n'est*
oit-il, *obligé d'amuser*,
c'est de ne tromper personne.
mme de beaucoup d'esprit
avec lui un long entretien
atières sérieuses, en sortit
te, qu'elle ne put s'empê-
lui marquer tout le plaisir
enoit d'avoir. *Je suis*, ré-
modeste Philosophe, *un*
instrument dont vous avez

t, en parlant de l'expédi-
connue sous le nom de
de, *ne pouvoit*, disoit-il,
e à regarder les bayonnettes
s instrumens de conversion.
u'un parlant de nouvelles
s qu'il jugeoit fort impor-
arrivera tout ce qu'il pourra,
isantant M. l'Abbé de Dan-
ais j'ai dans mon porte-
ux mille verbes françois bien
s.

thousiaste plus sérieux que

lui, disoit en soupirant: *les participes ne sont pas connus en France.*

Un profond Généalogiste disoit à M. le Regent, pour le flatter: *Il n'y a que vous, Monseigneur, qui sachiez parfaitement les généalogies des grandes Maisons de l'Europe: Eh bien*, répondit le Prince, *personne ne les sait plus, car je les ai oubliées.*

Une femme d'esprit a dit en parlant de ce que M. Helvétius a écrit sur l'Amitié, qu'il ne s'étoit fait tant d'ennemis que pour avoir dit *le secret de tout le monde.*

La Motte se trouvant dans un café, où des gens qui ne le connoissoient pas, déchiroient la Tragédie d'*Inès*, dit à un ami qui l'accompagnoit: *allons nous ennuyer à la cinquantième représentation de cette mauvaise Pièce.*

Le même la Motte disoit à Fontenelle, qu'il croyoit avoir pour amis tous les Gens de Lettres. *Si cela étoit*, répondit Fontenelle, ce seroit

un terrible préjugé contre vous, mais vous leur faites trop d'honneur, & vous ne vous en faites pas assez.

Un jeune homme à qui la Motte, par mégarde, marcha sur le pied dans une foule, ayant eu la brutalité de lui donner un soufflet; *Monsieur*, lui dit la Motte, *vous allez être bien fâché; je suis aveugle.* Mot terrible & vengeance sublime.

Un jour Louis XIV fut étonné de ne voir personne au sermon, où il avoit toujours remarqué la plus grande affluence de Courtisans; ce Prince en demanda la raison au Major de ses Gardes *Sire*, répondit le Major, *j'avois fait dire que Votre Majesté n'iroit point au sermon; j'étois bien aise que vous connussiez par vous-même ceux qui y viennent pour Dieu, & ceux qui n'y viennent que pour vous.*

Le P. Bourdaloue ayant prêché contre la Comédie du *Tartuffe*, où le contraste de la fausse dévotion & de la piété sincère est peint avec des

couleurs si propres à faire détester l'une & respecter l'autre, Fénelon disoit avec candeur : *Bourdaloue n'est pas Tartuffe, mais ses ennemis diront qu'il est Jésuite.*

Monseigneur, disoit-il à Bossuet dans le cours de leur démêlé, *pourquoi me dites-vous des injures pour des raisons? Auriez-vous pris mes raisons pour des injures?*

Prenez garde que mes Elèves ne vous entendent, disoit un Artiste grec pour toute réponse aux raisonnemens ridicules d'un Amateur.

L'Abbé de Choisy disoit : *j'ai achevé, grace à Dieu, l'histoire de l'Eglise; je vais présentement me mettre à l'étudier.*

Le P. Hercule Audifret, Supérieur Général de la Doctrine Chrétienne, oncle de Fléchier & qui se chargea de l'élever, faisoit pour beaucoup d'Evêques & de Curés des Sermons qu'on appelloit *les Travaux d'Hercule.*

Le Cardinal Ximenès, dit Flé-

chier dans la Vie de ce Miniſtre, avoit pour principe, « qu'un parti- » culier calomnié doit rarement ſon » apologie aux autres hommes, mais » qu'un Prince injuſtement accuſé la » doit toujours à ſes ſujets. »

La Note des Jéſuites de Dijon ſur Crébillon, lorſqu'il faiſoit ſes études chez eux, étoit : *Puer ingenioſus, ſed inſignis nebulo*; la ſeconde partie de ce jugement eſt à-peu-près auſſi juſte que celui que portoit Boileau le père, du fameux Nicolas ſon fils : *pour celui ci, c'eſt un bon garçon qui ne dira jamais de mal de perſonne*; tel eſt auſſi le jugement que portoit du même Nicolas Boileau, le Greffier Dongois ſon oncle, *qu'il ne ſeroit qu'un ſot toute ſa vie.*

Un jeune Poëte vint lire à Crébillon une Satyre qu'il avoit faite : *jugez*, lui dit Crébillon, *combien ce malheureux genre eſt facile & mépriſable, puiſqu'à votre âge vous y réuſſiſſez.*

Les Eloges font fuivis d'un *Dialogue entre Defcartes & Chriftine, Reine de Suède, aux Champs Elyfées*, lu à l'Académie Françoife le Jeudi 7 Mars 1771, en préfençe de S. M. le Roi de Suède, dont ce petit Ouvrage contient un Eloge jufte & naturellement amené : 2°. d'une Note fur la ftatue de Voltaire dont il eft parlé dans le Dialogue précédent; cette Note contient un Eloge du Roi de Pruffe, qui fe tire naturellement de fes actions & de fes lettres : 3°. de deux Difcours faits fous les yeux de l'Académie & prononcés en fon nom, contenant des avis utiles donnés par cette Compagnie à ceux qui concourent pour les Prix qu'elle propofe. Dire que tous ces divers morceaux font de M. d'Alembert, c'eft annoncer qu'ils font pleins d'efprit & de philofophie.

[*Extrait de M. Gaillard.*]

R E C H E R C H E S & *Conſidérations ſur la Population de la France.*

> *Ego rem quam ago, non opinionem, ſed opus eſſe eamque non ſectæ alicujus, aut placiti, ſed utilitatis eſſe & amplitudinis immenſæ fundamenta.* BACON.

Par M. *Moheau.* A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, à l'hôtel de Cluny. 1778. Avec Approbation & Privilége du Roi. Gros *in*-8°. avec des Tables. Prix, 7 liv. 4 ſ. relié.

Ce ne ſont point ici de ces ſpéculations vagues & dépourvues de fondement telles que celles qui rempliſſent tant de livres économiques, c'eſt un Recueil de faits & d'obſervations, fruit de recherches qui ne pouvoient être faites d'une manière efficace que par le Gouvernement; on a choiſi pour objet de

cette expérience des hommes pris dans les différens climats de ce pays, dans les différentes espèces d'air, dans les différens états, dans les différentes manières de vivre; les recherches ont été faites dans huit Généralités, situées au nord, à l'est au midi, à l'ouest du Royaume, sur le bord de la mer, dans l'intérieur des terres : on a eu scrupuleusement égard à toutes les différences que les vivres, le régime, la culture, les arts, les manufactures peuvent apporter dans la population; on est parvenu à rassembler les dénombremens de plus de six cent mille habitans & les relevés du nombre des naissances dans le lieu de leur habitation pendant dix ans : on s'est abstenu de tirer aucune conséquence des faits isolés & des observations faites dans des lieux qui ont un caractère particulier & peu analogue au reste du Royaume. Lorsqu'un pays a fourni plus de faits qu'un autre, on en a réduit le nombre pour former un terme moyen : il

eſt beaucoup d'articles ſur leſquels on ne s'eſt permis d'avancer aucune propoſition ; il en eſt ſur leſquels on a ſeulement formé quelques conjectures qu'on a données pour telles ; enfin, il étoit impoſſible de procéder avec plus de bonne foi, de meſure & de circonſpection ; & le caractère dominant de cet Ouvrage, eſt la sageſſe. Tant de particularités raſſemblées, peſées évaluées avec tant de ſcrupule, mettent l'Auteur en droit de tirer une conſéquence générale pour tout le Royaume, & d'aſſurer que malgré toutes les variétés dont ont a parlé plus haut, & dont l'Auteur a tenu compte, il exiſte à-peu-près le même rapport entre le nombre des habitans & celui des naiſſances, & que ce rapport peut être exprimé par un terme moyen, entre $27\frac{1}{2}$, qui eſt la proportion la plus forte, & $23\frac{1}{4}$ qui eſt la proportion la plus foible, il exiſte donc une arithmétique politique, qui eſt telle que l'Adminiſtration peut s'y con-

fier, & n'a point à redouter d'erreurs pernicieuses. C'est l'ignorance seule qui peut être pernicieuse en politique, par le défaut de base pour les opérations les plus nécessaires. Tout Etat a intérêt & besoin de connoître ses forces, de savoir quel est le nombre de combattans qu'il peut opposer à l'ennemi, dans quelle proportion chaque province peut & doit contribuer au service militaire & aux charges publiques. La contribution à la Milice pendant tout le tems qu'elle a existé, a été répartie dans une proportion fausse : aujourd'hui toutes les Provinces réclament contre la surcharge des impôts, & la plainte est devenue la langue de tous les contribuables ; comment les soulager, le degré de leur malheur & leur situation respective n'étant point constatés ? on ne pourroit agir qu'au hazard. Si la répartition des impôts est injuste, elle ne peut être réformée que d'après la connoissance la plus certaine de l'état général & particu-

lier de la population ; mais quand nous parlons d'une connoissance certaine nous n'entendons parler que de l'espèce de certitude dont cette connoissance est susceptible & qui suffit à la politique : « Il est, dit l'Auteur, » beaucoup de vérités auxquelles il » n'est pas donné à l'homme d'attein- » dre avec précision ; mais il en est aussi » plusieurs sur lesquelles l'exactitude » mathématique n'est qu'une perfec- » tion sans objet ou de peu d'utilité. » L'homme d'état qui veut connoître » les forces de la population d'un » pays, n'a besoin que d'approxima- » tion : un dixième de plus ou de » moins apporte rarement de grands » changemens dans ses opérations ; » & la vérité apperçue dans ce degré » de latitude, fournit à l'Administra- » tion une base très-importante, & » qui lui a manqué jusqu'à ce jour. »

Les recherches dont cet Ouvrage est le résultat, forment incontestablement la collection la plus complette que l'on connoisse dans ce genre.

Elle est divisée en deux Livres; le premier contient les faits; le second qui consiste plus particulièrement en considerations & en réflexions, est subdivisé en deux parties, dont l'une traite des causes physiques, l'autre des causes politiques, civiles ou morales qui influent sur la population. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des faits que contient le premier Livre, nous en avons présenté le résultat général; nous renvoyons nos Lecteurs aux Tables qu'il offre en grand nombre & aux explications qui les accompagnent. Nous nous contenterons d'observer que l'Auteur envisage la population sous tous les aspects & tous les rapports; qu'il considère la proportion du nombre des paroisses ou communautés à celui des familles; du nombre des maisons à celui des habitans; du nombre des familles & des cotes de capitation au nombre des habitans; qu'il évalue la population par le nombre des naissances, des mariages, des

morts, par la consommation; qu'il la divise par sexe & par âge; qu'il la répartit entre les différens états du mariage, du veuvage & du célibat; qu'il examine la proportion du nombre d'hommes en état de porter les armes, avec la population générale; qu'il calcule le nombre des habitans soit des villes soit des campagnes, celui des écclésiastiques, des personnes nobles, des domestiques & de ceux qui exercent les diverses professions; qu'il suppute & la taille, & la force, & la fécondité; qu'il compare le nombre des naissances en hommes & en femmes, la fécondité des différens pays, des différentes années, des différens mois; celle des villes & des campagnes; qu'il fait les mêmes comparaisons sur la mortalité; qu'il parcourt tous les principaux genres de morts & naturelles & violentes; qu'il évalue & compare l'émigration des citoyens & l'introduction des étrangers. Enfin, la devise de ce livre pourroit être: *Nil*

intentatum. Il demande enfin s'il y a augmentation ou diminution de population en France; & après une discusion curieuse & savante, il conclud pour une augmentation d'environ un neuvième depuis 74 ans.

Livre second. On y examine en général les causes du progrès ou de la décadence de la population : de même que le nombre des hommes ne peut augmenter que par la génération, ou par l'introduction des étrangers, de même aussi les deux causes des pertes qu'éprouve la population, sont la mortalité & l'émigration; mais ces causes générales sont elles mêmes les effets d'une multitude de causes physiques & politiques, dont il faut connoître l'influence.

« S'il existoit un pays, dit l'Auteur, où les femmes fussent stériles; si un luxe inhumain ou une jalousie barbare altéroit l'un ou l'autre sexe, ou tous les deux; si des goûts pervers, des caprices, la

ſervation de quelques agré-
s, une volupté mal entendue
oûroient les femmes du com-
ce des hommes, ou des fati-
de la conception & des cou-
; ſi les enfans élevés ſans pré-
ions & ſans les ſoins qu exige
état de foibleſſe, périſſoient
t la maturité, certainement
nation ne pourroit long tems
utenir, & diſparoîtroit bien-
le la ſurface de la terre.....»
un Souverain dur & injuſte
ime ſes ſujets; s'il exiſte des
mes à l'égard deſquels la loi
ſans force, & qui puiſſent être
ſtes impunément; ſi celui qui
ontrevient point aux loix a
que fois à redouter la puiſſance
lique; ſi le Prince peut s'em-
r de la propriété privée par la
harge unique des impôts; ſi
yrans ſubalternes dans tous les
s, & ſous tous les titres, uſur-
t des droits, & ſubſtituent leur
hanceté perſonnelle aux déci-

» ſions du trône, le peuple vexé fuira
» ſa patrie comme des priſonniers s'é-
» chappent de leur cachot qu'on a
» laiſſé ouvert; & on ne ferme point
» les portes d'un empire comme cel-
» les d'une priſon. »

L'Auteur examine en détail quelle eſt ſur la population l'influence de l'air, des vents, des montagnes, des bois, des eaux, des alimens, de la fatigue & du repos, de la richeſſe & de l'indigence, de l'habitude; il fait l'énumération des métiers deſtructeurs; & il finit par examiner, dans un chapitre particulier, quelle eſt l'action du climat, des alimens, du régime & des maladies endémiques ſur le caractère & les affections, & la réaction du caractère & des affections ſur la conſtitution phyſique.

En traitant *des alimens*, & en diſtinguant leur ſalubrité rélative ſelon les climats chauds ou froids, l'Auteur ajoute: « Ces conſidéra-
» tions doivent être peſées, lorſque
» les beſoins de l'Etat forcent à gê-

» ner

» ner la consommation par des im-
» pôts ; & le genre de denrées le plus
» sain devroit être exempt de toute
» charge. Pourquoi faut-il que ces
» maximes humaines & sages soient
» si contraires aux règles de finance
» admises par toutes les nations? »

« Tandis que l'instinct de tous les
» animaux les porte à rechercher le
» sel, la raison humaine ne sert qu'à
» en priver les hommes par la voie
» des impôts, & cette denrée est un
» bienfait de la nature, dont nous
» prive l'ordre social..... Ce n'est
» pas la seule production du sol fran-
» çois qu'ait attaqué la finance. La
» consommation du vin est gênée
» dans les détails ; cependant cette
» boisson peut être placée dans la
» classe des alimens ; elle est presque
» nécessaire aux gens de travail ; elle
» forme un excellent antiputride, &
» peut servir de remède principale-
» ment à la partie du peuple qui n'en
» fait point usage dans l'état de
» santé. »

On voit déja par ces exemples que les causes politiques mal dirigées peuvent corrompre & intervertir l'ordre physique. L'action des causes politiques est l'objet particulier de la seconde partie de ce second livre. » A » la tête de ces causes politiques, » civiles & morales, est la Religion, » institution supérieure aux loix hu- » maines par son origine; mais dont » l'admission ou la proscription n'est » pas toujours indépendante de la » puissance civile. » L'Auteur en parle avec toute la dignité du sujet; il la fait respecter & surtout aimer, ce que ne font pas toujours ses défenseurs. « Dans l'état de la nature, la Reli- » gion en général est le seul bouclier » qu'ait un homme foible contre un » homme puissant; dans l'état social, » elle est la consolation de cette classe » innombrable de malheureux, que » l'ordre des conventions condamne » à vivre dans la misère; elle protége » le sujet contre la tyrannie, en éta- » blissant les seules peines auxquelles

» des Souverains ne puissent se sous-
» traire, elle assure aussi le pouvoir
» des Souverains, en formant de l'o-
» béissance un devoir religieux; elle
» est le meilleur garant qu'on puisse
» avoir des hommes; & si l'opinion
» de l'influence d'un Etre suprême
» sur les évènemens de ce monde,
» n'étoit pas une vérité éternelle
» transmise par Dieu même, ce se-
» roit la plus grande, la plus belle
» & la plus sage des institutions hu-
» maines.

« Quels biens ne devons-nous pas
» en particulier à la Religion chré-
» tienne? Elle a aboli l'esclavage en
» France; elle a relevé la qualité
» d'homme, & n'a point permis
» qu'elle fût dégradée dans tout être
» sur lequel elle auroit imprimé
» son caractère.... Les principaux
» liens de l'humanité sont formés par
» la Religion..... Ce n'est que dans
» nos Eglises que les hommes por-
» tent un esprit de paix, & qu'ils
» apprennent qu'ils sont frères. »

Le plus grand ennemi de la Religion, après l'impiété, c'est le Fanatisme. « Quiconque, dit l'Auteur, » aime l'humanité, quiconque plaide » la cause de la population, doit » toujours représenter le tableau des » flots de sang qu'a fait verser le Fa» natisme, & rappeller les horreurs » de 1572 & de 1685, monumens de » délire qu'expie encore la France » par des pertes continuelles. Que les » Princes apprennent par ces exem» ples terribles, qu'ils ne peuvent » être injustes impunément, & sans » souffrir dans leur puissance des » malheurs qu'ils font éprouver à » leurs sujets : heureusement nous » avons aujourd'hui contre ces atro» cités les exemples des siècles pas» sés, les lumières de celui-ci & nos » mœurs. »

Tout le reste du livre est employé à exposer & à diriger l'influence du gouvernement sur la population. La plus importante *des Loix civiles relatives à l'état de l'homme en France,*

eſt que tout homme né en France eſt libre; l'Auteur examine ce qui concerne la ſervitude de la Glèbe dont il reſte encore quelques exemples en France; & il conclud que la liberté eſt l'état le plus favorable à la population. L'article *du Mariage*, conſidéré relativement à la Politique, eſt traité ici d'une manière ſavante & lumineuſe; l'Auteur indique des moyens d'encourager le mariage, bien plus efficaces que cette inutile gratification propoſée par M. Colbert comme une eſpèce de prix pour la vertu prolifique; il faut comparer cet exellent Chapitre avec ce que M. de Monteſquieu a écrit ſur le même ſujet. Un Zélateur de la population ne devoit pas être favorable *aux droits de Maſculinité, de Primogéniture, ni aux ſubſtitutions*; l'article *de la Peine de Mort* eſt d'un ami de l'humanité, qui n'en voit les pertes qu'avec douleur, & qui en cherche les avantages. On ſent en toutes choſes combien *les Mœurs* ſont néceſſai-

res à la population; cette vérité importante eſt miſe ici dans tout ſon jour. « Des terres fécondes rendues » ſtériles, une multitude de chevaux » deſtinés à trainer ou porter des » hommes valides, nourris du pro- » duit des terres qu'ils devroient cul- » tiver, enviés par les pauvres & » obtenant ſur eux la préférence; des » talens créés pour ſervir la volupté; » des hommes deſtinés à l'inutilité » pour former un attirail de la gran- » deur; partout le ſpectacle de » l'homme riche altérant le vœu de » la nature, corrompant tout, abu- » ſant de ſes ſemblables, leur enle- » vant pour ſes plaiſirs, ſes goûts, » ſes caprices, les moyens de ſubſiſ- » tance; la nature trahie, la nation » ſacrifiée, & la génération future » étiente par anticipation. Voilà les » effets *du Luxe.* » Une note tirée du Chancelier Bacon, & qui termine ce Chapitre, doit faire trembler les Nations ſur les ſuites de ce fléau.

Dans un ſiècle corrompu, chez

une nation pervertie, le déréglement *des usages*, des goûts, des plaisirs; nuit à la conservation de l'humanité, il semble qu'il ne puisse y avoir de jouissance que par l'interversion des âges, des sexes, des saisons & des heures.

C'est un droit bien sauvage que celui de *l'Aubaine*, qui repousse l'étranger de nos contrées, & met, au nom du Roi, des obstacles à l'augmentation du nombre de ses sujets.

A l'article *des impôts* l'Auteur indique des moyens de les rendre aussi favorables à la population qu'ils y ont toujours été contraires; il voudroit que la loi *de Finance* devînt un Règlement de Police; que les droits de Traite ou d'Octroy fussent des amendes contre cette multitude d'abus qui nuisent à la population.

De l'article *de la guerre*, nous ne citerons que le morceau suivant......

« Lorsque Louis XIV fit bombar-
» der Alger, le Dey fit de cette expé-
» dition une critique qui devroit être

» la leçon de tous les Rois : *l'Em-*
» *pereur François*, dit-il, *n'avoit*
» *qu'à me donner le quart de la dé-*
» *penſe qu'il a faite pour bombarder*
» *ma ville*, & *je me ſerois engagé à*
» *n'y pas laiſſer pierre ſur pierre.*
» Voilà le réſultat des guerres heu-
» reuſes, & ſouvent le décompte
» des conquêtes. »

Marine & *Colonies*. Tandis que la guerre nous enlève une multitude de Citoyens, la mer en fait une conſommation immenſe; & les Colonies, qui ne devroient être que l'évacuation d'un corps trop plein, deviennent par l'oppoſition des climats & par d'autres circonſtances, une dévaſtation funeſte.

Nous ne ſuivrons point l'Auteur dans le détail des moyens toujours ſages qu'il propoſe pour fixer les nationaux & attirer les étrangers; pour pourvoir à la ſubſiſtance du peuple & lui aſſurer cette aiſance ſi néceſſaire à la population, enfin dans l'énumération des établiſſemens & rè-

glemens de police, dont il donne l'idée toujours relativement à son objet.

Cet excellent Livre a obtenu plus que de l'estime de tous ceux qui l'ont lû; mais il faut l'avouer, il n'a pas été assez lû; c'est un des effets de la frivolité toujours croissante de ce siècle & de son indifférence pour tout ce qui s'annonce principalement comme utile. On a été effrayé des chiffres & des calculs que ce livre présente; on a été effrayé du titre même qui ne sembloit pas promettre un livre d'agrément; le talent de l'Auteur a su en faire un, l'agréable est joint à l'utile par-tout où il pouvoit l'être; l'esprit éprouve continuellement cette satisfaction douce & pure que donne la vérité, quand au lieu d'être hautaine & dédaigneuse, elle est adroite & insinuante pour obtenir le droit d'être bienfaisante. Nous croyons pouvoir assurer que si cet Ouvrage perce lentement dans le Public, il doit y gagner de jour en jour. *Si l'esprit des Loix* paroissoit aujourd-

d'hui pour la première fois, peut-être ſeroit-il peu lû, peut-être dans l'origine a-t'il été peu goûté, peu entendu même par les gens du monde, dont il eſt aujourd'hui le Code politique & dont il a changé les préjugés ſuperſtitieux & funeſtes en quelques préjugés utiles; car tout eſt préjugés pour l'ignorance & la frivolité; elles n'admettent les vérités même, que comme des opinions établies & des affaires de mode. Nous eſperons que tant de notions utiles, répandues dans ce traité de la population, germeront tôt ou tard dans tous les eſprits; nous ſouhaitons ſur-tout que les hommes d'état s'en occupent & les meditent; ils aimeront la forme ſous laquelle la vérité paroîtra devant eux; nulle déclamation; partout l'aſcendant d'une raiſon aimable autant qu'éclairée; partout un eſprit d'équité, de modération, d'indulgence qui attire & attache; partout l'amour de l'ordre & du bien public, non tel qu'il fermente & s'exalte dans la tête

d'un enthousiaste, mais tel qu'il entre dans le cœur du sage & de l'homme juste pour le bonheur de l'humanité [*Extrait de M. Gaillard.*]

COURS *élémentaire d'Education des Sourds & Muets*; par M. l'Ab. *Deschamps*, Chapelain de l'Eglise d'Orléans; suivi d'une Dissertation sur la Parole, traduite du latin de *Jean Conrad Amman*, Médecin d'Amsterdam, par M. *Beauvais de Préau*, Docteur en Médecine à Orléans.

Labor improbus omnia vincit. VIRG.

A Paris, chez les Frères Debure, quai des Augustins. 1776. Avec Approbation & Privilége du Roi. *in*-12. 362 pag. & les Préliminaires 54.

LES noms de Vallis, Amman, Pereire, surtout de M. l'Abbé de l'Epée, doivent être des noms sa-

crés pour quiconque fait eſtimer les hommes en raiſon de l'utilité dont ils ſont & des ſervices qu'ils rendent à l'humanité. Tous nos hommages ſont dûs aux inventeurs d'un art qui, corrigeant les torts de la nature, reſtitue à la patrie des citoyens perdus pour elle, & qui donne une partie de l'exiſtence à des êtres malheureux privés du plus beau droit de l'homme, celui d'exercer leur intelligence.

On peut appliquer ici ce que la Fontaine a dit de l'Apologue :

L'apologue eſt un don qui vient des Immortels,
Ou, ſi c'eſt un préſent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons, tous tant que nous ſommes,
Eriger en Divinité,
Le Sage par qui fut ce bel art inventé.

Inventas aut qui vitam excoluere per artes ;
Quique ſui memores alios fecere merendo.

Dans nos Journaux de Mars 1776 & 1777, nous avons fait connoître l'Ouvrage de M. l'Abbé de l'Epée, où il rend compte de sa méthode & de ses succès. Nous renverrons pour le fond de la matière à ce que nous en avons dit alors, & nous nous contenterons d'observer ici en peu de mots ce qui paroît appartenir plus en propre à M. l'Abbé Deschamps, qui s'associe aujourd'hui à la gloire de ces hommes utiles, & qui entre sur leurs pas dans la même carrière, pour y tracer sa route particulière.

Les Sourds & Muets ne peuvent recevoir d'éducation que par deux voies ordinaires; les signes & la parole. La parole est la voie commune de l'instruction pour les hommes ordinaires, c'est-à-dire, qui ont l'usage de tous leurs sens; donc cette voie en général est la meilleure; donc elle doit être préférée pour les Sourds & Muets, si elle peut être employée à leur égard. Les signes, au premier coup-d'œil, paroissent la seule voie

d'instruction destinée pour les Sourds & Muets; mais les signes ne remplissent complettement leur objet, que quand ils s'unissent à la parole, pour l'animer & la modifier. La parole pourroit même plutôt se passer des signes, que les signes ne pourroient se passer de la parole ou la remplacer. Il y a sans doute, relativement aux objets physiques, des signes dont le sens est évident & complet indépendamment de la parole; mais il y en a aussi d'incomplets, d'équivoques, d'arbitraires, relativement même aux objets physiques; d'ailleurs les signes ne sont plus d'usage dans les ténèbres, & les signes les plus fins, les plus ingénieux, ont peu de prise sur les objets moraux & métaphysiques; la parole, au contraire, considérée, non pas comme son, (car sous ce rapport elle n'existe pas pour les Sourds) mais considérée comme une espèce d'écriture de la part de celui qui parle, & de lecture de la part de celui à

qui on parle, considérée en un mot comme objet fait pour être saisi par les yeux ou par le tact & non par l'oreille, n'a aucun des inconvéniens des signes. Il faut expliquer ceci.

Les Sourds de naissance ne sont muets que parce qu'ils sont sourds; on trouve en eux les mêmes organes de la parole que chez les autres hommes; ils peuvent donc parler, & ils parleroient en effet s'ils entendoient; allons plus loin, ils parleroient s'ils avoient vu parler, c'est-à-dire, si on leur avoit appris à voir parler, & c'est ce qu'il s'agit de faire. Or, il y a pour cela des règles certaines, & ces règles sont les loix du mécanisme du langage, loix physiques, loix invariables, qui exigent nécessairement de certains mouvemens, une certaine position de la langue des dents & des lèvres pour chaque articulation : ce sont ces mouvemens, c'est cette position avec toutes les variétés dont elle est susceptible, & tous ses rapports avec chaque arti-

culation, qu'il s'agit de rendre sensibles aux Sourds par l'organe de la vue, de manière qu'après avoir lu cette espèce d'écriture, ils ayent une idée aussi exacte des mots, que les hommes ordinaires peuvent l'avoir par l'ouie, & qu'après avoir lu, ils puissent aussi écrire de la même manière par imitation. Alors la parole, *le plus intelligible de tous les signes*, comme dit sensément un personnage d'ailleurs ridicule, (le Docteur Pancrace dans *le Mariage forcé*) aura du moins incontestablement ce caractère général de signe; il s'agira seulement d'en pénétrer le sens; les mots existeront par la vue pour le Sourd, comme ils existent par l'ouie pour l'enfant qui n'en sait pas encore la signification; l'habitude & la réflexion feront le reste comme chez les enfans. Il est vrai, cependant, que l'ouie a plus de facilité à saisir les sons que l'œil n'en a pour distinguer & suivre les divers mouvemens propres à chaque articulation; mais

t aussi que pour accoutumer
ard à distinguer, à bien ap-
: & à imiter ces divers mou-
s, il faut articuler lentement,
ent & fortement; lorsqu'à
le travail & d'usage les mots
devenus pour la vue ce qu'ils
our l'ouie, & que l'esprit sera
u à les assembler & à en con-
la valeur tant absolue que re-
ce signe aura sur les autres
, proprement dits, divers avan-
par exemple comme la parole,
dire, le mécanisme du lan-
era perceptible au tact aussi-
u'à la vue, on pourra se par-
s'entendre dans les ténèbres;
ır développe les autres avan-
de sa méthode, mais il faut
ces détails dans son Livre, où
s paroissent exposés avec sim-
& avec clarté. On trouve à la
vis suivant qu'il est nécessaire
ıscrire ici.

. l'Abbé Deschamps offre ses
ces au Public pour l'institu-

» tion des Sourds & Muets. Il donne » des leçons gratuites aux pauvres de » l'un & l'autre sexe; il se chargera » volontiers de prendre en pen- » sion les jeunes gens qu'on voudra » bien lui confier. Outre les con- » noissances directes au but qu'il se » propose, qui est de faire parler les » Sourds & Muets, il en ajoutera » d'autres, à la volonté des parens, » comme la Langue latine, la Phi- » losophie, l'Histoire, &c. Il se » charge même de trouver à ses Elè- » ves des Maîtres d'Armes, d'Equi- » tation, de Dessin, &c. si on le » juge convenable. »

Sa demeure est à Orléans, rue de Gourville, près la Croix-rouge; il recevra toutes les lettres qu'on lui adressera franches de port.

L'Ouvrage de M. l'Abbé Deschamps est suivi d'une Dissertation très-curieuse sur la Parole, traduite du latin de Jean Conrad Amman, Médecin suisse, qui exerçoit la Médecine à Amsterdam; c'est le même

que nous avons nommé au commencement de cet Extrait, parmi les Inventeurs de l'art d'instruire les Sourds & Muets. Le Traducteur est M. Beauvais de Préau, Docteur en Médecine, L'Epigraphe est :

Plurima jam fiunt, fieri quæ posse negabant.

Il faut lire la Dissertation de M. Amman dans le Livre même ; elle perdroit trop à être resserrée dans un Extrait.

[*Extrait de M. Gaillard.*]



LETTRES *sur la Sicile, par un Voyageur italien à un de ses amis.* Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Benoît Morin, Libraire-Imp. 1778. *in*-12. 189 pag.

CES Lettres sont datées de la fin de 1776 & du commencement de 1777, ce qu'il importe de remarquer, afin qu'on ne soit pas exposé à mettre sur le compte de l'Auteur des inexactitudes qui peuvent n'être que des changemens postérieurs à cette époque : elles contiennent des réflexions sur les mœurs & l'histoire politique ou littéraire de la Sicile, avec les détails les plus exacts qu'on a pu recueillir sur le commerce. « Les » matières nouvelles & importantes, » dit-on dans la préface, qu'on ne » trouve point dans les Mémoires des » autres voyageurs pourront peut-être » mériter quelque attention. »

Le voyageur porta ses premiers pas à Palerme, capitale de la Sicile, &

ſon voyage à Meſſine. On eſt
e voir à Palerme preſque à
ure un grand concours de
c'eſt un tourbillon de popu-
, en épuiſant la campagne,
dans la ville, fourmillant
onnant dans les marchés au-
vivres. L'Auteur décrit une
arrivée trois ans auparavant,
quis de Fogliani, homme
hable, étoit Vice-Roi de
ans. Pour ſupprimer les abus
t l'approviſionnement des
la fabrication du pain, il
boli la ferme qui en étoit
, & ordonné qu'on fît dé-
le pain dans ſon propre pa-
Préteur, de la famille des
, qui, par le droit de ſa char-
doit à l'approviſionnement de
étoit ennemi du Vice-Roi. Il
nalade; & un faux bruit de
s'étant répandu, on ſe mu-
ſédition éclate de tous côtés.
ente une boiſſon de vin & de
à fuſil, comme pour écarter

tout ſentiment d'humanité en abrutiſſant la raiſon. Ce trouble qui dura trois jours ſe termina ſans effuſion de ſang, par l'expulſion du Vice-Roi, qui fut obligé de paſſer au travers des rebelles & de ſe ſauver dans une petite barque. « Le vertueux ſtoïciſme de ce malheureux Seigneur, » & la noble intrépidité des premiers » Barons du royaume retinrent ſeuls » ce torrent impétueux. » Le renchériſſement des vivres n'en étoit pas la cauſe, puiſqu'il ne peut avoir lieu dans ce pays, où depuis 1648, tous les objets de conſommation, excepté le vin, ſont taxés : auſſi ignore-t-on quelles étoient les prétentions du peuple : il ne les ſavoit peut-être pas trop lui-même. On a rétabli depuis l'ancienne méthode pour le pain ; ce qui ne la pas rendu meilleur au goût du voyageur qui n'en a pas trouvé de plus mauvais que celui de Palerme.

Cette ville ne lui a pas non plus paru riche en monumens : mais le monaſtère de S. Martin, ſous la rè-

: S. Benoît, à six milles de la
nérite l'attention des étrangers
on antiquité & par les objets
ssans qu'il contient. On est
: d'ôter son épée avant d'entrer
cette enceinte réligieuse, com-
ins d'autres maisons monasti-
sous peine d'excommunica-

Marina est la promenade uni-
le de Palerme, & le rendez-vous
r. « La police du lieu en défend
cès à tous flambeaux. C'est à
ri d'une sombre obscurité que
romènent les maris jaloux & les
ns craintifs; les uns cachant
s possessions, & les autres sou-
ant leurs flammes. »
nombre des Poëtes est fort
lérable à Palerme : « je sors
ntenant d'une Académie des
es-Lettres, dit le voyageur, où
es les pièces qu'on a récitées
été des impromptus. » Le ta-
lo ces *improvisatori* qui lui cau-

ſoit la plus grande ſurpriſe, étoit regardé dans cette aſſemblée comme ordinaire. Aux environs de Palerme, parmi les palais remarquables, celui du Prince de Palagonia ſe diſtingue par ſa biſarrerie en tout genre. Tout le Canton de l'ancienne & fameuſe ville *Segeſta* ou Egeſta eſt dans une dépopulation affreuſe ; bien different par conſéquent aujourd'hui de ce qu'il étoit du tems des Romains. La campagne de *Caſtelveterano* eſt très-fertile, ſur-tout en vin, non moins eſtimé que celui de Syracuſe. A *Sciacca*, patrie d'Agathocles, homme prodigieux, qui de la lie du peuple s'éleva au trône de Syracuſe par la ſupériorité de ſa politique, le voyageur remarqua une curioſité naturelle. « Il „ ſort par une ouverture, qui ſe „ trouve au ſommet de la montagne „ de San-Calogero, une chaleur ſuf- „ focante, & ſupérieure certainement „ à tout ce qu'on peut dire du fa- „ meux Sudatoire de Tritoli, près „ de

» de Naples. J'ai essayé d'entrer dans
» ce goufre; mais je n'ai pu y tenir
» un instant. »

Girgenti, ou l'ancienne & célèbre Agrigente, n'est plus qu'un triste assemblage de misérables maisons occupées par vingt mille habitans; mais elle surpasse par ses antiquités tous les autres lieux de la Sicile; & on y voit deux bibliothèques publiques, ressource pour les Lettres, dont manquent les autres villes & même la capitale.

Les premiers soins du voyageur eurent à Malte pour objet la constitution de cet Etat. « Je me suis assuré, dit-il, que la donation de
» Charles V est moins l'assurance
» d'une autorité absolue, qu'une in-
» vestiture féodale qui fait relever cet
» Etat du Roi des deux Siciles & du
» Pape. Je dis plus, le Grand-Maître
» qui en est le Souverain, devient,
» dans l'Ordre ecclésiastique, le pre-
» mier sujet de la Cour de Rome. Le
» Grand-Prieur, l'Evêque, l'Inquisi-

„ tion partagent ſa juridiction. L'Ar-
„ chevêque de Palerme, les Nonces
„ de Naples & d'Eſpagne ſe diſputent
„ auſſi des droits ſur la judicature. „
De cette méſintelligence dans l'exercice du gouvernement, naquit la révolte de 1775. « L'eſtime qu'une in-
„ finité de priviléges inſpiroit pour
„ le clergé, avoit mis l'habit céri-
„ cal en ſi grande conſidération,
„ qu'il devint preſque univerſel : ce
„ fut ce corps redoutable qui prit
„ le premier les armes ſous les ban-
„ nières dangereuſes de l'opinion &
„ du zèle mal-entendu, „ pour la défenſe des immunités que l'autorité du Grand-Maître, & le bon ordre demandoient qu'on ſupprimât. Manarin, homme inconnu juſqu'à cette époque, prit la qualité de chef des rebelles, s'empara du fort S. Elme, & avec une poignée de monde mit toute la ville en allarmes. Une capitulation humiliante pour le gouvernement mit fin à ce trouble; Manarin ſe rendit; mais avec aſſurance

qu'on ne lui ôteroit pas la vie : il vit encore prisonnier dans le fort Emmanuel. Si l'institution de l'Ordre de Malte est le triomphe de l'humanité, le voyageur cherchant dans ses promenades tous les objets qui pourroient lui rappeller la sainteté de cette origine, n'a rencontré que des traces d'esclavage & de guerre. Il a été étonné de voir le faste étalé dans l'hôpital où l'on soigne la nature foible & souffrante : on y sert en vaisselle d'argent. Une foule d'autres inconséquences ne l'a pas moins surpris.

Arrivé à Syracuse, l'Auteur visita le fameux temple de Minerve changé en église, un théâtre, un amphithéâtre, des cavernes immenses nommées Catacombes, & les Latomies ou carrières de pierre. C'est dans ces Latomies qu'existe encore la célèbre *oreille* de Denis, monument éternel de sa cruauté. Etant entré dans cette prison obscure, l'Auteur fit faire du bruit au dehors sans qu'il lui fût possible de rien entendre : au contraire,

le moindre mot qu'il articuloit au dedans étoit fidèlement rendu à ceux du dehors. On croit que Denis y avoit renfermé toutes les victimes de sa férocité, & qu'il goûtoit l'étrange & barbare plaisir d'entendre l'accord de leurs lamentations réunies. Un célèbre antiquaire françois a trouvé, disoit-on à l'Auteur, un théâtre dans cette horrible caverne, idée qui lui paroît choquer le bon sens. La moitié du théâtre est presque entièrement ruinée, & on n'y voit rien d'intéressant que l'inscription découverte par un Anglois en 1750. Parmi une quantité de mots inintelligibles, on y reconnoît le nom d'une Reine *Philistide*, dont ce théâtre paroît être l'ouvrage. Le règne de cette Princesse pourroit, dit l'Auteur, remplir une partie de la lacune de 60 ans qu'on remarque dans les Annales de cette ville entre le tyran Trasibule & Denis I. Syracuse est aujourd'hui une des villes les plus pauvres de l'isle, parce qu'elle est ordinairement le

théâtre des guerres qui se font dans cette contrée.

Les murs de Catane sont noirs, étant construits de matières brûlées & vomies par le volcan. Le voyageur fit des efforts inutiles au 26 Décembre, pour arriver à la grande bouche de ce volcan : elle n'est visible qu'un ou deux mois de l'année, encore ceux qui y sont parvenus n'ont pu entrer dans la bouche du Cratère, & en examiner l'intérieur. C'est moins le froid que la pente rapide rendue extrêmement glissante par les glaces, qui empêche de franchir le sommet; sans parler de l'impétuosité des vents qui soufflent avec un bruit extraordinaire, sur tout avant le lever du soleil. La lave vomie par les volcans, conserve long-tems sa chaleur; mais coulant lentement elle n'abbat point les obstacles assez forts pour soutenir son poids. Aussi les murs du monastère de S. Martin & de la citadelle sont-ils ensevelis dans la lave. Dans plusieurs endroits on remarque

l'une sur l'autre les couches form
par différentes éruptions, & o
trouvé que la totalité de leur pro
deur excèdoit la mesure de 80 c
nes siciliennes, ou de 108 pas g
métriques.

En parcourant le royaume de
cile le voyageur a vu avec surpris
plus belles campagnes & une v
solitude : les institutions humain
rendent inutile la fécondité du
Le commerce y est gêné par la déf
tyrannique de l'exportation ; un
tême invariable de substitution
les fiefs, met le riche dissipate
l'abri de tout accident, & l'in
trieux économe dans l'impossib
d'améliorer sa fortune. D'ailleu
nombre des moines & des ecclé
tiques y est excessif. Mais ce qu
le plus touché dans son voyage
la généreuse hospitalité Sicilien
étranger & solitaire dans sa rou
trouvoit des amis par-tout o
fixoit sa demeure. On lui avoit p
les chemins comme dangereux

infectés de voleurs : il s'étoit en conséquence pourvu d'un garde pour l'escorter ; mais il le renvoya avant son arrivée à Girgenti. Une loi établie par Victor Amedée II de Savoie, porte que chaque Gouverneur de Province doit répondre sur sa fortune de tous les vols qui se font dans les chemins de son district : & cette loi en apparence absurde & tyrannique y subsiste encore avec le plus grand succès.

Ces Lettres sont terminées par un Mémoire sur le commerce de la Sicile. C'est un détail des principales productions du pays, & des droits de sortie & d'entrée. Ainsi on y voit les principaux objets, tant d'exportation que d'importation. Pour fixer les idées, il étoit nécessaire de faire connoître les monnoies, les poids & les mesures. L'once, monnoie d'or, vaut 30 taris. L'écu effectif d'argent vaut 12 taris. Le tari est 20 grains ; le grain est 6 piccioli : 48 grains de Sicile font une livre de France. La

canne ſicilienne ſe diviſe en 8
mes : le palme en 12 onces; 4
mes & demi font l'aune de Marſ
On meſure dans ce royaum
bleds, le vin & les terres à S
La meſure des terres eſt la qua
de grain qu'il faut pour les enſe
cer. La ſalme ordinaire de fro
ſe diviſe en 16 tomoli; le to
en 16, 17 ou 20 rotoli ſelon le p
Suivant le calcul du voyageu
ſalme eſt au ſeptier de Paris co
15060 pouces ſont à 7748, ou
me 3765 à 1937. L'Auteur a v
ſon calcul avec d'autant plus de
qu'un Mémoire ſur la Sicile,
ſuite du voyage du Baron de
deſel, évalue la ſalme ſicilien
plus de 5 ſeptiers de Paris : la
rence eſt énorme. La ſalme app
Groſſa eſt plus forte de 4 tomo

Le rotolo eſt 2 livres & dem
30 onces, 124 livres commun
Sicile font 100 liv. de Marſeill
quintal ordinaire eſt de 100
ou 250 livres. Il rend à Marſei

millerolle & un tiers. Dans quelques endroits particulliers de la Sicile il eſt de 102 & 111 rotoli.

[*Extrait de M. Dupuy.*]

L'EZOUR-VEDAM, *ou* ancien Commentaire du Vedam; contenant l'expoſition des Opinions religieuſes & philoſophiques des Indiens; traduit du ſamſcretan par un Brahme; revu & publié avec des Obſervations préliminaires, des Notes & des Eclairciſſemens. A Yverdon, de l'Imprimerie de M. de Felice. 1778. 2 vol. *in*-12. Le premier, de 332 pages, le ſecond de 264; & ſe trouve à Paris, chez Debure l'aîné, quai des Auguſtins.

SECOND EXTRAIT.

DEPUIS long-tems on a beaucoup vanté la ſageſſe & l'antiquité des Indiens; mais tout ce que l'on a pu dire n'eſt appuyé que ſur

des conjectures & ſur l'ignorance dans laquelle nous ſommes à cet égard. Il falloit avoir ſous les yeux des Ouvrages faits par les Indiens eux mêmes; ce n'eſt que d'après leur témoignage que nous pouvons les juger. M. Dow & M. Holwel, pénétrés d'admiration pour la Philoſophie des Brahmes & zélés deffenſeurs de la pureté de leurs dogmes, pour ſauver les fictions bizarres de leur Mythologie, n'ont vu par-tout que des allégories qui leur ont paru renfermer les notions les plus ſimples & les plus ſaines de la Théologie. Quelques Brahmes, ſans doute, honteux des abſurdités de leur ſyſtême religieux, ont tenté d'expliquer leurs fables; mais ils varient dans ces explications; ce qui prouve qu'ils ne ſont pas d'accord ſur le ſens de ces allégories; d'ailleurs, il paroît conſtant que le peuple prend toutes ces fables pour autant d'actions extraordinaires de leurs Dieux. L'Auteur de l'Ezour-vedam ne les regarde

point comme des fictions destinées à couvrir des vérités, mais comme des fables à la faveur desquelles on a abusé de la crédulité des peuples. Son Ouvrage est un Dialogue entre deux personnages, l'un nommé Biaché & l'autre Chu-mon-tou. Le premier fait connoître tout le Paganisme indien qu'il a enseigné aux peuples; le second en fait voir l'absurdité, & combat l'idolatrie; il expose ses idées sur l'unité de Dieu, sur la création, sur la nature de l'ame, sur les peines & les recompenses à venir, sur le culte qui convient à l'Etre suprême, sur les devoirs de tous les états. Ce dernier est un Philosophe de l'espèce de ceux qu'on appelle Guanigueuls; mais l'examen particulier que nous avons fait de son Ouvrage, nous a convaincus que sa doctrine est entièrement conforme à celle des Samanéens. Il le divise en huit livres qui sont partagés en différens chapitres, dans lesquels il traite de la Création du monde, des Vedams,

des différentes Castes, de la production des êtres, des différens états de la vie, de l'enfer, du péché, des bonnes œuvres, de la méditation, du Paradis, des différentes incarnations, des Dieux, des Géans, du *Lingam*, de l'ame, &c. Comme les bornes ordinaires d'un extrait ne nous permettent pas de nous arrêter sur chaque objet, nous nous contenterons d'indiquer quelques articles particuliers.

En général, il est peu de Lecteurs qui n'aient une idée suffisante de l'absurdité des fables religieuses des Indiens, & sur-tout du culte du Lingam. Braché expose ainsi l'origine de ce culte. Les Dieux Brahma & Vischnou, dit-il, accompagnés de tous les autres Dieux, rendirent autrefois visite à *Chib* ou *Chiven*, qu'ils trouvèrent couché avec sa femme. La présence de toutes ces divinités ne dérangea point *Chiven*; les Dieux indignés de sa conduite indécente se retirèrent; *Brahma* & *Vischnou* le

maudirent; *Chiven* & *Dourga*, sa femme, moururent sur le champ, dans l'état où ils étoient. *Chiven* a voulu que cette action qui avoit fait sa honte fût célèbrée sous la figure du *Lingam*, auquel on offre des sacrifices comme étant l'Etre suprême. Chu-mon-tou réfute ce culte qu'il appelle l'opprobre de la raison humaine. On regarderoit dans le monde, dit-il, comme vil & méprisable celui qui se livreroit aux femmes jusqu'à ne pouvoir plus s'en séparer: telle est la conduite que tu fais tenir à l'Etre suprême, dit-il à Biaché, est-il possible que tu ne sentes pas toute l'indécence d'une pareille action? Si des pénitens ont offert au Lingam leurs hommages & l'ont honoré comme une Divinité, c'est qu'ils étoient aussi pervers & aussi corrompus que toi. Ailleurs, il lui reproche d'avoir inventé ce prodigieux nombre de *Pouranams*, ou histoire des Dieux, qui, selon lui, sont contraires en tout au Vedam & à la vérité,

& qui ont été le malheureux principe de l'idolâtrie & de l'erreur, & d'avoir inventé toutes ces incarnations de *Vischnou ;* il veut qu'il cesse de donner le nom de Dieu à *Brahma*, à *Vischnou*, à *Chib* ou *Chiven*, à *Gonecho*, & de les honorer comme tels ; de mettre de la différence parmi les hommes, c'est-à-dire, qu'il combat la distinction des Castes. Il lui apprend qu'*Adimo* est le nom du premier homme sorti des mains de Dieu ; que de cet Adimo sont nés tous ceux qu'il regarde comme des Dieux ; que c'est Dieu lui-même qui a donné aux hommes les Vedams ; il réfute les fables que Biaché a débitées à l'occasion du Gange, regardé comme une Divinité. On sera sans doute étonné que des Indiens eux-mêmes proscrivent ainsi tout le culte idolâtrique de l'Inde, toutes ces incarnations de *Brahma*, de *Vischnou* & de *Chib*, personnages qui ne sont pas, suivant Chumontou, l'Etre suprême. *Celui-ci* continue sa réfutation & en-

ſeigne à Biaché la prière que ceux que Biaché veut faire paſſer pour des Dieux, font à l'Etre ſuprême. La voici : « Dieu créateur, Dieu con- » ſervateur de toutes choſes, vous » m'avez tiré du néant pour que j'em- » ployaſſe la vie que j'ai reçue de » vous à vous aimer & à vous ſervir ; » mais à peine ai-je été ſorti de vos » mains, qu'un fatal preſtige s'eſt em- » paré de mon eſprit & a corrompu » mon cœur. L'gnorance & l'erreur » m'ont fait oublier mes devoirs en- » vers vous & me les ont fait mécon- » noître. J'en fais l'aveu avec dou- » leur, & je viens, proſterné à vos » pieds, implorer votre clémence & » ſolliciter mon pardon. Dominé » par la concupiſcence, je me ſuis » livré à ſes attraits & ai laiſſé parta- » ger, par les ſoins & les embarras » du monde, un cœur que j'aurois » dû vous conſerver tout entier. Dieu » inviſible, Dieu éternel, tendez- » moi une main ſecourable & rapel- » lez-moi tout à vous. » On trouve

dans cet Ouvrage plusieurs prières de cette espèce. En parlant de l'homme vertueux, Chumontou dit : « c'est « en mettant un frein à ses passions » qu'on devient capable de recevoir » cette lumière divine qui nous éclai- » re & qui dissipe toutes nos erreurs. » Celui qui sait profiter des connois- » sances qu'elle nous donne, est un » homme vraiment sage & vertueux. » Voici un court abrégé de ce qu'elle » nous dicte & nous apprend. Un » homme qui marche, toujours guidé » par cette lumière divine, remplit » toujours, & en toute occasion, » tous les devoirs de son état, sans » faire jamais rien qui y soit con- » traire. Cette fidélité lui mérite l'a- » mitié de Dieu, dans laquelle il » trouve sa consolation & son bon- » heur. Au-dessus de ces indignes » passions, qui déchirent les hom- » mes & les animent les uns contre » les autres, il voit sans envie & sans » jalousie le bien de son prochain ; » *il cherche* même en toute occasion

» à le lui procurer, à l'augmenter, » & évite avec soin tout ce qui pourroit lui faire quelque peine ou lui » causer quelque dommage. Toujours attentif sur lui-même, il » évite avec soin tout ce qui pourroit le souiller. La prière & la lecture du Vedam font sa principale » occupation; & la patience, dont » on ne le voit jamais se départir, » prévient & empêche les chûtes, en » réprimant la vivacité de ses passions. Enfin, s'il vient à faire quelques fautes, parce qu'il est de la » foiblesse humaine de tomber quelquefois, il cherche aussi-tôt à les » réparer par la prière & son retour » à Dieu. »

Ces passages de l'Ezour-vedam & plusieurs autres que nous ne pouvons transcrire ici, non plus que la réfutation entière & la condamnation de l'idolâtrie excessive des peuples indiens, ne peuvent que nous donner une idée avantageuse de Chumontou & des autres Philosophes de

l'Inde, qui pensent & qui s'expriment comme lui. On admireroit, avec raison, la sagesse des Brahmes, si cette belle morale, ces prières adressées à l'Etre suprême, seul créateur du ciel & de la terre, n'étoient ternies par des pratiques les plus ridicules. Pour acquérir cette lumière divine & parvenir à l'état de perfection que l'on exige, il faut d'abord prononcer le mot *Oum*, puis rappeller tous ses sens, ne les laisser égarer en aucune façon, retirer même sa respiration qu'on ne doit lâcher que de tems en tems, & penser sans cesse à la Divinité. Cette prière ainsi faite, sert à obtenir le pardon de ses péchés & à se purifier. Suivant Chumontou, toutes les autres cérémonies & les bains sont inutiles. Cet Auteur ne s'étend pas assez sur ce genre de méditation pour nous le faire connoître tel qu'il est observé dans l'Inde. Il ajoute dans un autre endroit qu'il faut tenir ses mains élevées vers le ciel & avoir les yeux

fermés afin qu'aucun objet extérieur ne vienne partager notre attention & nous dissiper : ce sont ces méditations qui font l'occupation des Philosophes contemplatifs, & ils passent des années entières les yeux fixés sur un seul objet, pour ne point être distrait. Un d'entre eux avoit ainsi vécu pendant neuf ans, uniquement occupé à regarder une muraille. On en voit qui regardent le soleil; d'autres, tranquillement assis, ont les yeux fixés vers le bout de leurs nés, en prononçant quelques paroles mystérieuses, & au bout d'un certain tems ils croyent appercevoir une tache blanche qui est cette lumière divine. Ce détachement de tout ce qui les environne les conduit à une apathie universelle; & lorsqu'ils y sont parvenus, ils se croyent égaux à la Divinité, ou la Divinité elle même, avec laquelle leur ame, qui en est une portion, se trouve identifiée. Au reste ils sont partagés sur la nature de cette ame & sur la Divinité, au

point que plusieurs tombent dans le matérialisme. Ils admettent différens degrés de perfection, ou différens états de la vie. L'état du mariage est celui qu'ils estiment le moins. L'Auteur de l'Ezour vedam dit que les devoirs d'un homme de cet état sont de traiter favorablement les étrangers, & de faire du bien à tout le monde. Les Brahmes qui embrassent l'état de Sanjassi, forment le second état: ils vivent dans le monde comme des étrangers & au milieu de leur famille comme si elle ne leur appartenoit plus, sans toucher à leurs femmes & sans prendre aucun soin de leurs enfans. Le troisième état est de ceux qui se retirent dans les bois pour y vivre loin du monde & de ses dangers : ceux-ci abandonnent pour toujours père, mère, femme & enfans, renoncent à tous les biens du monde pour détruire jusqu'à la racine de la colère & de la cupidité. Ils ne doivent garder pour toutes richesses qu'un bâton, un vase & un

morceau de toile, quitter la ligne ou le cordon qui eſt la marque diſtinctive des Brahmes, & ne s'arrêter nulle part. Un autre état eſt celui des Bikouk; ceux-ci ſont encore plus détachés de toutes les choſes de ce monde, & doivent avoir un empire abſolu ſur leurs ſens; ils ne vivent que d'aumônes, mais ils peuvent manger de tout.

L'Auteur de l'Ezour-vedam, fort ignorant en géographie, ſuppoſe au milieu du monde une montagne appellée *Chumerou*, ſur le ſommet de laquelle habite *Viſchnou*, & ce lieu s'appelle *Veikontam*. *Brahma* demeure au deſſus. Ce *Viſchnou* eſt né du côté droit d'*Adimo*, le premier des hommes. Il habite ce lieu avec ſa femma *Lachimi*, avec ſes enfans & un grand nombre de pénitens dont l'occupation eſt de lire le Vedam: mais il n'eſt qu'un homme qui vit en ce lieu & y doit mourir comme les autres hommes. Ainſi, dans ces principes, *Viſchnou*, que plu-

ſieurs Indiens regardent comme l'Etre ſuprême, eſt né parmi les hommes; il y eſt mort & eſt paſſé dans le *Veikontam* où il vit encore & où il doit mourir; au moins dans ce ſyſtême on eſt encore ſujet à la mort dans ce paradis.

Le *Keilaſſan* eſt une autre demeure où habite *Chib* ou *Chiven*, avec ſa femme *Parvati*; un de ſes enfans nommé *Gonecho* eſt entièrement livré à la contemplation; l'autre n'aime que les armes. La cour de *Chib* n'eſt compoſée que de démons qui font horreur à voir. *Chib* y eſt plongé dans tous les vices. Ce *Chib* ou *Chiven*, le même qu'*Iſouren* ou *Eſwata*, eſt pris par quelques-uns pour l'Etre ſuprême; ici on ſoutient qu'il n'eſt qu'un homme.

Il eſt encore fait mention de deux autres lieux, l'un appellé *Chouargam*, & l'autre *Patalam*; le premier eſt un lieu de délices habité par des Dieux, & le ſecond eſt l'enfer.

En général, l'Auteur de l'Ezour-

vedam n'admet point toute cette foule de Divinités que les Indiens adorent ; c'eſt un Philoſophe contemplatif qui enſeigne à Biaché qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu. Il ne veut ni cérémonies, ni ſacrifices, ni temples ; il ſoutient qu'on ne peut honorer Dieu qu'en contemplant ſes grandeurs dans la retraite, en ſe dégageant de toutes les paſſions & en ſe réduiſant dans un état d'apathie qui rende l'homme inſenſible. Nous avons vu juſqu'à quel degré de fanatiſme les Indiens out porté cette inſenſibilité. Il eſt vraiſemblable que leur religion n'eſt qu'un aſſemblage de differens ſyſtêmes religieux qui étoient établis en différentes contrées de l'Inde, pays autrefois habité par différens peuples & expoſé à de grandes révolutions. C'eſt pour cette raiſon que chez les uns *Brahma* eſt pris pour l'Etre ſuprême ; chez d'autre, *Viſchnou* ou *Chiven* : enſuite quelques perſonnages ont formé différens ſyſtêmes dans leſquels ils ont

essayé de ramener tout à un seul Dieu, & ont supprimé plus ou moins toutes les cérémonies ; d'autres, pour tendre à une plus grande perfection, se sont jettés dans l'état contemplatif qui étoit admis ailleurs. L'idolâtrie indienne a dû encore s'accroître considérablement par le commerce de toutes les nations étrangères qui se rendoient dans les Indes, & c'est pour cela qu'on apperçoit dans les fables indiennes plusieurs traits qui paroissent empruntés des autres peuples, & qui sont fort altérés. Il y en a qui semblent être tirées du Christianisme ; d'autres qui sont prises chez les Perses, les Grecs & les Romains, &c. Mais cette doctrine des Philosophes de l'Inde, dont ils abusent vis-à-vis le peuple afin de se faire passer pour des gens qui tendent à la plus grande perfection, n'en fait que des hipocrites ; & les voyageurs nous apprennent qu'il est dangereux de rencontrer quelque troupe de ces Contem-

platif,

plátif, qui ſont de grands ſcélérats. Leur ſageſſe eſt accompagnée de tant d'ignorance, de fanatiſme & de pratiques minutieuſes, qu'on aura de la peine à les prendre pour des ſages.

Cet Ouvrage nous fait connoître beaucoup plus exactement que toutes les relations des voyageurs, la doctrine religieuſe des Indiens. Nous en avons l'obligation aux ſoins de M. le B. de Sainte Croix, qui a mis en pluſieurs endroits des notes curieuſes, &, ſurtout à la fin, une ſuite d'éclairciſſemens dans leſquels il développe davantage quelques points de cette religion. Il y donne un extrait d'un autre Livre intitulé *Baga-vadam*, d'après une Traduction qui a été envoyée de Pondichéri à M. Bertin, Miniſtre & Secrétaire d'Etat. En voici un paſſage qui a rapport à ce que nous avons dit précédemment. « Vous ne devez pas » ignorer qu'il ne faut mettre aucune » différence entre ce Dieu & l'uni- » vers, qui n'eſt eſſentiellement qu'un

» avec lui. Il n'y a rien dans l'uni-
» vers qui ne ſoit Viſchnou. Ce Dieu
» prend toutes ces différentes formes
» & agit d'une infinité de manières,
» ſans pourtant être ſuſceptible de
» ces changemens illuſoires. Sem-
» blable à celui qui dans un rêve
» croit faire telle ou telle action,
» ſans néanmoins qu'il y ait rien de
» réel. Les perſonnes peu éclairées
» ſont fort attachées aux cérémonies
» & aux préceptes religieux enſei-
» gnés dans les Vedams. Les ſages,
» au contraire, renonçant aux pré-
» tendus biens de ce monde, & mê-
» me à ceux de l'autre vie, voient
» les choſes ſous un point de vue
» différent. Ils ne cherchent ni ma-
» telas pour ſe coucher, ni mets
» pour ſe nourrir ; ils ſe contentent
» d'herbes & de racines ; ils ne boi-
» vent que de l'eau claire & ſe cou-
» chent à terre. Les mondains, qui
» ne ſe ſoucient pas maintenant de
» contempler la grandeur de Viſch-
» nou, ſont à leur mort jettés dans

» un lac de feu, où ils seront mal-
» traités par les ministres du Dieu de
» la mort nommé Yamen. »

Ils prétendent que l'ame sortant par le sommet de la tête, quittera le corps de ces contemplatifs & ira se confondre avec l'Etre éternel: qu'après cette union elle ne sera plus exposée à renaître dans le monde. C'est par le détachement de tout, comme nous l'avons observé, par l'anéantissement des sens & des passions, & par cette apathie totale que l'on peut parvenir à ce degré de perfection. Mais il ne faut pas croire que tous ces Philosophes soient d'accord entre eux. Les uns disent que Dieu a tout tiré de sa propre substance, que l'univers est Dieu; d'autres, que Dieu est un être unique & simple, qui n'a aucune connexion réelle avec la matière. Il résulte de-là que les Philosophes indiens, avec toutes les mortifications qu'ils exercent sur eux, se croyent au-dessus de toutes pratiques religieuses, n'ad-

mettent qu'un Dieu dont ils croyent être une portion, & auquel ils tendent à être réunis, pendant que le peuple, livré à toutes sortes de superstitions, est obligé de renaître plusieurs fois en passant dans différens corps de toute espèce plus ou moins vils, relativement à la manière dont chacun a vécu; ce qui devient punition ou récompense; mais il a fallu encore, avant que de renaître, subir quelque punition dans l'enfer.

Ces sages & ceux des Brahmes, qui ne sont pas parvenus à ce prétendu degré de perfection, traitent avec beaucoup de mépris les autres hommes, & ont fait toutes les loix à leur avantage. Il seroit à desirer que l'on publiât un plus grand nombre de livres des Indiens ils serviroient à nous désabuser sur la sagesse & les connoissances que nous croyons devoir attribuer à leurs prétendus Philosophes; mais à ces livres de Religion il faudroit joindre les li-

vres d'histoire, & alors nous pourrions juger les Indiens & par leur doctrine & par les faits ; nous verrions quel rôle ces Philosophes ont joué auprès des différens Rois de l'Inde. L'histoire de toute cette vaste contrée nous est absolument inconnue ; elle est cependant digne de piquer notre curiosité.



Le *Guide du Navigateur*, ou Traité de la Pratique des Obſervations & des Caculs néceſſaires au Navigateur. Par M. *Lévêque*, Correſpondant de l'Académie Royale de Marine, & Profeſſeur Royal en Hydrographie & en Mathématiques, à Nantes. Orné de figures en taille-douce. Vol. *in*-8°. de 616 pag. A Nantes, chez Deſpilly, Libraire, haute grande rue, près de celle de Beau-Soleil. A Paris, chez Piſſot, quai des Auguſtins; & chez Durand, rue Galande. A Breſt, chez Romain Malaſſis, & chez les principaux Libraires du Royaume.

Le Trident de Neptune eſt le Sceptre du Monde. *Le Mierre.*

Nous avons annoncé dans notre Journal d'Octobre 1778, cet Ouvrage intéreſſant pour la Marine, & qui mérite que nous en parlions *plus* au long. Il manquoit aux Navi-

gateurs un Livre dans lequel on trouvât des détails suffisans sur la construction & les usages des instrumens propres à faire les observations nautiques, & sur les calculs nécessaires pour la conduite du vaisseau, & un Ouvrage dans lequel le précepte & l'exemple s'éclairassent mutuellement; c'est ce travail que M. Lévêque vient de faire, après avoir passé plusieurs années dans l'exercice de cet enseignement & dans les recherches qui peuvent le perfectionner. Les nouvelles méthodes, surtout celles des longitudes, sont fondées sur une théorie mathématique, difficile à saisir pour le commun des Marins; lorsque dans cette science, comme dans toutes les autres, on veut sortir du cercle étroit de la routine ordinaire, on est obligé de se livrer à l'étude de principes d'une géométrie plus composée; en conséquence, l'Auteur s'est contenté, presque par tout, d'exposer la pratique des opérations qui découlent

de cette théorie, & il l'a toujours fait avec toute la clarté & toute la précision qu'on pouvoit y desirer.

Cet Ouvrage est divisé en quatre Parties dont nous allons rendre compte. La première a pour objet la construction & les usages des instrumens à réflexion propres à mesurer les angles à la mer. Ce fut au mois de Mai 1731, que Hadley donna les premières idées des instrumens de cette espèce, qui n'ont cependant commencé à être assez généralement en usage que plus de 30 années après; tant les meilleures inventions sont tardives dans leur marche, quand elles ont à combattre la routine & les préjugés. Quoique ces instrumens portent généralement le nom de Hadley, il y a cependant un écrit de la main de Newton, trouvé en 1742 parmi les papiers du Docteur Halley, après sa mort, lequel contient la figure & la description d'un instrument à-peu près semblable à celui de *Hadley*, ensorte que c'est à ce grand

homme qu'on en est redevable. Plusieurs Auteurs du nombre desquels est M. Magellan, sont de cet avis ; & M. L. cite un fait décisif sur ce point, qui est extrait des minutes de la Société Royale du 16 Août 1699. " M. " Newton Shewed a new instrument " contrived by him for observing the " moon, stars, the longitude at seas " being the old instrument mended " of some faults, with which notwith" standing (*its old faults*) M. Hal" ley had found the longitude better " than the seamen by other me" thods. "

Les différentes espèces d'instrumens à réflexion maintenant en usage dans la Marine, sont décrits dans ce livre avec clarté & précision; on y trouve la construction & les usages des différentes espèces de verniers qu'on adapte ordinairement à l'alidade ; comme cette première partie est traduite de l'anglois, l'Auteur a mis en note les changemens & améliorations qu'on a faits depuis à ces

instrumens; il rapporte, sur-tout, ce qui a été fait par MM. Ludlam & Dollond, tant pour assujettir les glaces dans leur monture, sans courir le risque de les courber, même de les briser, que pour leur donner les situations convenables aux différentes observations qu'on fait avec ces instrumens, & tout cela avec les détails & la clarté qu'on peut desirer; on y trouve aussi la description d'un appareil aussi commode qu'ingénieux pour observer les hauteurs des astres à terre, par la réflexion de la surface de l'eau, ou du mercure; ce qui est de la plus grande utilité, vu la difficulté de se procurer un à-plomb qui soit fixe, ou un horizon exact dans un grand nombre de cas.

L'examen des glaces & des verres colorés, la manière de les ajuster dans leur monture, de les rectifier tant du côté du parallelisme que de la perpendicularité, par différens moyens praticables tant à terre qu'à *la mer*; les diverses méthodes pour

trouver l'erreur de rectification, sont autant de points sur lesquels les Navigateurs trouveront ici tout ce qui leur est nécessaire. L'Auteur a eu soin d'exposer les méthodes les plus modernes, principalement celles qui ont été proposées par MM. Magellan & le Chevalier de Borda. Les Marins avoient presque abandonné les observations par derrière, à cause de la difficulté de rectifier le miroir qui leur est destiné, & par le défaut de méthode pour écarter ces difficultés; elles sont ici exposées avec un détail & une précision qu'on chercheroit vainement ailleurs. L'Auteur fait connoître l'invention de M. Dollond pour faire cette rectification avec la même facilité que par devant, & indique les conditions essentielles à la construction de cet appareil, sans lesquelles on ne peut obtenir une exactitude suffisante.

L'art de graduer les instrumens est une profession particulière à Londres, aussi y a-t-il un très-grand

nombre d'artistes qui construisent les montures des octans & sextans ordinaires, & les envoient ailleurs pour être gradués, sans avoir préalablement marqué le point d'où les divisions doivent commencer, afin de conserver à l'instrument toute l'étendue de division qu'il peut comporter; de-là il arrive très souvent que les pinnules sont mal placées Cette partie est ici traitée dans toute sa généralité; on enseigne d'abord la manière de trouver la place de chaque pinnule en supposant le grand miroir déjà fixé sur l'alidade, & l'origine des divisions marquée sur le limbe; ensuite la méthode de fixer l'origine des divisions, d'après les places données du grand miroir & des pinnules; & enfin on montre à trouver la place du grand miroir l'origine des divisions étant donnée, ainsi que la position des pinnules; c'est le premier cas qui est le plus ordinaire dans la pratique, attendu qu'on met assez communément l'origine des divi-

sions à la partie du limbe qui répond au milieu du rayon de l'instrument, & qu'on fixe le grand miroir de manière que son plan prolongé divise l'alidade en deux également. On trouve ensuite les règles à observer dans les constructions d'un octant; on fixe les distances respectives des miroirs, leurs dimensions, & les angles d'incidence sur le grand miroir, l'alidade étant à l'origine des divisions & à 90 deg., dans les deux espèces d'observations; on fait connoître l'essentiel de la construction des octans & des sextans de M. Magellan; & la manière d'ajuster l'axe de la lunette parallelement au plan de l'instrument, condition sans laquelle aucune observation ne peut avoir la précision nécessaire.

Ayant ainsi exposé tout ce qui concerne la construction, & les rectifications, l'Auteur traite de l'application de ces instrumens à différens objets, il donne la manière de tenir l'instrument, & fait voir les avanta-

ges de la lunette pour l'assujettir dans le plan où l'observation doit être faire; il parle aussi de la deviation que l'instrument peut avoir lors de l'observation, & de la manière d'y avoir égard; il indique le mouvement vibratoire qu'on doit donner à l'instrument, & en fait voir l'utilité dans tous les genres d'observations.

La partie des observations astronomiques tant à terre qu'à la mer, n'est pas traitée avec moins de détail & d'exactitude que les articles précedens; M. L. enseigne la manière d'observer les hauteurs du soleil, de la lune & des étoiles, tant par devant que par derrière; il expose les différentes corrections qu'il faut faire à ces hauteurs avant de les employer dans aucun calcul astronomique, & il donne un grand nombre d'exemples pour tous les cas. La mesure des distances de la lune au soleil ou aux étoiles est exposée dans toute son *étendue*; c'est la difficulté de faire

ces obſervations qui ſemble ſeule retarder les progrès de la ſcience des longitudes. On donne des exemples de la réduction de la diſtance obſervée à la diſtance apparente des centres, réſervant pour la troiſième partie la réduction de celle-ci à la diſtance vraie.

Pour peu qu'on connoiſſe la pratique de la navigation, on ſait qu'il y a un nombre preſque infini d'endroits qui ne ſont marqués qu'à-peu-près ſur les Cartes hydrographiques; il eſt vrai que depuis environ quinze années cette partie a fait des progrès rapides, & qui ſurpaſſent tout ce qu'on avoit fait depuis l'origine de la navigation. Le goût des obſervations s'eſt extrêmement répandu par les ſoins & les travaux réunis de tous les Aſtronomes de l'Europe, par les dépenſes du gouvernement d'Angleterre & par l'attention que le feu Roi Louis XV donnoit à tous ces objets; cependant le champ eſt ſi vaſte que ce qui reſte à faire eſt en-

core très considérable; mais nous avons tout lieu de l'espérer sous un Roi & un Ministre qui ont dans si peu de tems retabli notre Marine, reparé les désastres de la dernière guerre, & disputé à nos ennemis l'empire de la mer.

C'est donc rendre un service très-important à la science nautique, que de fournir aux marins les moyens de faire commodément des observations aussi utiles, que celles qui doivent servir à fixer la position des différens endroits où ils peuvent aborder; c'est pourquoi cette partie est traitée avec toute l'étendue nécessaire, & éclaircie par des exemples.

Le relèvement des plans est un objet de la plus grande utilité, la mesure des angles en fait la base; si on consulte les convenances de pratique aussi bien que la généralité des usages, on demeurera convaincu de la grande utilité & de la commodité de l'octant pour le remplir : aussi l'Auteur l'a-t-il appliqué au relève-

ment des plans d'une étendue médiocre & à celui de la carte entière d'un pays; on ne sauroit trop conseiller aux marins de s'appliquer à ces opérations. Cette première partie est terminée par la méthode de mesurer la hauteur des objets terrestres par la réflexion de l'eau, & par l'examen de l'erreur qui résulte du défaut de la rectification du grand miroir.

M. Ewing de Philadelphie ayant avancé dans les Transactions de l'Académie américaine, que Thomas Godfrey étoit l'inventeur de l'octant attribué à Hadley; cette opinion est refutée dans les additions de cette première partie; on y expose des remarques de M. Ludlam sur ce que M. Maskelyne avoit proposé dans le *Nautical almanac* pour 1774, relativement à la manière d'observer avec l'octant de Hadley; on rapporte la réponse de ce dernier, & la réplique de l'Auteur des remarques. Nous renvoyons à l'Ouvrage même pour ce qui concerne cette discussion; il

nous suffit de dire que cette partie de l'octant occupe 162 pages; on auroit pu sans doute la rendre beaucoup plus courte en choisissant ce qu'il y a de plus intéressant; mais l'Auteur a mieux aimé entrer dans tous les détails que peuvent desirer ceux qui n'ont pas les connoissances, l'habitude ou la pénétration qui pourroient y suppléer.

La seconde partie de l'Ouvrage de M. Lévêque a pour objet la manière de trouver la latitude sur mer. On a proposé dans différens tems un grand nombre de méthodes pour remplir cet objet, qui sont fort éloignés de pouvoir être employées dans la pratique du pilotage, faute de pouvoir se procurer avec une exactitude suffisante les élémens qui en font la base. En conséquence M. L. réduit les moyens praticables dans la navigation à quatre principaux dont nous allons donner une idée.

L'observation de la hauteur méridienne des astres, & du soleil en

particulier, fournit le moyen le plus ſimple & le plus direct pour avoir la latitude; ce moyen eſt fort connu des navigateurs, & c'eſt à cela le plus ſouvent que ſe réduiſent leurs connoiſſances ſur cette importante partie de leur art. Cette méthode a de très grands avantages, les erreurs qu'on peut commettre dans la pratique ne peuvent jamais excéder celles de l'obſervation L'Auteur expoſe les principes d'Aſtronomie ſur leſquels elle eſt fondée; & d'après l'analyſe de tous les cas que préſente la pratique, donne ſix règles générales, obſervant qu'on peut, en généraliſant ſes principes, les réduire à une ſeule, qui comprend même implicitement le cas où l'on obſerve les aſtres lorſqu'ils paſſent au méridien au-deſſous du pôle, cas pour lequel il n'a fait une ſeptième règle que pour rendre ſes préceptes plus faciles à ſaiſir.

La déclinaiſon du ſoleil eſt un élément abſolument néceſſaire dans

tous les calculs d'Astronomie nautique qui ont le soleil pour objet, & principalement dans ceux dont il est ici question. M. L. la donne toute calculée en d. m. & s. jusqu'en 1784 inclusivement pour midi au méridien de Paris, & en prolonge l'usage jusqu'à la fin de ce siècle à l'aide d'une table auxiliaire qui avoit d'abord été calculée par M. de la Lande. Cependant on auroit pu supprimer ces tables & supposer que le navigateur fut pourvu du *Nautical almanac* ou de la *Connoissance des Tems*, puisqu'il est impossible de s'en passer quand on veut exercer en mer la pratique des observations. L'Auteur donne un grand nombre d'exemples, pour réduire ces calculs à toutes les heures du jour, & à tous les méridiens sur lesquels peut se trouver l'Observateur; il enseigne aussi la manière de trouver l'heure du passage des étoiles par tous les méridiens, & fait usage d'une table très-commode & très détaillée pour éviter le

calcul des parties proportionnelles; après cela viennent les exemples du calcul de la latitude pour tous les cas possibles; ce qui complette cette première méthode.

On peut trouver la latitude par l'observation de deux hauteurs égales du soleil, observées avant & après midi; c'est l'objet de la seconde méthode; le calcul est exposé avec beaucoup de simplicité & appliqué à des exemples. La troisième méthode donne le moyen de trouver la latitude par l'observation de trois hauteurs du soleil, ayant mesuré les deux intervalles des tems écoulés entre ces trois observations. Ce problême est analysé dans toute sa généralité; M. L. fixe les limites propres à chaque cas, tant pour la distance à laquelle ces hauteurs doivent être prises du midi, que pour leur nombre de degrés. Il étoit très-important de fixer ces limites, car au-delà la méthode est trompeuse; M. l'Abbé Rochon, de l'Académie

Royale des Sciences, a trouvé par les procédés exposés dans le Traité de Navigation de M. Bouguer, édition de M. l'Abbé de la Caille, jusqu'à 15 m. d'erreur, au mois de Juin, par 32 deg. de latitude nord. (*Opusc. Math. pag. 101.*) Ce défaut a été également reconnu par M. le Gentil, de l'Académie Royale des Sciences. (Mem. de l'Acad. pour 1771.) La simplicité des procédés employés par l'Auteur, pour la résolution de ces différens cas; la variété des exemples qu'il expose avec tout le détail nécessaire, donnent bien lieu de penser que les navigateurs feront un usage avantageux de cette méthode.

M. John Douwes, Professeur de Mathématiques, & Examinateur des Elèves de la Marine à Amsterdam, proposa, vers 1740, aux navigateurs de sa nation, une méthode pour trouver la latitude par l'observation de deux hauteurs du soleil, ayant mesuré avec une montre ordinaire, *l'intervalle* de tems écoulé entr'elles;

a trigonométrie fournit différens moyens pour résoudre ce problême ; mais l'essentiel de celui-ci, consiste dans l'emploi de différentes tables, & de la latitude estimée, ce qui abrége considérablement les opérations, & rend la marche du calcul très-uniforme. Quelques copies manuscrites de ces tables & des procédés, étant tombées entre les mains de quelques Officiers, ils conçurent une haute idée de cette méthode. Vers 1749, elle fut publiée ; la démonstration a été donnée par plusieurs Auteurs, & notamment par le Docteur Pemberton, qui communiqua, quelque-tems après, à la Société Royale, une Théorie très-détaillée de cette méthode ; il en montra les limites, indiqua les cas où elle seroit trompeuse, & plusieurs autres particularités très-importantes. Ce Mémoire est imprimé dans les *Transactions Philosophiques pour* 1760. M. L. expose cette méthode en détail ; il donne des exemples,

pour tous les cas qui peuvent arriver, fait voir ce qu'il convient de faire lorsque les deux observations ne sont pas faites dans un même lieu, c'est-à-dire, lorsque le vaisseau a parcouru un chemin quelconque dans l'intervalle de tems qui les a séparées; il indique les cas où il convient de répéter le calcul, les modifications qu'il faut lui faire subir lorsque le soleil passe très-près du zénith, parce qu'alors le sinus de la hauteur varie si peu, qu'il est douteux quel arc on doit prendre comme appartenant au sinus naturel de la hauteur méridienne. La même méthode a encore besoin d'être modifiée lorsqu'une des deux hauteurs a été prise très près de midi, l'autre à une certaine distance, & que le soleil passe près du zénith: le précepte & l'exemple marchent toujours de concert & s'éclairent mutuellement. Pour ne rien laisser à desirer sur cette méthode, l'Auteur expose les attentions qu'il faut avoir dans l'usage des tables de Douwes,

&

& dans le choix des tems propres à faire les obſervations : ſi on a égard à tous ces préceptes, la latitude calculée ſera au moins cinq fois plus proche de la véritable que la latitude ſuppoſée ; par-là on peut juger s'il eſt néceſſaire ou non de répéter le calcul avec la latitude calculée au lieu de l'eſtime.

C'eſt cette quatrième méthode que M. L. paroît préférer à toutes les autres, lorſqu'on ne peut avoir la hauteur méridienne ; il en recommande beaucoup l'uſage aux navigateurs françois, qui paroiſſent l'ignorer entièrement ; une légère connoiſſance de l'uſage des tables des ſinus, & des opérations les plus communes de l'arithmétique ordinaire, ſuffiſent pour ſe la rendre familière : nous nous joignons à lui dans cette invitation, parce que nous ſommes convaincus de l'utilité qu'on en peut tirer ; mais nous craignons que l'uſage des tables, la diſtinc-

tion des différens cas, la difficulté de l'emploi de ces méthodes, ne soit long-tems un obstacle à leur usage parmi le commun des marins.

Cette seconde Partie est terminée par un Appendix qui renferme deux problêmes très-utiles à terre, & dont la solution est très-simple. L'un a pour objet de trouver la latitude par le tems que le diamètre du soleil emploie à traverser une ligne horizontale quelconque; & l'autre, par le tems qu'il emploie à traverser un fil vertical. L'Auteur fait usage des tables de Douwes, & d'une table des logarithmes proportionnels fort utile dans le calcul des longitudes.

Les observations & les calculs nécessaires à la recherche des longitudes à la mer, forment l'objet de la troisième Partie; ce problême est un des plus célèbres dont on se soit jamais occupé; les Puissances maritimes de l'Europe ont proposé des récompenses considérables pour en ob-

tenir la solution avec l'exactitude nécessaire aux besoins de la navigation. Les Sçavans de toutes les nations s'en sont occupés; & depuis quelques années il s'est opéré une révolution intéressante à cet égard, qui sera une époque remarquable dans l'histoire de la Marine. Il reste maintenant peu d'obstacles à vaincre; & il y a tout lieu d'espérer que dans ce siècle éclairé les instrumens & les méthodes seront perfectionnés de manière à être à la portée des plus simples navigateurs. Déjà un très-grand nombre d'Officiers de la Marine Royale s'occupe avec succès de ces observations, plusieurs Pilotes & Officiers de la Marine commerçante, observent avec facilité. M. L. en a formé un certain nombre dont les observations peuvent devenir importantes par la suite; & il n'y a pas à douter que la simplicité des préceptes exposés dans son ouvrage ne contribue beaucoup à aug-

menter le nombre des obſervateurs.

Connoiſſant l'heure comptée ſur le navire ; trouver l'heure qu'il eſt au même inſtant dans la capitale ou dans un lieu dont la longitude eſt bien connue, voilà en quoi conſiſte le problême des longitudes. L'eſtime de la route & du chemin eſt le premier moyen qu'on ait employé pour déterminer ſa poſition ; mais la bouſſole & le loch qui ſont les inſtrumens qu'on emploie pour faire cette eſtime, ſont bien éloignés d'avoir le degré de perfection requis pour cet objet ; on eſt d'ailleurs obligé de modifier continuellement les réſultats qu'ils fourniſſent, afin de les rapprocher de plus en plus de la vérité ; ce qui ſe fait toujours d'une manière très-conjecturale : à la vérité, l'obſervation de la latitude ſert à redreſſer ce qu'il peut y avoir de défectueux dans l'eſtime du chemin parcouru. Mais cette obſervation ne vérifie que le chemin fait

ſuivant la ligne nord & ſud, & ne peut donner que des préſomptions ſur l'erreur qui peut s'être gliſſée dans l'eſtime du chemin fait ſuivant la ligne eſt & oueſt. On a imaginé pluſieurs opérations connues ſous le nom de *Corrections*, pour rectifier la longitude d'après l'erreur trouvée dans la latitude; mais M. L. fait connoître combien ces pratiques ſont indirectes & précaires; il préfère, dans preſque tous les cas, l'eſtime pure & ſimple; c'eſt auſſi ce que M. de Fleurieu a reconnu dans ſon voyage pour l'épreuve des montres marines; ce ſentiment eſt maintenant aſſez général parmi les navigateurs expérimentés.

Il eſt donc abſolument néceſſaire d'avoir recours à l'obſervation pour déterminer la longitude. M. L. expoſe & diſcute toutes les méthodes propoſées juſqu'ici, qu'il réduit à ſept principales; 1°. l'exploſion des bombes; 2°. les éclipſes de lune;

3°. celles du ſoleil ; 4°. celles des ſatellites de Jupiter ; 5°. les variations de l'aiguille aimantée ; 6°. les méthodes lunaires ; 7°. les horloges marines Nous allons le ſuivre autant que les bornes d'un extrait peuvent nous le permettre.... Le premier moyen, qui fut propoſé en 1714, par MM. Whiſton & Ditton, Profeſſeurs de Mathématiques de l'hôpital de Chriſt, eſt impraticable à de grandes diſtances ; les éclipſes de lune ſont trop rares & ne comportent pas d'ailleurs une grande préciſion ; celles du ſoleil donnent une préciſion bien plus grande ; mais la longueur des calculs qu'elles exigent, & leur rareté, les rend d'un bien plus foible uſage pour la pratique journalière du pilotage. Les éclipſes des ſatellites de Jupiter fourniſſent un bien plus grand nombre de circonſtances, M. L. expoſe cette méthode dans tout ſon jour, en fait l'hiſtoire, & fait connoître les ten-

tatives de plusieurs Sçavans pour écarter les difficultés de l'observation ; mais eussent-ils réussi complettement, il resteroit encore à cette méthode plusieurs imperfections qui l'empêcheront toujours d'être générale.

L'Auteur traite en détail la méthode des variations de l'aiguille aimantée ; elle fut proposée vers la fin du dernier siècle par le célèbre Halley, qui construisit une carte de ces variations, d'après ses propres observations & celles qu'il avoit pu recueillir des Navigateurs & Astronomes de son tems. En 1744, MM. Dodson & Mountaine corrigèrent & étendirent considérablement la carte de M. Halley. En 1753, M. Bouguer réunit les deux cartes dans une, en distinguant par des lignes rouges les variations de 1700, afin de mettre à même de juger de la position des vraies lignes magnétiques, d'après leur déplacement en 44 années ;

par là ce célèbre Académicien prétendoit généraliser l'usage de cette méthode, & suppléoit, autant qu'il étoit possible, au défaut d'observations pour construire de nouvelles cartes ; mais ce travail a été peu en usage parmi les marins. En 1756, parut une nouvelle Edition de la carte de 1744, par les mêmes Auteurs, & beaucoup plus exacte que la première ; c'est celle que M. Bellin a copiée en 1765, sans aucun changement, avec une note qui contient une règle très-imparfaite sur la marche des déclinaisons de l'aiman, qui est démentie par l'expérience, & par les Auteurs même qu'il cite & dont il a copié la carte. Il y a en général très-peu de critique dans plusieurs cartes publiées pendant que M. Bellin a eu la direction du Dépôt de la Marine ; aujourd'hui que M. de Chabert & M. de Fleurieu en ont la direction ; que M. Bonne & M. Méchain y travaillent avec zèle, il ne

sortira rien du Dépôt qui n'ait toute la perfection possible.

Il faudroit découvrir la marche de la nature dans les déclinaisons magnétiques, pour que cette méthode fût utile ; si l'on est obligé de s'en rapporter uniquement à l'observation, elle ne pourra acquérir cette perfection qu'après beaucoup de tems ; & les observations qui doivent concourir à remplir cet objet, sont précisément celles qui la rendront presque entièrement inutile ; car il est absolument nécessaire que les variations soient portées sur les cartes d'après une longitude observée ; si elles le sont d'après une longitude estimée, comme dans les cartes dont nous venons de parler, lorsqu'on veut rectifier sa position par ce moyen, on ne fait autre chose que substituer l'estime d'autrui à la sienne. M. L. expose tout cela avec clarté, fait connoître les parages où cette méthode devient inutile, ceux

où l'on s'en sert avec avantage malgré ses imperfections actuelles, & il donne la manière de s'en servir.

Il y a long-tems qu'on est convaincu que les observations lunaires sont celles qui doivent fournir la solution de ce fameux problême, en conséquence les Astronomes ont proposé différentes manières de les employer : 1°. le passage de la lune au méridien ; 2°. les hauteurs de la lune ; 3°. les occultations ; 4°. les apulses ; 5°. les conjonctions apparentes de la lune & d'une étoile ; *6°. les distances de la lune au soleil ou aux étoiles zodiacales.*

L'observation du passage de la lune au méridien, ne comporte pas une précision suffisante pour l'objet en question. M. Bouguer a très-bien expliqué cette méthode dans son *Traité de Navigation* ; mais il étoit trop éclairé pour y compter beaucoup, & trop sincère pour en dissimuler les imperfections. Huit sec. d'erreur dans

le tems du paſſage de la lune au méridien, produiſent un deg. d'erreur dans la longitude.

Les hauteurs de la lune peuvent s'appliquer de différentes manières ; mais la méthode de M. Pingré, de l'Académie Royale des Sciences, pour laquelle il prit la peine de calculer un Almanach nautique, ſous le nom d'*Etat du Ciel*, pour les années 1754, 55, 56 & 57, eſt, ſans contredit, la plus ſimple & la plus ingénieuſe ; mais comme cette méthode a auſſi pluſieurs inconvéniens qui lui ſont particuliers, l'Auteur a préféré depuis ce tems-là celle des diſtances.

Les éclipſes ou occultations des étoiles ou des planètes par la lune, ont été propoſées par M. Jacques Caſſini ; M. Halley a beaucoup employé cette méthode, ne pouvant obſerver les diſtances faute d'inſtrument. Il porta ſon attention à la correction des tables lunaires, employa

pour cela la période de 18 ans, connue des Aſtronomes ſous le nom de *Saros chaldaïque*, période que la perfection des tables de la lune de Clairaut, de Mayer, d'Euler, &c. ont rendue inutile. L'obſervation eſt délicate, & le calcul long & pénible, mais ſuſceptible d'être conſidérablement ſimplifié. M. L. a même calculé une table générale de toutes les hauteurs & longitudes du nonagéſime qui ſervira conſidérablement à remplir cet objet [1]: le zodiaque de M. le Monnier, connu ſous le nom de zodiaque de d'Heulland, fournit beaucoup de facilité pour l'obſervation .... Les apulſes & les

[1] Tables générales de la hauteur & de la longitude du nonagéſime, calculées pour toutes les latitudes terreſtres, tant ſeptentrionales que méridionales, depuis l'équateur juſqu'au pôle. A Avignon, chez J. Aubert; à Paris, chez Laporte, rue des Noyers.

conjonctions apparentes ſont deux méthodes à peu-près du même genre ; nous renvoyons à l'Ouvrage pour ce qui les concerne, & nous paſſons à celle des diſtances qui eſt de la plus grande importance ; M. L. l'expoſe avec tous les détails & la clarté qu'exigent les beſoins les plus étendus de la pratique.

« Au défaut d'un ſignal commun & inſtantané dans le ciel, les Aſtronomes ont cherché à y employer la variation d'un mouvement céleſte, variation qui, devant être d'une quantité connue dans un certain tems, ſera différente pour des obſervateurs ſitués ſur des méridiens différens. On ne peut être trop attentif dans le choix de ce mouvement, & on doit ſe diriger dans ce choix, d'après ce principe, qu'*il faut que les erreurs inévitables dans les obſervations, influent le moins qu'il eſt poſſible dans la détermination de la longitude.* Pour remplir cet objet, il

est évident qu'on doit préférer les mouvemens dont la variation est la plus considérable dans un tems donné; par cette raison, les variations dans la latitude & la déclinaison de la lune, sont préférables à celle de la déclinaison du soleil; les ascensions droites de la lune sont encore préférables aux latitudes & aux déclinaisons. »

La méthode des distances est donc théoriquement la plus directe & la plus exacte des méthodes lunaires, c'est-à-dire, de toutes les méthodes; la pratique est ici absolument d'accord avec la théorie. Il y a long-tems que ce principe a été apperçu; mais le défaut des tables & des instrumens pour faire les observations, a été l'obstacle qui en a retardé l'application jusqu'à ces derniers tems. M. L. fait l'histoire de cette méthode; nous allons en rapporter les faits principaux.

Jean Werner de Nuremberg en

parla en 1514; Pierre Apian, en 1524; Oronce Finé & Gemma Frisius, en 1530; Pedros Nunès, en 1560; Kepler, en 1600. Philippe III, Roi d'Espagne, est le premier qui, convaincu de la grande importance de la découverte des longitudes, ait proposé, en 1598, des récompenses à ce sujet; ce généreux exemple fut suivi ensuite par les Etats-Généraux, par l'Angleterre dans le fameux acte du Parlement du 11 Juin 1714, dans la douzième année du règne de la Reine Anne, & ensuite par la France le 15 Mars 1716.

En 1633, Jean Morin, Docteur en Médecine & Professeur de Mathématiques au Collège Royal à Paris, proposa la méthode des distances, au Cardinal de Richelieu. Ce Ministre fit nommer des Commissaires au commencement de 1634, parmi lesquels étoient cinq Mathématiciens célèbres, Pascal, Mydorge,

Boulanger, Herigone & Beaugrand. Ces Sçavans jugèrent la méthode incomplette, vu l'imperfection des tables lunaires; mais en 1645, le Cardinal Mazarin accorda à Morin une pension de 2000 liv. qu'il avoit bien méritée par ses travaux.... En 1665, le Roi Charles II fit bâtir l'observatoire de Greenwich, y plaça Flamsteed pour son Astronome; les termes de sa commission portent: *qu'il devra s'appliquer avec le plus grand soin & la plus grande diligence à rectifier les tables des mouvemens célestes, & les places des étoiles fixes, afin de trouver les longitudes à la mer, chose tant desirée, & de perfectionner l'art de la Navigation.* Les observations de ce célèbre Astronome ont servi à Newton à créer son admirable *Théorie de la Lune;* Mayer, d'après cette Théorie, en y joignant celle de M. Euler, avec ses propres observations, & quelques-unes que lui fournit Bradley, forma

ses excellentes *Tables lunaires ;* il les présenta à la Commission des Longitudes en 1755, & ensuite un exemplaire plus complet & plus exact en 1760 : & le Parlement a honoré sa veuve d'une récompense de 3000 liv. sterling.

En 1750, M. l'Abbé de la Caille fit un voyage au Cap de Bonne-Espérance, dans lequel il discuta & approfondit tout ce qui peut contribuer aux progrès de la navigation; il s'arrêta principalement à la méthode des distances, & proposa à son retour un modèle d'Almanach nautique, pour abréger les opérations : M. Maskelyne s'occupa aussi de cette méthode dans son voyage de 1761 à l'isle de Sainte-Hélène, pour l'observation du Passage de Vénus, il la pratiqua tant en allant qu'en revenant, & trouva dès-lors qu'on pouvoit toujours s'en servir pour déterminer sa longitude à un degré près. Il proposa à son retour

un Almanach nautique ſous la forme de celui qu'avoit propoſé auparavant l'Abbé de la Caille ; la Commiſſion des Longitudes adopta ſes vues ; & depuis 1767, cet Almanach eſt publié un ou deux ans d'avance pour l'uſage des Navigateurs. M. de la Lande fit imprimer les diſtances de la Lune au ſoleil ou aux étoiles dans la *Connoiſſance des Tems* pour 1774 & 1775 ; & M. Jeaurat, ſon ſucceſſeur à ce travail, a eu les mêmes attentions pour les années ſuivantes ; c'eſt rendre un ſervice aux Navigateurs françois que de mettre entre leurs mains tous les calculs de l'Ouvrage anglois.

M. Maskelyne s'eſt auſſi appliqué à ſimplifier & à rectifier les méthodes de réduction de la diſtance apparente à la diſtance vraie ; mais les Commiſſaires des Longitudes ont fait réduire en tables ces réductions, qui forment un grand Recueil de tables de 1260 pages *in-folio*. Elles

t été calculées avec la dernière
écision, pour toutes les distances
parentes depuis 10 deg. jusqu'à
o, par M. Lyons, & MM. Par-
nson le jeune & Williams, Maî-
s ès-arts au Collége de Christ.

Cette méthode est de nature à ap-
ocher de plus en plus de la vérité,
vant la bonté de l'instrument &
périence de l'observateur. M.
skelyne a toujours eu sa longi-
le à un deg près. M. Cook a eu
e exactitude supérieure, puisqu'il
les erreurs à un cinquième de
gré. M. Furneaux a eu très-sou-
it sa longitude à 10 ou 15 milles
s; MM. Pingré, Verdun & le
evalier de Borda, l'ont toujours
uvée avec l'exactitude d'un demi-
gré.

En 1766, M. de Charnieres,
rs Lieutenant de Vaisseau, pro-
a, fit exécuter, & soumit à l'ex-
ience l'héliomètre de M. Bou-
er, auquel il donna une étendue

capable de mesurer des angles de 8 ou 9 degrés ; il y adapta des objectifs achromatiques, & lui donna le nom de *megamètre ;* cet instrument, quoique susceptible d'être beaucoup perfectionné, a eu le plus grand succès entre ses mains. M. Mersais, Elève de M. de la Lande, a fait aussi à bord de *la Flore*, un grand nombre d'observations avec cet instrument ; mais la méthode de calcul qu'il exige, a besoin d'être beaucoup plus rigoureuse que pour l'octant ; les tables générales du nonagésime, calculées par M. Lévêque, sont ici de la plus grande utilité.

L'Auteur expose aussi les tentatives faites en différens tems pour trouver la longitude par les horloges marines ; il fait connoître les travaux de Gemma Frisius, de Metius, de Huigens & de Henry Sully, dont le célèbre Julien le Roi a été l'Elève, & a beaucoup perfectionné

les inventions en horlogerie. Il parle des montres de M. Harrifon, ainfi que des différentes épreuves auxquelles on les a foumifes, & d'après lefquelles il a obtenu la fomme de 460 mille livres, promife par l'acte du Parlement de la douzième année de la Reine Anne, malgré beaucoup d'oppofitions & de délais.

Le 28 Novembre 1771, M. James Cooke fut nommé Commandant de la *Réfolution*, & M. Tobias Furneaux, de l'*Aventure*; ces deux vaiffeaux furent envoyés vers le pôle fud à la recherche des Terres auftrales, dont l'exiftence fuppofée par la plupart des Géographes fpéculatifs, a pendant fi long tems occupé l'attention des Sçavans & des Puiffances maritimes de l'Europe. Dans cette fameufe expédition on a fait avec fuccès une foule d'obfervations de longitude; la partie aftronomique étoit confiée à MM. Wales & Bayly; on avoit quatre montres ma-

rines, trois de M. Arnold, & une de M. Kendall, construite à tous égards sur les principes de Harrison. On sait que le chef de cette entreprise a employé, avec le plus grand succès, un moyen pour conserver la vie & la santé à ses équipages; aussi *il n'y a eu qu'un seul homme de perte sur 118, pendant l'espace de 3 ans 18 jours, à travers tous les climats du globe depuis 52 deg. de latitude nord, jusqu'à 71 degrès de latitude sud.*

En 1768 & 1769, MM. de Fleurieux & Pingré furent chargés par le Gouvernement de soumettre à l'expérience les montres marines de l'invention de M. Ferdinand Berthoud, célèbre Horloger de Paris; le succès de ces expériences fut le plus complet. L'Académie ayant proposé ce sujet pour son Prix de 1773, plusieurs Artistes célèbres ayant concouru, leurs montres, avec le n°. 8 de M. Berthoud, furent envoyées en

expérience ſur la frégate la *Flore*, commandée par M. Verdun de la Crenne, ſur laquelle étoient M. le Chevalier de Borda & M. Pingré; en conſéquence de ces épreuves, l'Académie décerna le Prix à M. le Roy, fils du célèbre Julien le Roy; mais elle ne compara, dans ce jugement, la montre de M. Berthoud à aucune de celles du concours, parce que ce célèbre Artiſte n'a jamais concouru aux Prix de l'Académie sur cette matière.

Malgré le ſuccès de ces expériences, M. L. penſe qu'il s'écoulera encore bien du tems avant que ces machines deviennent d'un uſage général; il s'arrête en conſéquence à la méthode des diſtances de la lune, parce que tout le monde en peut faire uſage, & que les calculs en ſont très-aiſés & à-peu près auſſi ſimples que ceux qu'exigent les horloges marines; il ſuffit d'être muni d'un bon octant ou d'un ſextant, &

d'une montre ordinaire ſur laquelle on puiſſe compter au moins à une minute près pendant l'eſpace de ſix heures.

Les préceptes pour ſe diriger dans les obſervations; le choix du tems convenable à celle qui doit ſervir au calcul de l'heure vraie comptée ſur le vaiſſeau, la manière de faire ce calcul, tant d'après une obſervation de la hauteur du ſoleil que d'après celle d'une étoile, ſont des objets préſentés aux marins avec toute la clarté & l'ordre convenables, accompagnés d'exemples très-nombreux & très-detaillés. Il ſeroit à deſirer qu'on eût des tables des angles horaires pour toutes les latitudes, les déclinaiſons & les hauteurs des aſtres; cet immenſe travail a été commencé par M. L., & il le continueroit avec célérité s'il étoit ſecondé par le Miniſtère dans cette pénible tâche. Au mois d'Août 1775, il préſenta un Mémoire ſur cet objet à l'Académie Royale

Royale de Marine, qui fut fort accueilli par cette Compagnie; mais il y a fait depuis quelques changemens qu'il juge devoir rendre ce travail plus utile, puisqu'ils contribuent à en rendre l'usage plus facile.

Pour la réduction de la distance apparente à la distance vraie, M. L. expose d'abord la méthode de M. Lyons, en expliquant l'usage des grandes tables dont nous avons parlé: ensuite il donne celle qui est connue maintenant dans la marine sous le nom de M. le Chevalier de Borda, & qui n'exige qu'une simple addition & un quart d'heure de tems: après cela il enseigne à conclure la longitude, & fait usage d'une table très ample des logarithmes proportionnels, qui simplifie considérablement les opérations. Il donne aussi une table combinée de la parallaxe & de la réfraction, à double entrée; mais dont l'usage n'est guères plus court que celui du calcul ordinaire.

Les exemples ſont très-multipliés; il y en a deux en forme de tableaux, qui contiennent tous les calculs néceſſaires à une obſervation de longitude. Pour épargner le tems, l'Auteur a fait imprimer des modèles où tous les articles ſont dreſſés, & où il n'y a plus que les chiffres à remplir, comme on en avoit déjà gravé en Angleterre, en 1769, de M. Robert Bishop. Par ce moyen, un calculateur fort ordinaire peut exécuter toutes les opérations en moins d'une demi-heure [1], ſans ſavoir ſeulement la règle de trois.

Lorſqu'on eſt ſeul pour faire les trois obſervations, il s'écoule néceſſairement un certain tems entr'elles, dont on doit tenir compte; l'Auteur donne la manière de réduire les hauteurs des deux aſtres à celles

[1] On trouve de ces modèles, chez Deſpilly, Libraire, haute grande rue, près de celle de Beau-Soleil, à Nantes.

qu'on eut obſervées lorſqu'on a meſuré la diſtance; il fait uſage d'une table très-commode, qui a été d'abord publiée dans la *Connoiſſance des Tems* pour 1772, laquelle eſt fondée ſur la formule 15 × *Coſ. Lat* × *Coſ. Amplit.* démontrée dans l'Aſtronomie de M. de la Lande. Comme cette table a pour argument l'amplitude des aſtres, ou leur diſtance aux points eſt & oueſt, l'Auteur donne les préceptes pour la calculer avec des exemples; mais la formule eſt aſſez ſimple pour qu'il eût pû ſe diſpenſer d'en rapporter la table qui occupe neuf pages de ce volume, & qui d'ailleurs n'eſt applicable à la lune & aux étoiles, qu'avec des modifications.

On peut auſſi, lorſqu'on eſt ſeul, ſe diſpenſer de meſurer la hauteur des deux aſtres, & la calculer pour l'inſtant de l'obſervation de la diſtance. On eſt même ſouvent obligé d'en agir ainſi, lorſque le terme de l'ho-

rizon n'est pas assez distinct au-dessus des deux astres, ou lorsqu'en observant la nuit la hauteur de l'étoile est difficile à mesurer. L'Auteur donne des exemples de ce calcul pour trois cas différens, l'un pour la hauteur du soleil, le second pour la lune & le troisième pour une étoile; il fait encore ici usage des tables de Douwes.

Ayant rassemblé toutes les observations de longitudes, & ayant réuni le témoignage des observateurs les plus expèrimentés, M. L. termine la troisième Partie de son Ouvrage, en disant, « qu'avec très-peu de » peine, la longitude d'un vaisseau, » par le moyen de la lune, peut être » trouvée généralement à environ *un* » *sixième de degré près*, ou au plus » *à un cinquième de degré.* »

Pour rendre cet Ouvrage plus complet & faire ensorte qu'il remplisse toute l'étendue de son titre, M. L, donne, en forme d'additions,

les différentes méthodes d'obſerver les variations de la bouſſole; il traite de la conſtruction & des uſages des différentes eſpèces de compas uſités dans la marine, donne la manière de les aimanter, de les ſuſpendre, &c. Il décrit les compas de variation qu'il a fait exécuter ſous ſes yeux; nous apprenons même qu'il les a encore perfectionnés depuis l'impreſſion de ſon Livre. Il eſpère que les travaux de M. Wanſwinden, Profeſſeur dans l'Univerſité de Francker en Friſe, qui a remporté avec M. Coulomb, Capitaine au Corps Royal du Génie, le Prix propoſé par l'Académie des Sciences ſur cet objet, feront diſparoître les imperfections qui reſtent encore à ces inſtrumens.

L'Auteur donne une règle fort ſimple pour trouver la variation, laquelle eſt toujours la même pour toutes les méthodes aſtronomiques employées dans cette recherche. Il

donne la manière de calculer l'amplitude du ſoleil, lorſque ſon centre eſt réellement à l'horizon, & l'heure vraie de cet inſtant, tant par le calcul trigonométrique, que par le quartier de réduction, avec des remarques ſur l'uſage de ce dernier, lorſque la déclinaiſon du ſoleil eſt moindre que trois degrés, avec un très-grand nombre d'exemples pour tous les cas,.& pour la variation.

Comme on ne peut juger qu'à-peu-près de l'inſtant où le centre du ſoleil eſt réellement à l'horizon, M. L. conſeille d'obſerver le ſoleil lorſque le centre, ou bien l'un des bords paroît à l'horizon de la mer; il enſeigne le calcul que cette circonſtance exige, tant pour la variation que pour l'heure de l'obſervation : il donne de ſemblables calculs pour le centre & pour l'un des bords de la lune.

Vient enſuite la manière de trouver la variation par l'obſervation

des aſtres lorſqu'ils ſont à une certaine hauteur ſur l'horizon, d'abord par le calcul de l'azimuth ou de l'amplitude, enſuite par le paſſage du ſoleil au premier vertical, & au cercle de ſix heures, avec différentes remarques ſur le degré de préciſion de ces obſervations, & ſur leur uſage pour le calcul du tems vrai compté ſur le vaiſſeau.

L'Auteur donne auſſi les uſages de la variation pour corriger les routes du vaiſſeau, & pour trouver la direction qu'on doit lui donner ſur la bouſſole, afin qu'il ſuive exactement la route qu'on a deſſein de lui donner.... Lorſqu'on ne navigue pas vent arrière, & principalement lorſqu'on eſt orienté au plus près du vent, il y a de la dérive; on trouve ici la manière de l'obſerver, & d'en tenir compte tant pour corriger les routes déjà faites, que pour faire valoir une route déterminée. L'Auteur donne pluſieurs précéptes très-

intéressans pour cette recherche, & blâme avec beaucoup de raison, la négligence de la plûpart des Pilotes dans l'observation de cet élément essentiel ; il donne un tableau des derives d'un bâtiment, qui peut être utile dans un grand nombre de cas ; il fut d'abord donné par M. John Buckler à M. Williams Jones, qui le premier le publia au commencement de 1702... M. L. termine ces additions par des remarques importantes sur le Loch ; il conseille aux marins, d'après les expériences du Capitaine Phipps, dans son voyage au Pôle boréal, l'usage du Loch composé de M. Bouguer; il parle aussi des Lochs perpétuels, inventés par MM. Russell & Foxon qui ont été soumis à l'expérience par le même Navigateur; il indique leur utilité particulière, & s'arrête à la longueur de 45 pieds pour la division de la ligne du Loch, d'après le témoignage de MM. Verdun, Pingré & de Borda.

La quatrième & dernière Partie eſt entièrement compoſée de tables, dont voici les titres : 1°. Table des inclinaiſons de l'horizon en ayant égard à la réfraction : 2°. Tables de la même inclinaiſon ſans avoir égard à la réfraction : 3°. Table du demi-diamètre du ſoleil aux différens tems de l'année : 4°. Table des déviations : 5°. Table de la parallaxe du ſoleil : 6°. Table des réfractions : 7°. Table de la déclinaiſon du ſoleil : 8°. Table pour corriger celles de la déclinaiſon & en étendre l'uſage juſqu'à la fin du ſiècle, avec des explications : 9°. Table pour calculer facilement la partie proportionnelle du mouvement du ſoleil en aſcenſion droite & en déclinaiſon : 10°. Table pour réduire la hauteur apparente de la lune à la hauteur vraie, avec un ſupplément pour trouver facilement la partie proportionnelle : 11°. Table des augmentations du demi-diamètre de la lune à différen-

tes hauteurs ſur l'horizon: 12°. Table pour trouver la latitude par l'obſervation de deux hauteurs du ſoleil, ayant meſuré avec une montre ordinaire, l'intervalle de tems écoulé entre les deux obſervations, & connoiſſant la latitude eſtimée: 13°. Table des ſinus naturels pour tous les degrés du quart de cercle: 14°. Table des logarithmes proportionnels: 15°. Table du changement de hauteur des aſtres pendant une minute de tems: 16°. Table des aſcenſions droites, déclinaiſons, latitudes & longitudes des principales étoiles zodiacales propres au calcul des longitudes géographiques: 17°. Table de l'angle horaire d'un aſtre & de ſa hauteur lorſqu'il paſſe au premier vertical.

L'Ouvrage eſt terminé par des additions importantes, qui forment pour ainſi dire un Ouvrage particulier; elles ont pour objet la réduction des routes. L'Auteur y expoſe

les principes fondamentaux des opérations journalières du pilotage, donne la résolution des problêmes ordinaires, par le calcul trigonométrique, par le quartier-de réduction, & par l'échelle de Gunter appellée échelle angloise ; il indique les cas où le moyen parallèle est défectueux, & où il est nécessaire d'employer les latitudes croissantes ou parties méridionales, dont il donne une table pour tous les degrés & minutes de latitude ; & c'est toujours par des exemples qu'il rend ses préceptes familiers aux commençans. La règle composée & ses différentes modifications sont exposées dans le plus grand détail, & les problêmes ordinaires sont terminés par dix-sept questions importantes & curieuses, dont la solution n'exige que la connoissance des mêmes problêmes ; aussi l'Auteur n'en donne-t-il que les résultats, pour donner lieu aux commençans d'essayer leurs forces.

Viennent enſuite des réflexions judicieuſes ſur l'eſtime & ſur les corrections, dont l'Auteur donne des exemples. Il expoſe auſſi ſuccinctement la pratique des corrections propoſées par M. Bouguer, fait voir toujours le peu d'exactitude qu'il y a dans ces ſortes d'opérations, & les précautions que leur uſage exige : après cela on trouve une méthode ingénieuſe pour réſoudre les problêmes de navigation ſans le ſecours d'aucune table ou inſtrument, uniquement par le calcul ; la maniére de réſoudre les principaux problêmes ſur les cartes réduites ; le moyen de trouver ſon point de départ par le relèvement d'un ou deux objets avec le compas de variation, &c. & on termine cette Partie par 76 queſtions utiles & intéreſſantes.

Le calcul des marées eſt ce qui termine tout l'Ouvrage ; il y eſt expoſé par la méthode ordinaire du Nombre d'or & des Epactes. L'Auteur

donne ensuite la manière de calculer les phases de la lune à l'aide de trois tables lunaires, & applique ce calcul à la recherche de l'heure des marées ; ce qui donne beaucoup plus de précision que la méthode précédente. Il y distingue clairement la marée du matin & celle du soir, & donne la manière de trouver l'établissement d'un port, ou l'heure de la marée le jour de la nouvelle lune.

Cet Ouvrage, imprimé avec l'approbation & sous le privilége de l'Académie Royale de Marine, est très-bon & très-digne de l'Auteur, qui étoit déjà estimé & connu ; il répond parfaitement à son titre, puisqu'il embrasse toutes les parties du pilotage ; il eût été à souhaiter qu'il fût imprimé avec plus de soin, mais cela n'empêchera pas qu'il ne devienne véritablement un excellent *Guide du Navigateur.*

[*Extrait de M. de la Lande*]

ÉPITOME *ſur l'Etat Civil de la France ;* contenant l'Origine, les Uſages, les Coutumes, les Mœurs de tous les Peuples des Empires & Républiques d'Orient & d'Occident ; l'Hiſtoire Chronologique, Civile & Politique de la France ; & l'état actuel des Loix, des Uſages, des Mœurs, des Arts & des Sciences en France, &c. Par M. *Percheron de la Galezière.* A Paris, chez Knapen & fils, Lib. Imp. de la Cour des Aides, au bas du pont S. Michel : les Debure, frères ; & Mérigot jeune, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée. 1779. Avec Approbation & Privilége du Roi. 2 vol. *in-12.* l'un de 516 pages & les Préliminaires 12, l'autre de 551.

CE titre arrête d'abord & peut donner lieu à des obſervations : 1°. *Précis* ou *Abrégé* n'auroit-il pas été bien auſſi françois qu'*Epitome ?*

2°. Qu'eſt-ce que l'Auteur entend par l'*Etat Civil de la France?* Le ſecond titre explique ſur cela le premier, & la Préface explique le ſecond titre. M. de Voltaire parle quelque part d'explications,

Que l'on explique encor, peur de s'entendre;

Pour nous, malgré les explications & du titre & de la Préface, nous devinons que l'Etat Civil de la France eſt ſon état de civiliſation, & que cet Ouvrage doit être l'hiſtoire abrégée des progrès de cette civiliſation: 3°. or, pour abréger l'hiſtoire de la civiliſation françoiſe, on y fait entrer en paſſant l'origine, les loix, les uſages, les coutumes, les mœurs de tous les peuples des Empires & Républiques d'Orient & d'Occident. C'eſt aſſez bien prendre ſon tournant. On voit que l'Auteur va ſans rien obmettre & ſans prévariquer,

Compendieuſement énoncer, expliquer,

Expoſer à nos yeux l'idée univerſelle
De ſa cauſe, & des faits renfermés en icelle.

Au reſte, on ne peut pas lui dire : *Avocat, ah ! paſſons au Déluge*, car il a la diſcrétion de ne partir que de cette époque, ſans remonter le moins du monde au-delà ; il prend l'Etat Civil de la France préciſément à la ſortie de l'arche, & l'origine de la langue françoiſe à la tour de Babel & à la confuſion des langues. Chemin faiſant il nous avoue en confidence que Joſué avoit peur des Philiſtins dont il n'étoit pas queſtion de ſon tems. En revanche il nous aſſure que *Saül, Roi des Philiſtins, voit, craint, évite la rencontre des Iſraëlites.* En conſcience, nous craignons qu'il n'y ait ici une faute ou de l'Auteur ou de l'Imprimeur, & qu'il ne faille lire : *Saül, Roi des Iſraëlites, voit, craint, évite la rencontre des Philiſtins.* Ce n'eſt pas qu'il y ait beaucoup à gagner à cette correction, car il ſe trouvera

encore que Saül ne craignit pas & n'évita pas assez les Philistins, puisqu'il fut tué par eux dans une bataille avec Jonathas son fils.

L'Auteur ajoute que Saül offrit sa fille à David, pour qu'il la prît sans douaire. On pourroit croire que l'Auteur confond ici la dot avec le douaire; il n'en est rien cependant. Le texte porte : *le Roi n'a pas besoin de dot pour sa fille : non habet Rex sponsalia necesse*; ce qui a un sens très net, & qui répond fort bien à l'objection que faisoit David, *qu'il étoit trop pauvre pour épouser la fille du Roi.* L'Auteur a voulu abréger ici, & la clarté en a souffert :

Brevis esse laboro
Obscurus fio.

Ne traite-t'il pas un peu légèrement la Chronologie, lorsqu'il paroît placer Daniel entre Josué & David, qu'il appelle, d'une manière

un peu profane, l'*Horace du Monde naiſſant.*

Il traite l'Hiſtoire moderne avec le même ſoin que l'Hiſtoire ancienne. Après avoir dit que la Loi Salique excluoit de la Couronne de France Iſabelle, mère d'Edouard III, & par conſéquent Edouard, il ajoute peu conſéquemment à ce qu'il ſemble : « Philippe V & Charles IV » avoient conſervé le titre de Roi de » France; ils avoient gouverné ce » Royaume pour Jeanne de France, » fille de Louis X. »

Nous pouvons l'aſſurer que Philippe V & Charles IV gouvernoient le Royaume de France & portoient le titre de Roi pour leur propre compte, & nullement pour le compte de leur nièce, qui évidemment ne pouvoit pas avoir plus de droit qu'Iſabelle, d'après la Loi Salique. La propoſition de l'Auteur, ſi elle eût été admiſe dans le tems, auroit donné pour Roi à la France, Charles

le Mauvais, Roi de Navarre, fils de Jeanne de France, & qui, du tems de la querelle d'Edouard III & du Roi Jean, osoit bien dire en effet qu'il avoit plus de droit à la Couronne de France que ceux qui se la disputoient.

Ceux qui desireront s'instruire davantage, doivent recourir à l'Ouvrage même, qui pourra paroître assez amusant à ceux qui sauront bien prendre les choses.

[*Extrait de M. Gaillard.*]

NOTES *sur la Vie & les Ouvrages du P. Pezenas.*

ESPRIT Pezenas, né à Avignon le 28 Novembre 1692, entra dans la Compagnie des Jésuites en 1709. Après y avoir fait ses études, enseigné les Humanités & la Philosophie durant quelques années, il fut pourvu de l'emploi de Professeur Royal d'Hydrographie à Marseille.

en 1728. Il ne tarda pas à s'y faire un nom par la quantité des bons Ouvrages qu'il donna successivement au Public, & dont voici les principaux : Elémens du Pilotage, en 1733 : Pratique du Pilotage, en 1741 : nouvelle Méthode du Jaugeage, en 1742. Il l'avoit déjà présentée à l'Académie des Sciences, comme on le voit dans l'histoire de l'Académie pour 1741, pag. 100 : Théorie & Pratique du Jaugeage, en 1749 : Traductions de la Physique de Desaguliers, du Traité des Fluxions de Maclaurin, du Microscope de Backer, du Guide des jeunes Mathématiciens, &c. Il fit les nivellemens du Canal projetté en Provence, dont on peut voir la notice dans le grand Ouvrage des *Canaux de Navigation* de M. de la Lande. Il se délassoit de tems en tems de ces fatigues par des fonctions conformes à son état, par des missions, pour lesquelles il avoit

up de talent & une éloquence
Géométrie n'avoit point def-
A la suppression des galères
9, son emploi de Professeur
vant sans exercice, il tourna
:s du cô-é de l'Astronomie.
bservatoire étoit jusqu'alors
ırni d'instrumens. Il en acquit
es-uns de ses épargnes; il en ob-
ı Roi, entre autres un excel-
:lescope de 6 pieds, qui est
à l'observatoire de Marseille,
es mains de M. de S. Jacques
vabelle; & pour que ces ins-
ıs ne restassent pas inutiles, il
de S. M. une pension pour en-
r deux Jésuites adjoints à son
atoire. Outre les observations
lières & suivies qu'on y fai-
le P. Pezenas donna au Pu-
en 1775 & 1776, deux vo-
de Mémoires de Mathémati-
: de Physique en société avec
ljoints, le P. Blanchard, qui
en 1757 de cet observatoire à

la place de Professeur Royal de
thématiques à Toulon; le Pè
Grange, qui est actuellement à
con, mais qui a dirigé longt
l'observatoire de Milan, où il a
tinué avec gloire ses travaux as
nomiques, & formé des Elèves
se distinguent; le P. Correard,
tuellement Professeur de Mathé
tiques à Gênes. En 1764, le P.
zenas, obligé de quitter Marsei
se retira à Avignon & y porta
goût pour les recherches utiles.
composa & fit imprimer son As
nomie des Marins en 1766, su
de sa Traduction de l'Optique
Smith, avec des augmentations
1767; il eut part à la nouvelle E
tion des Tables de Gardiner, i
primée à Avignon en 1770, &
est préférable à celle d'Anglete
La fameuse Question des Longitu
par le moyen de la lune, occupa
dernières années. S'il n'y eut pas t
le succès dont il se flattoit, il f

prendre à son grand âge. Il y
va du moins cet avantage, que
mêmes études qui avoient fait la
:e & l'occupation de toute sa
firent encore le charme de ses
x jours. Il publia, en 1775,
Histoire Critique de la décou-
: des Longitudes. Il termina
sa longue & laborieuse carrière
Février 1776. Il étoit de l'Aca-
ie de Marine depuis son institu-
, Correspondant de l'Académie
ale des Sciences & de celle de
ntpellier; il est fait mention
es Observations dans les Mémoi-
le l'Académie, 1757, pag. 99,
toire de 1760, pag. 162, de
ne que dans plusieurs volumes de
:e Journal, où nous avons rendu
ce à ses Ouvrages & à son
ite.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

FRANCE.

DE BORDEAUX.

MÉMOIRE *sur l'action & l'utilité des Bains, soit d'eau douce, soit d'eau de mer*, qui a remporté le Prix en 1767, au jugement de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bordeaux. Par M. *Marteau*, Docteur en Médecine, des Universités de Rheims & de Caën; de l'Académie des Sciences d'Amiens, ancien Médecin Pensionnaire de la ville d'Aumale, &c. 1778. *in*-4°. de 99 pages.

Traité de l'analyse des Eaux Minérales, ou Mémoire sur ces deux questions proposées par l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences &

& Arts de Bordeaux : *quelle est la meilleure manière d'analyser les Eaux minérales ? & l'analyse suffit-elle pour pouvoir en déterminer la vertu & les propriétés ?* Ouvrage qui a remporté le Prix en 1769 au jugement de cette Académie. Par M. *Marteau*, Docteur en Médecine des Universités de Rheims & de Caën; de l'Académie des Sciences d'Amiens, & ancien Médecin-Pensionnaire de la ville d'Aumale. 1778. *in*-4°. de 74 pages.

Mémoire Médico-Chimique sur les principes & les vertus des substances animales, médicamenteuses, qui a remporté le Prix en 1778, au jugement de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bordeaux; par M. *Touvenel*, Docteur en Médecine, de la Faculté de Montpellier, Membre de la Société Royale de Paris & du Collége Royal de Nancy, & Médecin pour les

Eaux Minérales de Contrexeville. 1779, *in*-4°. de 59 pages.

Ces trois Dissertations très-bien faites & très-savantes ont été imprimées à Bordeaux chez Michel Racle, Imprimeur Agrégé de l'Académie : elles se trouveront incessamment à Paris, chez Pissot, Libraire, quai des Augustins. Nous tâcherons de les faire connoître plus particulièrement.

DE STRASBOURG.

Dissertations sur différens sujets de Médecine tenant lieu de Thèses dans l'Université de Strasbourg.

Ces Dissertations sont ordinairement bien faites, très-soignées, sur des sujets intéressans, & souvent contiennent des choses neuves; c'est ce qui nous engage à annoncer aux gens de l'art celles qui parviennent à no-

re connoissance; quoiqu'elles soient toutes en latin, nous en donnerons les titres en françois.

De l'usage des Bains avant, pendant, & après l'accouchement; par M. *Christophe-François-Nicolas Dupuy*. *in*-4°. de 40 pages, 1778.

Sur la Pleuresie vraie; par M. *Jean-Frédéric-Martin la Roche*. *in*-4°. de 25 pages, 1779.

Sur la guérison heureuse d'une Phtisie pulmonaire très-grave, survenue à une maladie du foie; par M. *Jean-Louis Weber*. *in*-4°. de 36 pages, 1779.

Sur la manière de soigner & d'élever les nouveaux-nés; par M. *Jean-Jacques-Gabriel Massy*. *in*-4°. de 16 pages, 1779.

De l'Ischurie & de la Paracentèse, ou Ponction de la Vessie; par M.

Jean-Wilhelme Wagner. *in*-4°. de 42 pages, 1779.

Sur les Indigeſtions; par M. *Jacques Rouſſel.* *in*-4°. de 38 pages, 1779.

Obſervations de pratique, *ſur les vertus du Mercure*, *de l'extrait de Cigue & de la Pulſatille*; par M. *Jean-Jacques Zimmermann*, *in*-4°. de 26 pages. Cette dernière Diſſertation a été imprimée par *Jonas Laurenzimp*, à Strasbourg.

Toutes les autres ſont de l'Imprimerie de *Jean-Henri Heitz*, Imprimeur de l'Univerſité.

DE METZ.

Elémens de Chimie, *rédigés d'après les découvertes modernes*, ou Précis des Leçons publiques de la Société Royale des Sciences & des Arts de Metz. Par M. *Michel du*

Tennetar, Conseiller & Médecin Ordinaire du Roi, Professeur Royal de la Faculté de Médecine en l'Université de Nancy, Agrégé d'honneur au Collége des Médecins de la même ville, de la Société Royale de Médecine de Paris, de celle des Sciences & Arts de Metz, &c. A Metz, chez Gerlache, Libraire, rue Fourmivue, près de la la Place des Armes, 1779. *in*-12.

Il n'y a encore d'imprimé que la première partie de ces Elémens, contenant le Règne minéral; les deux autres le seront dans peu. Cet Ouvrage est une sorte de Manuel ou de Répertoire à l'usage de ceux qui suivent le Cours de Chimie que M. du Tennetar fait gratuitement à Metz, sous les auspices de la Société Royale des Sciences & des Arts de cette ville, qui fournit aux frais des expériences. On nous mande de Metz que M. du Tennetar a mérité des éloges par la clarté, la précision &

la facilité avec lesquelles il expose les principes de la Chimie à son auditoire.

Cet établissement naissant est un des premiers fruits qu'a produit le bel exemple de l'Académie des Sciences de Dijon. Nous pourrons donner une idée de l'Ouvrage de M. du Tennetar, lorsqu'il sera achevé.

DE ROUEN.

Dissertation sur le mouvement & le repos dans les Maladies chirurgicales. Par M. *David*, Docteur en Médecine, Maître en Chirurgie de Paris, Professeur Royal de Chirurgie & d'Anatomie à Rouen. &c. A Rouen chez A. F. Viret; & se vend à Paris, chez la veuve Vallat-la-Chapelle, Libraire dans la grande salle du Palais. 1779. Brochure *in*-12 de 164 pages.

DE NANCY.

Dissertation Chimique sur les

Eaux minérales de la Loraine ; Ouvrage qui a remporté le Prix au jugement de MM. de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Nancy le 9 Mai 1778. Par M. *Nicolas*, Maître-ès arts & en Pharmacie, Démonſtrateur Royal de Chimie en l'Univerſité de Nancy ; chez Thomas, Imprimeur, rue de l'Eſplanade, N°. 252. 1778. Broch. *in*-12 de 116 pages : ſe trouve à Paris, chez Gueffier, Libraire-Imprimeur au bas de la rue de la Harpe. Prix, 1 liv. 16 ſols.

La Loraine eſt un pays abondant en Eaux minérales de différentes eſpèces & toutes très-renommées. On en a déjà fait un aſſez grand nombre d'analyſes qui ne s'accordent point dans leurs réſultats. M. Nicolas a ſoumis à un nouvel examen les différentes ſources de Plombières, de Buſſang & de Contrexeville. Il faut eſperer qu'à force de revenir ſur ces

mêmes objets, on parviendra enfin à les bien connoître.

DE PARIS.

Eloge de M. le Maréchal de Muy; par M. *de Tresséol.*

Esse quam videri bonus malebat; itaque quò minùs gloriam petebat, eò magis illam assequebatur.

Salluft. in bell. Catilin. C. 57.

A la Haye; & se trouve à Paris, chez Barrois le jeune, Libraire, quai des Augustins, près le pont S. Michel. 1778. *in*-8°. 45 pag.

Nous rendrons compte incessamment de cet Ouvrage.

Encyclopédie Poétique, ou Recueil complet de chefs-d'œuvres de Poésie sur tous les sujets possibles depuis Marot, Malherbe, &c. jusqu'à

nos jours, présentés dans l'ordre alphabétique; dédiée à M. de Voltaire, Gentilhomme ordinaire du Roi, de l'Académie Françoise, &c. &c. Par M. *de Gaigne.* Tome VI. Les quinze premières feuilles, depuis le N°. 1061 jusqu'au N°. 1177. A Paris, chez l'Auteur, rue de Grenelle, près celle des SS. Pères; & Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, à l'hôtel de Cluni. 1779. Avec Approbation & Privilége du Roi. *in*-8°. très-belle Edition, ornée de portraits.

Voyage pittoresque de la Grèce, 4e. Cahier. Prix, 12 liv.

Nous rendrons compte inceſſamment de cette nouvelle Partie d'un des plus beaux Ouvrages que l'amour des Arts & le deſir d'être utile ayent encore produits.

De la Religion, par un Homme du monde; où l'on examine les dif-

férens systêmes des Sages de notre siècle, & l'on démontre la liaison des principes du Christianisme avec les maximes fondamentales de la tranquillité des Etats.

Nous ne devons pas nier des vérités démontrées, parce qu'il en résulte des difficultés insolubles à la raison humaine.

Descartes.

A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, à l'hôtel de Cluny. 1778. Avec Approbation & Privilége du Roi. *in* 8°. 4 Parties en 5 volumes.

Description de l'Arabie, d'après les observations & recherches faites dans le pays même par M. *Niebuhr*, Capitaine d'Ingénieurs, Membre de la Société Royale de Gottingen, nouvelle Edition, revue & corrigée: A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Ecrivains. 1779. Avec Appro-

bation & Privilége du Roi. Deux volumes *in*-4°. Le premier, de 358 pages, le second de 316, avec fig. en taille-douce.

Histoire générale d'Allemagne depuis l'an de Rome 640 jusqu'à nos jours. Tomes V & VI. Par M. *Montigny*. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Ecrivains. 1775 & 1779. Avec Approbation & Privilége du Roi. 2 vol. *in*-12. Le premier de 474 pages, le second de 558.

Recherches sur les moyens d'exécuter sur l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques, sans épuisement; par M. *Coulomb*, Capitaine en premier dans le Corps Royal du Génie, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. A Paris, chez Jombert, fils aîné, rue Dauphine. 24 pag. *in* 8°. avec fig.

La méthode de M. Coulomb con-

ſiſte à employer un bateau à air d'après l'idée de la cloche du plongeur. Le bateau eſt diviſé en trois caiſſes; celle du milieu eſt ouverte par en bas pour loger les travailleurs; l'air y eſt comprimé par un ſoufflet qui en chaſſe l'eau pour y ſubſtituer de l'air & la mettre à ſec. La deſcription des manœuvres & la figure du bateau ſe trouvent dans ce Mémoire, que l'Académie des Sciences a jugé devoir être imprimé ſous ſon privilége, pour qu'on fût à portée d'en faire l'expérience en grand.

Leçons Phyſico-Géographiques à l'uſage des jeunes gens curieux de joindre aux connoiſſances géographiques ordinaires, celle des points les plus intéreſſans de la Phyſique du globe terreſtre. Par M. l'Ab. *de Billy*, ancien Profeſſeur Royal de Mathématique. A Paris, chez Charles-Pierre Berton, Libraire, rue S. Victor, vis-à-vis le Séminaire de S. Ni-

colas du Chardonnet, au Soleil levant. 1779. Avec Approbation & Privilége du Roi. 388 pages *in*-8°.

Il eſt d'expérience que la Géographie ne s'apprend qu'autant que les détails en ſont liés avec quelques faits plus faciles à retenir; quelquefois on y joint l'Hiſtoire. M. l'Abbé de Billy a entrepris d'y joindre la Phyſique, mais d'une manière qui ſoit à la portée des enfans de douze à treize ans, & il en a fait l'expérience. On y trouve la ſituation des continens, leurs qualités phyſiques, les variétés du flux & du reflux de la mer, celles de l'air & des vents, des aurores boréales, des fontaines & des rivières, la nature des plantes, des animaux. L'Auteur explique les couleurs fort au long & d'une manière fort intelligible. Il donne après cela une deſcription fort ſuccinte des principales parties du monde, de leurs productions & des choſes qui les rendent les plus remarquables.

Peut-être auroit-on pu lier davantage la partie Géographique avec la partie Physique ; mais tel qu'il est, ce Livre paroît devoir être utile à l'instruction de la jeunesse.

Voyage dans les mers de l'Inde, fait par ordre du Roi à l'occasion du Passage de Vénus sur le Disque du Soleil le 6 Juin 1761, & le 3 du même mois 1769 ; par M. *le Gentil*, de l'Académie Royale des Sciences, imprimé par ordre de Sa Majesté. A Paris, de l'Imprimerie Royale ; & se trouve à Paris, chez les Frères Debure, Libraires, quai des Augustins. Tome I. vol. *in*-4°. de 707 pages, avec 13 planches ou cartes. Prix, 13 liv. 10 s. broché, & 15 liv. relié.

On trouve dans cet Ouvrage, non-seulement l'histoire d'un voyage long & intéressant, & les observations d'un habile Astronome faites à Pondichéry sur les réfractions & autres

objets astronomiques, mais aussi les mœurs des Indiens, l'astronomie des Brahmes, des remarques sur le commerce & la guerre, sur les différentes routes de l'inde, sur les vents, sur la lumière de la mer, sur l'aiman, sur la météorologie, &c. Le second volume qui s'imprime contiendra ce qui concerne les Philippines, Madagascar, les isles de France & de Bourbon, où M. le Gentil a fait beaucoup d'observations & recueilli beaucoup de faits importans sur les productions, le commerce, la situation des lieux, & les usages de tous ces pays éloignés.

Géographie élémentaire à l'usage des Colleges; avec un Précis de la Sphère & des Cartes géographiques. Par M. *Robert*, Professeur Emerite de Philosophie. Troisième Edition. A Paris, chez Bastien, Libraire,

rue du Petit-Lion. 240 pag. *in*-12. Prix, 2 liv. relié.

Nous avons annoncé la ſeconde Edition de la Géographie de M. Robert en trois volumes. Ceci en eſt un abrégé qui eſt accompagné de ſept petites cartes, & peut diſpenſer d'avoir un atlas pour les premières études de Géographie, quoiqu'il ſoit d'un prix très-modique, & les cartes bien gravées. La Géographie de M. Robert, traduite en italien, s'imprime actuellement à Turin, chez MM. Reycends ; ce qui prouve le cas qu'on en a fait même en pays étranger ; elle a ſurtout le mérite d'être écrite par une perſonne qui a voyagé & vu par ſoi-même : *qui mores populorum vidit & urbes.*

L'Art de guérir les Hernies ou Deſcentes ; Ouvrage utile aux perſonnes attaquées de ces maladies, & dans lequel on trouvera la meil-

leure methode de conltruire les bandages convenables à leur curation. Seconde Edition, corrigée & augmentée d'un Vocabulaire françois. Par M. *Balin*, reçu au Collége Royal de Chirurgie pour les Hernies, Chirurgien Herniaire des Hôpitaux & Prisons de Paris, & ci-devant Chirurgien aux Armées. A Paris, de l'Imprimerie de Grangé, rue de la Parcheminerie; & se trouve chez l'Auteur, place de Grêve, au coin de la rue de la Tannerie. 1779. *in*-12 de 300 pag.

Réflexions critiques en forme de Lettre sur la cause de l'Accouchement. Par M. *Capmas*, ancien Démonstrateur de Physique & des Mathématiques, ensuite Médecin pensionné de la ville de Montauban, & Inspecteur des Eaux minérales de sa Généralité, & actuellement Médecin Consultant de Madame la Comtesse d'Artois. A Paris, chez Didot

le jeune, Libraire & de la Faculté de Médecine, quai des Augustins; & Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordéliers, vis à-vis l'Eglise de S. Côme. 1779. Broch. *in*-12 de 108 pag. Prix, 1 liv. 4 s.

Analyse des Eaux alkalino-martiales de Trye-le-Château, avec l'exposition de leurs propriétés. Par M. *Fourcy*, ancien Apothicaire Major des Camps & Armées du Roi, sous les yeux de M. *Raulin*, Médecin ordinaire du Roi, Censeur Royal, Inspecteur Général des Eaux minérales du Royaume, de la Société Royale de Londres, des Académies des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Berlin, de Bordeaux, &c. &c. Publiée par M. *Pelvilain*, Propriétaire de ces Eaux minérales. A Paris, chez Jean-François Valade, Libraire, rue S. Jacques. 1779. Petite Broch. *in*-12 de 35 pages.

AVIS.

Nyon l'aîné, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, & au mois d'Octobre prochain, conjointement avec M. Saillant, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs, près l'Imprimeur du Parlement, vient d'acquérir les articles ſuivans :

Continuation de l'hiſtoire des Révolutions de Suède de l'Abbé de Vertot, ou hiſtoire d'Eric XIV, Roi de Suède, fils de Guſtave Vaſa, par Olof Celſius, & traduit du ſuédois par M. Genet le fils. *in*-12. rel. 3 liv.

Hiſtoire des Guerres de l'Inde, ou des Evènemens militaires arrivés dans l'Indouſtan. 1765. 2 vol. *in*-12. rel. 5 liv.

Abrégé de l'hiſtoire de la Milice françoiſe du P. Daniel, avec un Pré-

cis de son état actuel; Ouvrage curieux & instructif pour les Militaires, avec figures en taille-douce. 2 vol. *in*-12 rel. 6 liv.

La Pharsale de Lucain, traduite en françois par M Marmontel. 2 vol. *in*-8°. avec figures, très-proprement reliés, 14 liv.

Histoire des Colonies européennes dans l'Amérique, sçavoir : Espagnoles, Portugaises, Françoises, Hollandoises, Danoises & Angloises; trad. de l'anglois de Burck par Eidous; avec deux Cartes de l'Amérique. 2 vol. *in*-12 rel. 5 liv.

Recueil des Arrêtés de M. le Premier Président de Lamoignon, avec son Portrait très bien gravé. *in*-4°. rel. 12 liv.

Autres Livres nouveaux qui se trouvent chez le même Libraire.

Arithmétique politique par Young,

ad. de l'anglois par M. Fréville, a Haye. 2 vol. *in*-8°. rel. 10 liv.

Loix du Magnétisme comparées ux observations & aux expériences ans les différentes parties du globe erreftre, pour perfectionner la théoie générale de l'aimant, & indiuer par là les courbes magnétiques u'on cherche à la mer sur les cartes éduites; par M. le Monnier, avec eaucoup de cartes. *in*-8°. rel. 5 liv.

Mémoires sur l'Egypte ancienne & moderne; suivis d'une Description du golfe arabique ou de la mer ouge; par M. d'Anville; avec des artes. *in*-4°. rel. 12 liv.

Poésies de M. Haller, trad. de 'allemand, Edition retouchée & ugmentée, avec de très-jolies vignettes. Berne. *in*-8°. très-proprenent relié, 6 liv.

Mémoires de la Grande Bretagne, & de l'Irlande, depuis la dissolution du dernier Parlement de Charles II jusqu'à la bataille navale de la Hogue, trad. de l'ang. de Dalrymple, Genêve. 2 vol. *in*-8°. rel. 9 liv.

TABLE

ES ARTICLES CONTENUS
dans le Journal du mois
d'Août 1779.

Fin de la Table.

LE JOURNAL DES SÇAVANS,

POUR L'ANNÉE M. DCC. LXXIX.

SEPTEMBRE.



A PARIS;

Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré.

M. DCC. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVIS.

On s'abonne actuellement pour le JOURNAL DES SÇAVANS *au Bureau du Journal de Paris, rue du Four S. Honoré ; & c'est à l'adresse du Directeur de ce Journal qu'il faut envoyer les objets relatifs à celui des Sçavans. Le prix de la Souscription de l'année est de 16 liv. pour Paris, & de 20 liv. 4 ſ. pour la Province, soit* in-12 *ou* in-4°. *Le* JOURNAL DES SÇAVANS *est composé de quatorze Cahiers ; il en paroît un chaque mois, & deux en Juin & en Décembre.*



LE

JOURNAL

DES

SÇAVANS.

SETEMBRE. M. DCC. LXXIX.

MÉMOIRES du Maréchal de Berwick, écrits par lui-même; avec une ſuite abrégée depuis 1716 juſqu'à ſa mort en 1734; précédés de ſon Portrait, par Milord Bolingbroke; & d'une ébauche d'Eloge hiſtorique, par le Préſident de Monteſquieu; terminés par des Notes & des Lettres

ſervant de Pièces juſtificatives pour la Campagne de 1708. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comteſſe d'Artois, rue des Mathurins, à l'hôtel de Cluny. 1778. 2 vol. *in*-12 de plus de 500 pages chacun.

LE Public n'avoit point encore les Mémoires du Maréchal de Berwick; ce qui a paru ſous ce nom, immédiatement après ſa mort, eſt un Ouvrage ſans caractère authentique & preſque ſans vérité. Les Mémoires qu'on vient de publier & que nous annonçons, ſont les ſeuls véritables; ils ont été imprimés ſur l'original écrit de la propre main du Maréchal. On trouve à la tête de ces Memoires un Diſcours intitulé: *Portrait du Maréchal de Berwick*, & un Eloge hiſtorique de ce grand *Général*, compoſés, l'un par Mi-

lord Bolingbroke, l'autre par M. de Montesquieu. Le premier de ces deux personnages illustres, avoit eu les plus grandes affaires à traiter avec le Maréchal de Berwick; & l'estime qu'ils avoient conçue l'un pour l'autre, les avoit étroitement unis; le second avoit connu à Bordeaux le Maréchal qui commandoit pour le Roi en Guyenne.

Milord Bolingbroke applique au Maréchal ces vers d'Horace à Virgile sur la mort de Quintilius Varus:

Multis ille bonis flebilis occidit;
Nulli flebilior quàm mihi.

Il appelle M. de Berwick *le meilleur grand homme* qui ait jamais existé, comme Cicéron a dit du second Scipion l'Africain: *nec melior vir fuit Africano quisquam, nec clarior.* Ce portrait est tiré d'une feuille hebdomadaire intitulée, *le Craftsman*, où il fut inséré à la première nouvelle de la mort du Maréchal de

Berwick, tué d'un coup de canon à la tranchée de Philisbourg, le 12 Juin 1734.

L'Eloge hiſtorique du Maréchal de Berwick n'eſt qu'une ébauche, mais c'eſt une ébauche de M. de Monteſquieu; on reconnoît cet Ecrivain illuſtre à une foule de traits qui ne peuvent être que de lui. Nous allons en citer quelques uns.

M. de Berwick étoit neveu, par ſa mère, du fameux Churchill, Lord Marlborough. « Telle fut, dit M. » de Monteſquieu, l'étoile de cette » maiſon de Churchill, qu'il en ſor- » tit deux hommes, dont l'un, dans » le même tems, fut deſtiné à ébran- » ler, & l'autre à ſoutenir les deux » plus grandes Monarchies de l'Eu- » rope. »

En parlant de la guerre d'Irlande en 1689 & 1690: « on la regarda à » Londres comme l'œuvre du jour, » & comme l'affaire capitale de l'An- » gleterre; & en France, comme » une guerre d'affection particulière

» & de bienſéance .... Les Officiers
» françois qu'on y envoya .... n'eu-
» rent que trois choſes dans la tête,
» d'arriver, de ſe battre, & de s'en
» retourner »

Quand M. de Berwick alla pour la première fois en Eſpagne, en 1704, « tous les partis vouloient le
» gagner ; il n'entra dans aucun ; &
» s'attachant uniquement au ſuccès
» des affaires, il ne regarda les in-
» térêts particuliers que comme des
» intérêts particuliers ; il ne penſa
» ni à Madame des Urſins, ni à
» Orry, ni à l'Abbé d'Etrées, ni au
» goût de la Reine, ni au penchant
» du Roi ; il ne penſa qu'à la Mo-
» narchie. »

Il ſauva l'Eſpagne & fut rappellé. « Il éprouva ce que tant d'autres
» avoient éprouvé avant lui, que de
» plaire à la Cour eſt le plus grand
» ſervice que l'on puiſſe rendre à la
» Cour, ſans quoi toutes les œuvres,
» pour me ſervir du langage des

» Théologiens, ne ſont que des œu-
» vres mortes. »

En 1706, il retourna en Eſpagne, chaſſa les Portugais de la Caſtille, & les pouſſa juſqu'aux extrémités du Royaume de Valence & de l'Arragon. « Il les y conduiſit marche par » marche, comme un Paſteur con-» duit des troupeaux. »

En 1707, M. le Duc d'Orléans, qui étoit auſſi allé en Eſpagne, où il ne put arriver qu'après la bataille d'Almanza, gagnée par le Maréchal de Berwick, propoſa le ſiége de Lérida, l'écueil du Comte d'Harcourt & du grand Condé, ce ſiége fut réſolu malgré le Maréchal. « Dès ce » moment, M. de Berwick ne vit » plus d'obſtacles : il ſavoit que ſi la » prudence eſt la première de toutes » les vertus avant que d'entreprendre, » elle n'eſt que la ſeconde après que » l'on a entrepris. » C'eſt ainſi que M. de Turenne, avec qui M. de Berwick a pluſieurs traits de confor-

mité, contribua beaucoup au ſuccès de la bataille de Norlingue, livrée contre ſon avis par le Prince de Condé.

« M. le Duc d'Orléans finit la » campagne avec gloire; & ce qui » auroit infailliblement brouillé deux » hommes communs, ne fit qu'unir » ces deux-ci.

Après avoir indiqué les principales époques de la vie de M. de Berwick, M. de Monteſquieu raſſemble quelques traits de ſon caractère: » ſon air froid, un peu ſec, & même un peu ſévère, faiſoit que quelquefois il auroit ſemblé un peu » déplacé dans notre nation, ſi les » grandes ames & le mérite perſonnel avoient un pays..... Jamais » perſonne n'a ſu mieux éviter les » excès, ou, ſi j'oſe me ſervir de ce » terme, les piéges des vertus: par » exemple, il aimoit les Eccléſiaſtiques..... il ne pouvoit ſouffrir » d'en être gouverné.... Il étoit im» poſſible de le voir & de ne pas ai-

» mer la vertu, tant on voyoit de
» tranquillité & de félicité dans son
» ame.... J'ai vu de loin dans les livres
» de Plutarque, ce qu'étoient les
» grands Hommes : j'ai vu en lui de
» plus près ce qu'ils sont : je ne con-
» nois que sa vie privée : je n'ai point
» vu le Héros, mais l'homme dont
» le Héros est parti.... Il aimoit ses
» amis : sa manière étoit de rendre
» des services, sans vous rien dire ;
» c'étoit une main invisible qui vous
» servoit..... Jamais homme n'a
» tant pratiqué la religion, & n'en
» a si peu parlé..... Il haïssoit ces
» disputes, qui, sous prétexte de la
» gloire de Dieu, ne sont que des
» disputes personnelles..... Il alloit
» à celui dont il avoit sujet de se
» plaindre, lui disoit les sentimems
» de son cœur, après quoi il ne di-
» soit rien...... »

Il mourut comme Turenne & dans des conjonctures à-peu-près sembla-*bles*. « Jamais, dit M. de Montesquieu, rien n'a mieux représenté

» cet état, où l'on ſait que ſe trouva » la France à la mort de Turenne. » Je me ſouviens du moment où » cette nouvelle arriva : la conſterna- » tion fut générale. Tous les deux ils » avoient laiſſé des deſſeins interrom- » pus, tous les deux, une armée en » péril; tous les deux finirent d'une » mort qui intéreſſe plus que les » morts communes : tous les deux » avoient ce mérite modeſte, pour » lequel on aime à s'attendrir, & que » l'on aime à regretter. »

M. de Monteſquieu applique aux Mémoires du Maréchal de Berwick ce qu'il avoit dit ſur la Relation d'Hannon, dans l'Eſprit des Loix. « C'eſt un beau morceau de l'anti- » quité que la Relation d'Hannon : » le même homme qui a exécuté, a » écrit. Il ne met aucune oſtentation » dans ſes récits : les grands Capitai- » nes écrivent leurs actions avec ſim- » plicité parce qu'ils ſont plus glo- » rieux de ce qu'ils ont fait, que de » ce qu'ils ont dit. »

Le meilleur extrait que nous pussions donner de ces Mémoires, seroit de transcrire en entier cet Éloge historique, qui en est effectivement un extrait fort abrégé, mais fort substantiel; la raison qui nous empêche de nous y borner, est que nous nous priverions par-là de l'avantage de faire parler quelquefois le Maréchal lui-même, & que nous avons d'ailleurs à rendre compte de supplémens & de notes que M. de Montesquieu n'a pas eus sous les yeux.

M. de Berwick qui n'eut d'abord d'autre nom que celui de Fitz-James, naquit le 21 Août 1670; fut envoyé en France à l'âge de sept ans pour être élevé dans la Religion Catholique; on le mit d'abord au collége de Jully, avec son frère, depuis Duc d'Albemarle, puis au collége du Plessis, puis à celui de la Flèche par le conseil du P. Pèters. Les études des deux frères ne furent interrompues que par un voyage qu'ils firent en 1684 en Angleterre, pour voir le

Duc d'Yorck leur pére. Le Duc d'Yorck ſuccéda en 1685 à Charles II ſon frère; l'année ſuivante M. de Berwick quitta Paris où il faiſoit ſes exercices, pour aller faire ſes premières armes en Hongrie ſous le Duc de Lorraine Charles V, le Héros de l'Europe depuis la mort de M. de Turenne arrivée en 1675, & la retraite du Grand Condé, qui mourut cette même année 1686. M. de Berwick étoit au ſiége de Bude pris par le Duc de Lorraine le 2 Septembre; il ne paroît pas penſer comme M. le Préſident Hénault & quelques autres Auteurs, « que ce Prince fit une » grande faute de ne pas marcher » tout de ſuite à l'armée Ottomane » qu'il eût détruite dans la conſter» nation où elle étoit. » M. de Berwick rapporte au contraire que le Duc de Lorraine marcha contre les Turcs, « qui ne jugèrent pas à pro» pos de hazarder la bataille, & ſe » retirèrent : » qu'alors le Duc de *Lorraine rentra* dans ſes lignes, &c.

marche que M. de Berwick paroît approuver; « car, dit-il, quand » une fois les Turcs se retirent, il se» roit non-seulement inutile, mais » très-dangereux de les suivre, vû » qu'on ne peut se flatter de les at» teindre, & que pour peu que l'on » dérange ses rangs, ils reviennent » avec une telle précipitation & une » telle furie, que les meilleures trou» pes courent risque d'en être culbu» tées. »

M. de Berwick étoit encore (en 1687) à la bataille de Mohacs, gagnée par le même Duc de Lorraine dans le même lieu, où, en 1526, Louis, Roi de Hongrie, avoit été défait par les Turcs, & avoit péri avec toute son armée.

Pendant l'hiver de 1686 à 1687, l'Auteur de ces Mémoires avoit été créé Duc de Berwick; & au retour de la campagne, le Roi son père lui accorda encore d'autres faveurs.

Le 20 Juin 1688, la Reine d'Angleterre accoucha de ce Prince de

Galles, Jacques III, dont on a voulu ſi injuſtement conteſter la légitimité. « La Reine Doüairière, le Chance- » lier, & tout ce qu'il y avoit de » perſonnes conſidérables à la Cour » & à la ville, ſe trouvèrent dans la » chambre de la Reine, lors de ſa » naiſſance, le Roi ayant eu ſoin » d'ordonner qu'on les avertît; la » Princeſſe de Danemarck, fille du » Roi (qui fut depuis la Reine Anne) » étoit abſente, & l'on croit qu'elle » alla exprès aux eaux de Bath, afin » de ne pas être à l'accouchement. »

» Le Prince d'Orange envoya le » Comte de Quileſtein faire au Roi ſes complimens; mais en même-tems il appuyoit par toutes ſortes d'artifices la fable de la ſuppoſition. Le ſilence de la Princeſſe de » Danemarck ſur cette matière, » étoit une augmentation de ſoup- » çons. Elle avoit d'autant plus de » tort, qu'elle ſavoit mieux que per- » ſonne la vérité de la groſſeſſe de la » Reine, ayant pluſieurs fois mis la

» main ſur le ventre nud de la Reine,
» & ſenti l'enfant remuer. » Ces détails ſur un fait qui a été ſi diverſement raconté par les hiſtoriens des différens partis, ne peuvent manquer d'intéreſſer ceux qui aiment la vérité. M. de Berwick y revient encore dans un autre endroit : « Nul Prince, dit-il, n'eſt venu au monde en pré-
» ſence de tant de témoins que ce-
» lui-ci.... J'en pourrois parler ſa-
» vamment, car j'y étois; & malgré
» mon reſpect & mon dévouement
» pour le Roi, je n'aurois jamais pu
» donner les mains à une action ſi
» déteſtable que celle de vouloir ſup-
» poſer un enfant, pour ôter la cou-
» ronne aux véritables héritiers; &
» après la mort du Roi, je n'aurois
» pas continué à ſoutenir les intérêts
» d'un impoſteur : l'honneur & la
» conſcience ne me l'auroient pas per-
» mis. »

La révolution d'Angleterre arriva peu de tems après; outre les circonſtances connues de cet évènement, on

[redacted]

en trouve ici de particulières, telle est cette belle réponse que l'Archevêque de Cantorbéri, resté fidèle au Roi Jacques avec six autres Evêques, fit à un Gentilhomme que la Princesse d'Orange lui avoit envoyé pour lui demander sa bénédiction : *Quand celle aura obtenu celle de son père, je lui donnerai volontiers la mienne.* Ce mot rappelle l'application terrible que fit en chaire un Prédicateur Jacobite, à cette même Princesse d'Orange au moment de sa mort, des paroles que Jéhu avoit dites au sujet de Jézabel : *ite, & sepelite maledictam illam, quia filia regis est. Allez, donnez la sépulture à cette malheureuse, puisqu'enfin c'est la fille d'un Roi.* L. 4. des Rois, chap. 9. vers. 34.

M. de Berwick suivit le Roi son père à l'expédition d'Irlande ; dans un combat livré le 25 Avril 1689, il reçut à l'épine du dos une forte contusion, pour laquelle il fallut lui faire quelques incisions ; c'est, dit-il, l'u-

nique blessure que j'aie eue de ma vie. On sait que le second coup qu'il reçut, l'emporta. Henri IV son bisayeul, qui, selon l'expression du Maréchal de Biron, avoit tant fait le carabin, n'avoit de même jamais été blessé qu'à la retraite d'Aumale, quoiqu'il eût été dans le plus grand danger à la bataille de Fontaine-Françoise.

M. de Berwick étoit à la bataille de la Boyne, où le Prince d'Orange reçut cette legère blessure, qui fit faire en France tant de feux de joie, parce qu'on le crut mort, & où son Général, M. de Schomberg, fut tué. » On peut, dit M. de Berwick (sans » faire tort au Prince d'Orange) as- » surer que Schomberg étoit meilleur » Général que lui. » On s'apperçoit dans ces Mémoires que M. de Berwick traite le Prince d'Orange en ennemi du Roi son père; il lui fait même des reproches qui pourront paroître nouveaux aux Lecteurs, ce qui ne doit pourtant pas diminuer

leur confiance à l'égard de ces Mémoires dont l'Auteur ſe diſtingua toujours par l'amour de la vérité.

En 1692, il accompagna ſon père ſur la côte de Normandie, où il devoit s'embarquer avec lui pour l'Angleterre. Il vit comme lui les effets de la malheureuſe affaire de la Hogue, qui ruina toutes les eſpérances de Jacques II. Il alla ſervir en Flandre ſous M. de Luxembourg. Il étoit à la bataille de Steinkerque: » on m'a aſſuré, dit-il, que, pendant » l'action, le Prince d'Orange étoit » fort loin, immobile, & ſans don- » ner le moindre ordre, quoique les » Officiers Généraux envoyaſſent à » chaque inſtant lui demander du ſe- » cours. »

L'année ſuivante le Duc de Berwick fut fait priſonnier à la bataille de Nerwinde par le Brigadier Churchill, frère du Lord Malborough & oncle de M. de Berwick. « Après » nous être embraſſés, il me dit » qu'il étoit obligé de me mener au

» Prince d'Orange. Nous galopâmes » long-tems ſans le pouvoir trouver; » à la fin nous le rencontrâmes fort » éloigné de l'action, dans un fond » où l'on ne voyoit ni amis, ni en- » nemis. Ce Prince me fit un com- » pliment fort poli, à quoi je ne ré- » pondis que par une profonde révé- » rence: après m'avoir conſidéré un » moment, il remit ſon chapeau, » & moi le mien; puis il ordonna » qu'on me menât à Lewe ..... Il » avoit certainement deſſein de m'en- » voyer priſonnier en Angleterre, » où l'on m'auroit gardé étroitement à la tour de Londres, quoique cela » eût été contre toutes les règles de » la guerre; car, quoiqu'il prétendît » que j'étois ſon ſujet, & par conſé- » quent rebelle, il ne pouvoit me » traiter comme tel, du moment que » je n'avois pas été pris ſur les terres » de ſon obéiſſance: nous étions ſur » les Etats du Roi d'Eſpagne, & » j'avois l'honneur de ſervir de Lieu- » tenant-Général dans l'armée du

Roi Très-Chrétien ; ainsi le Prince d'Orange ne pouvoit jamais y être regardé que comme Auxiliaire. »
M. de Luxembourg, qui, de son côté, avoit fait des prisonniers considérables, entr'autres le Duc d'Ormond, les retint, jusqu'à ce que M. de Berwick eût été rendu. Celui-ci servit encore sous le Maréchal de Luxembourg en 1694 ; & après la mort de ce héros, arrivée dans le cours de ses triomphes, en 1695, il servit sous le Maréchal de Villeroy. Il vit faire beaucoup de fautes qu'il observe toutes avec soin. Cette partie de ses Mémoires, qui consiste à rendre compte des opérations, à les comparer, à les juger, ne peut qu'être d'une grande utilité pour les Militaires.
En 1696, il y eut un nouveau projet d'expédition en Angleterre ; mais Louis XIV ne vouloit y envoyer des troupes, qu'après que les Seigneurs Jacobites auroient pris les armes, & ceux-ci ne vouloient se dé-

clarer qu'après l'arrivée des troupes françoises; le Duc de Berwick fut envoyé en Angleterre pour traiter avec eux, & les engager à prendre confiance dans les promesses de Louis XIV. Ils persistèrent toujours à ne vouloir prendre les armes que quand le Roi Jacques seroit descendu en Angleterre avec une armée. M. de Berwick convient qu'ils avoient raison. « Il avoit, dit M. de Montesquieu, une assez mauvaise com» mission, qui étoit de déterminer » ces Seigneurs à agir contre le bon » sens; il ne réussit pas. »

Il servit encore, en 1697, sous le Maréchal de Villeroy. Il avoit épousé, en 1695, la fille du Comte de Clanricard, de la Maison de Bourke en Irlande; elle mourut en 1698, laissant un fils, qui a formé la branche de Liria établie en Espagne. En 1699, il épousa Mademoiselle de Bulkeley, dont il eut M. le Maréchal de Fitz-James d'aujourd'hui.

Pendant l'intervalle de la paix de

Riſwick, M. de Berwick alla voyager en Italie ; il faut voir dans l'Ouvrage même les détails de ce voyage, & l'hiſtoire plaiſante & plaiſamment contée de la brouillerie du Cardinal de Bouillon avec la Ducheſſe de Bracciano, ſi célèbre depuis en Eſpagne ſous le nom de Princeſſe des Urſins.

Le commencement du ſiècle vit naître la longue & funeſte guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, & vit mourir preſqu'en même-tems le Roi Jacques & le Roi Guillaume. En 1702, M. de Berwick alla ſervir en Flandre ſous M. le Duc de Bourgogne, qui avoit avec lui le Maréchal de Boufflers ; il vit encore faire des fautes ; « Louis XIV. voyant le » mauvais train que prenoit cette » campagne, fit revenir de l'armée » M. le Duc de Bourgogne, afin » qu'il n'eût pas le deshonneur d'ê» tre uniquement ſpectateur des con» quêtes de M. de Marlborough. » En 1703, M. de Berwick ſervit en-

core en Flandre ſous M. de Villeroy, qui avoit avec lui le même M. de Boufflers, il vit encore faire bien des fautes; on gagna par hazard le petit combat d'Ekeren qu'on croyoit avoir perdu. Au retour de l'armée, M. de Berwick ſe fit naturaliſer françois, après en avoir demandé & obtenu la permiſſion du Roi d'Angleterre, Jacques III. En 1704 il alla commander en Eſpagne; & c'eſt ici qu'il paroît la première fois comme Général. Il fit dans ce pays-là tout le bien que pûrent permettre la lenteur & la morgue eſpagnoles, la diviſion qui régnoit par-tout entre les Eſpagnols & les François, la molleſſe de Philippe V, les querelles de Madame des Urſins avec tous les Ambaſſadeurs de France; enfin, tous les torts & toutes les fautes d'une Cour que la foibleſſe de ſes Maîtres livroit à l'intrigue & aux paſſions particulières. M. de Berwick, plus occupé à ſervir le Roi d'Eſpagne qu'à plaire à la Reine & à Madame

des

des Urſins, fut rappellé & remplacé par le Maréchal de Teſſé. » Quand ce» lui-ci fut arrivé à Madrid, dit M. de Berwick, il demanda naturelle» ment à la Reine ſi elle n'avoit pas » lieu d'être contente de la Campa» gne que je venois de faire. Elle ré» pondit que l'on m'eſtimoit fort, & » que j'avois rendu de grands ſervi» ces. Il lui fit encore d'autres queſ» tions à mon ſujet, auxquelles la » Reine répondoit toujours d'une fa» çon avantageuſe pour moi ; ſur» quoi le Maréchal lui dit : mais, » pourquoi donc l'avez-vous fait » rappeller ? Que voulez-vous que » je vous diſe ? répondit cette Prin» ceſſe ; c'eſt un grand diable d'An» glois, ſec, qui va toujours tout » droit devant lui..... A mon re» tour à Verſailles, le Roi, après » beaucoup de diſcours obligeans, » me demanda pour quelle raiſon ſon » petit-fils lui avoit écrit, pour me » faire ôter d'Eſpagne ; je répon» dis, que, puiſque Sa Majeſté ne le

» ſavoit pas, j'étois ſatisfait, car
» cela me prouvoit qu'elle n'étoit
» point mécontente de ma conduite. »

En 1705, M. de Berwick, après les Maréchaux de Villars & de Montrevel, alla commander en Languedoc, où, aidé des lumières & des conſeils de M. de Baſville, homme des plus ſenſés qu'il y eût en France; « je m'appliquai, dit-il, à pré-
» venir tout ce qui pouvoit cauſer
» des troubles; » il prit pendant l'hiver la ville & le château de Nice.

Au mois de Février 1706, il fut fait Maréchal de France, & fut renvoyé en Eſpagne, où malgré tous les mêmes obſtacles toujours ſubſiſtans, il rétablit les affaires, qui paroiſſoient déſeſpérées, & remporta l'année ſuivante à Almanza une des victoires les plus complettes & les plus ſignalées de cette guerre; « mais, dit-il, en
» dépit de mes avis, la Reine & ſon
» Conſeil faiſoient cent mille choſes
» de leur tête, & d'ordinaire c'é-

» toient des fautes auxquelles j'avois
» ensuite la peine de remédier.

Le premier volume finit avec l'année 1707. On trouve à la fin six Notes, ou plutôt six Dissertations savantes & solides sur divers points d'histoire rapportés dans ce premier volume. L'Auteur de ces Dissertations paroît être l'Editeur même des Mémoires. Il cite souvent les Mémoires du Roi Jacques, écrits de la propre main de ce Prince. Dans la première de ces Dissertations on réfute certains éloges donnés au Prince d'Orange par M. Hume. La seconde est une relation très-détaillée de la bataille de la Boyne, d'après les mêmes Mémoires du Roi Jacques. On y réfute M. de Voltaire sur le reproche qu'il a fait au Roi Jacques d'avoir montré peu de valeur & de conduite à la bataille de la Boyne, & sur deux faits d'après lesquels il veut qu'on juge du caractère de Guillaume & de Jacques, & de la source de leurs différens succès ; « Guillau-

» me, dit-il, après ſa victoire, fit » publier un pardon général, & le » Roi Jacques vaincu, en paſſant » par une petite ville, nommée Gal- » loway, fit pendre quelques Ci- » toyens, qui avoient été d'avis de » lui fermer les portes. De deux hom- » mes qui ſe conduiſent ainſi, il étoit » bien aiſé de voir qui devoit l'em- » porter. » On fait voir, 1°. que le Roi Jacques, dans ſa retraite, ne paſſa ni par Galloway, ni par aucune autre place qui lui opposât la moindre réſiſtance; que par conſéquent il n'eut pas même l'occaſion d'exercer aucun acte de rigueur: 2°. que le Roi Guillaume excepta du pardon qu'il publioit, toute la Nobleſſe & qu'il exerça les plus grandes violences.

La troiſième Diſſertation roule ſur le projet d'invaſion de l'Angleterre en 1692.

Les trois autres ſont des portraits hiſtoriques de Jacques II, de Guillaume III, & du Duc de Marlbo-

rough. Tous ces divers morceaux ſont d'autant plus précieux, qu'ils peuvent ſervir à changer, à quelques égards, les idées reçues, ou du moins à les modifier.

Le ſecond volume commence à l'année 1708. « En quatre mois de » tems, dit le Maréchal de Ber» wick, je me ſuis trouvé comman» der les armées du Roi en Eſpagne, » ſur le Rhin, ſur la Mozelle & en » Flandre, ſans compter la patente » que l'on m'avoit donnée pour le » Dauphiné. » En Flandre, il vit encore faire bien des fautes qu'il tâcha en vain & de prévenir & de réparer. Tous ſes projets furent rejettés, & on eut toujours à ſe repentir de ne les avoir pas ſuivis; il paroît que M. de Vendôme ne put ſe défendre de quelque jalouſie à ſon égard, & que ce ſentiment indigne d'un ſi grand homme, en le rendant contraire aux vues de M. de Berwick, influa trop ſur ſes déterminations & ſur les opérations de cette malheu-

reuſe campagne. Il faut voir ſur cette méſintelligence des deux Généraux & ſur les ſuites qu'elle entraîna, la correſpondance de M. de Berwick avec M. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme, & avec le Roi & M. de Chamillart ſous le N°. I des Notes de ce ſecond volume.

Le N°. II contient une Anecdote curieuſe concernant des propoſitions de paix faites par Marlborough pendant le ſiège de l'Iſle. Il faut voir auſſi, & dans les Mémoires mêmes, & dans la ſuite abregée, faite d'après les lettres du Maréchal de Berwick, tout ce qui concerne la belle & ſçavante défenſe du Dauphiné par le Maréchal pendant les campagnes de 1709, 1710, 1711 & 1712. Le Continuateur compare ces campagnes avec celles qu'avoient faites dans le même pays & pour le même objet, M. de Catinat en 1692, & M. le Maréchal de Villars en 1708; & il donne la préférence à M. de Berwick, dont le plan de défenſe eſt

mis sous les yeux du Lecteur dans une carte placée à la suite de cette continuation des Mémoires.

A la fin de 1709, le Roi érigea la terre de Warty, près Clermont en Beauvoisis, en Duché-Pairie pour le Maréchal de Berwick & ses héritiers mâles du second lit. Le nom de Warty fut changé en celui de Fitz-James que porte aujourd'hui ce Duché.

Nous apprenons par ces Mémoires que Philippe V ne demanda en 1710, au Roi son ayeul, M. de Vendôme, qu'après avoir demandé M. de Berwick, & que sur le refus qu'on avoit fait de le lui envoyer, parce qu'on avoit besoin en Dauphiné & ailleurs des talens & des services de ce Général.

M. de Berwick dit que le Comte de Staremberg eut l'avantage, à la journée de Villaviciosa. Cette opinion contraire à diverses relations & même à l'opinion générale, est appuyée par une lettre du Roi d'Espa-

gne lui-même, écrite le 11 Décembre 1710, & qui est rapportée ici sous le N°. III des Notes.

A la fin de l'année 1711, on trouve le récit d'une aventure très-extraordinaire, arrivée à Lyon. « On avoit coutume de sonner une cloche, pour » avertir ceux qui étoient de l'autre » côté du pont du Rhône que l'on » alloit fermer les portes. Plus de » trente mille personnes étoient à se » promener : le Sergent qui gardoit » la porte, sonna la cloche une » heure plutôt que de coutume ; sur » quoi tout le monde s'empressa de » rentrer : le Sergent, qui avoit ses » vues, tint la barrière fermée, pour » attraper quelque argent ; de ma- » nière que la foule s'augmentant, » ceux qui étoient les plus près de la » barrière furent tellement pressés » qu'il y en eut plus de mille d'é- » touffés, ou grièvement blessés. Un » carrosse & des chevaux qui s'y » trouvèrent, furent écrasés : en un » mot ce fut une chose affreuse que

» de voir les monceaux de corps en-
» taſſés les uns ſur les autres, & cela
» dans un inſtant. Le Sergent fut ar-
» rêté, on lui fit ſon procès, & il
» fut rompu vif. »

Louis XIV ayant perdu en 1711 M. le Dauphin; en 1712, le Duc & la Ducheſſe de Bourgogne & l'aîné de leurs fils, fut preſſé par pluſieurs perſonnes de faire un teſtament & de règler ce qui concernoit la Régence; il en parla d'abord à l'ancien premier Préſident de Harlay, qui s'étoit démis volontairement. Il lui ordonna de dreſſer le projet le plus conforme aux loix du Royaume & au bien public. M. de Harlay étant très-valétudinaire, chargea de ce travail, ſon fils, qui étoit Conſeiller d'État. « Celui-ci, qui avoit
» de l'eſprit & beaucoup d'imagina-
» tion, mais peu de ſolidité, établit
» pour principe fondamental, que le
» Roi d'Eſpagne, oncle du jeune
» Dauphin, devoit être ſon Tuteur
» & Régent du Royaume; mais

» comme S. M. Catholique ne pou-
» voit s'absenter de ses propres Etats,
» il nommoit le Cardinal Del-Ju-
» dice, pour gouverner la France en
» son nom & sous son autorité. Il
» porta au Roi ce projet de la part
» de son père; mais on le trouva si
» extraordinaire, qu'à la seule lec-
» ture, il fut mis de côté. M. de Har-
» lay le fils ne laissa pourtant pas de
» s'imaginer que le Roi pourroit s'y
» conformer; & afin de s'en faire
» un mérite auprès du Roi d'Espa-
» gne, il s'en ouvrit au Cardinal
» Del-Judice, lorsqu'en 1714 il vint
» en France de la part de S. M. Ca-
» tholique. Le Roi le sut, & pensa
» l'envoyer à la Bastille. Le Duc
» d'Orléans en fut aussi informé;
» mais il ne lui en a témoigné d'autre
» ressentiment que de ne lui pas don-
» ner de l'emploi dans le Ministère. »
Le vrai testament de Louis XIV fut
l'ouvrage du Chancelier Voisin.

En 1713 le Maréchal de Berwick
alla commander en Catalogne. En

1714 il fit le siége de Barcelone, qu'il prit.

Le Maréchal de Berwick ne contribua que par des négociations & par des vœux à la tentative qui fut faite en faveur de Jacques III, dans les années, 1714, 1715, 1716 & à l'expédition que ce Prince fit en Ecosse; le Maréchal se contenta d'y envoyer son fils. Pour lui, naturalisé françois du consentement du Roi d'Angleterre, devenu sujet du Roi de France & Officier de sa couronne, il crut devoir obéir aux défenses que Louis XIV & M. le Régent lui firent successivement de sortir du royaume dans cette occasion.

Au mois d'Avril 1716, il fut nommé Commandant en Guyenne; ses Mémoires finissent à cette époque; la suite des Mémoires continue son histoire jusqu'à sa mort; on le voit remplissant les fonctions de sa nouvelle place avec toute l'intégrité, toute la fermeté, toute la modération de son caractère.

En 1718 & 1719, il fut chargé d'un devoir qui lui fut pénible, mais qu'il remplit dans toute sa rigueur, celui de faire la guerre à ce même Philippe V, qu'il avoit tant contribué à placer sur le trône d'Espagne, & qui en avoit paru si reconnoissant, qu'il avoit fixé en Espagne par ses bienfaits le fils du premier lit du Maréchal, & qu'il avoit desiré de l'y fixer lui-même.

Les soins que le Maréchal prit en 1721, pour préserver ou délivrer diverses provinces, de la contagion qui avoit commencé par Marseille, sont un grand service rendu à la Patrie & à l'humanité, & qui peut servir de modèle dans ces tems désastreux, s'ils revenoient jamais.

Sous le Ministère de M. le Duc de Bourbon les Commandemens de province furent supprimés; & depuis 1724 jusqu'en 1732, on ne nous montre le Maréchal de Berwick que dans les détails de sa vie privée, mais ces détails sont intéressans; les

firs de l'homme vertueux font tou-
ırs utilement occupés. La guerre
1733 vint le tirer de cette vie pai-
le & heureufe. Ses confeils com-
ttus par d'autres Généraux qui
mmençoient alors à entrer en fa-
ır, mais qui n'avoient ni fes titres
gloire ni fon expérience, firent ré-
ıdre ce fiége de Philisbourg, où il
tué. « Il avoit commandé les ar-
nées de trois des premiers Monar-
ques de l'Europe, de France, d'Ef-
ıagne & d'Angleterre : il étoit re-
êtu, comme Pair de France &
l'Angleterre, & comme Grand
l'Efpagne, de la première dignité
le chacun de ces royaumes, &
hacun de ces Rois l'avoit honoré
le fon ordre. »

Le portrait du Maréchal de Ber-
ck qui termine la fuite de fes Mé-
ıires, eft un précis fort bien fait &
réfultat exact des évènemens de fa
, de fes exploits, de fes fervices.
On prépare une nouvelle Edition
ces Mémoires.

[*Extrait de M. Gaillard.*]

DESCRIPTION *de l'Arabie, d'après les observations & recherches faites dans le pays même.* Par M. *Niebuhr*, Capitaine d'Ingénieurs, Membre de la Société Royale de Gottingen. Nouvelle Edition, revue & corrigée. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Ecrivains. 1777. Avec Approbation & Privilége du Roi. 2 vol. *in*-4°. ornés de planches en taille-douce. Le premier de 308 pag. & le second de 316.

FRÉDÉRIC V, Roi de Dannemarc, dans le dessein de procurer à l'Europe des connoissances de l'Arabie plus exactes que celles que nous avions, forma le dessein d'envoyer dans ce pays plusieurs Gens de lettres pour le parcourir & y faire leurs observations. Il nomma pour ce voyage cinq personnes; le Professeur Frédéric Chrétien Von-Haven, versé dans la connoif-

nce des langues orientales ; Pierre
orskal, Professeur d'Histoire-na-
relle ; Chrétien-Charles Cramer,
octeur en Médecine ; Georges-
uillaume Baurenfeind, Dessina-
ur, & M. Niebuhr, qui s'étoit
pliqué à la Géographie. Ils par-
ent de Copenhague en 1761.
près la mort du Roi Frédéric, ar-
vée pendant le cours de ce voyage,
hristian VII ordonna que cette
ntreprise, si utile aux Lettres, ne
t point interrompue. Nos voya-
eurs avoient eu la précaution de
onsulter les différentes Académies
e l'Europe, & de demander une
ite de questions relatives aux Ara-
es & à l'Arabie, qu'ils se propo-
oient d'examiner sur les lieux. M.
Michaelis, à Gottingen, & l'Aca-
émie des Inscriptions à Paris, leur
nvoyèrent toutes celles qui paru-
ent mériter des éclaircissemens. En
764, il ne restoit des cinq voya-
eurs que M. Niebuhr ; tous les au-
res étoient morts ou dans l'Arabie

ou dans l'Inde. M. Niebuhr continua ses recherches, rassembla celles de ses compagnons de voyage, & en forma la Description de l'Arabie que nous annonçons. En 1773, cet Ouvrage fut imprimé en françois à Copenhague. En 1774, Merlin, Libraire à Paris, se proposa de le réimprimer, & publia cette même année un *Prospectus* que nous avons inséré presque tout entier dans notre Journal de Juin II de 1774. Ce projet n'a pas eu lieu alors; on l'a repris depuis, & enfin il vient d'être exécuté en deux volumes *in*-4°. On a suivi exactement l'Edition de Copenhague, c'est-à-dire, qu'on a imprimé en France, ce qui est fort rare, faute de caractères & d'ouvriers en état dans l'imprimerie de composer en arabe, tous les mots & tous les passages arabes, qui se trouvent répandus dans la première Edition. Peut-être sont-ils en trop grand nombre; peut-être pouvoit-on en supprimer quelques-uns; mais il y

en avoit qui étoient abſolument néceſſaires, puiſqu'ils peuvent ſervir à nous faire connoître la véritable origine des noms de certains lieux, & à corriger les prononciations vicieuſes des voyageurs. Quoi qu'il en ſoit, on a deſiré que cette Edition ne fût point inférieure à cet égard à celle de Copenhague. Les caractères françois & arabes en ſont même plus beaux, mais ces derniers ſont un peu trop gros. On ne peut que donner des éloges au Libraire & à l'Imprimeur d'avoir oſé entreprendre cette Edition, qui paroiſſoit d'autant plus impoſſible, qu'on trouve ici à peine un caractère arabe, quoiqu'autrefois on y ait imprimé la Polyglotte de le Jai, dont les caractères orientaux ſurpaſſent en beauté celle d'Angleterre; c'eſt donc une eſpèce d'effort qui mérite d'être encouragé.

M. Niebuhr a placé à la tête de ſon Ouvrage une très-longue Préface, dans laquelle il rend compte

de tout ſon travail. Ce n'eſt point aux Arabes, dit-il, que l'on doit attribuer la mort de ſes compagnons, mais aux fatigues & aux dangers qui furent augmentés par le peu de connoiſſances qu'ils avoient du pays & des mœurs des habitans. M. Niebuhr penſe même, d'après ſon expérience, que deux Européens voyageroient en Arabie avec plus de commodité & plus de fruit que s'ils étoient en plus grand nombre. On ne doit pas craindre, ajoute-t'il, de s'expoſer dans ce pays à cauſe des voleurs, comme on le penſe communément, & il nous aſſure qu'il n'a point trouvé cette nation ſi méchante. On rencontre, à la vérité, dans les déſerts, des voleurs & même des armées entières qui pillent les voyageurs & les caravanes; mais ce dernier accident n'arrive que fort rarement & lorſque ces Arabes ſont en guerre entre eux ou avec les Pachas turcs. Les Européens, dit-il, ne veulent pas ſe gêner à demeurer long-tems dans une ville

d'Orient; ils voudroient voyager aussi vîte en Arabie qu'en courant la poste dans leur pays; & comme il y en a très peu qui connoissent les divers intérêts des tribus, leur dépendance ou leur indépendance, ils regardent comme voleurs tous les Arabes qui forment des empêchemens à leur voyage : souvent aussi ces voyageurs excitent la cupidité de ces Arabes en se donnant pour des gens d'importance, & il arrive de-là que les Arabes, trompés dans leur espérance, sont d'autant plus portés à voler le voyageur, qu'ils regrettent les peines qu'ils ont inutilement prises pour lui. Plusieurs autres imprudences contribuent encore à indisposer les Arabes. Pourvu qu'on agisse honnêtement avec eux, on peut en attendre autant de politesse qu'un Chrétien sensé en montreroit aux Juifs en Europe. M. Niebuhr donne dans cette Préface des instructions utiles à ceux qui veulent voyager en Asie. Il y ajoute les explications des différentes

inſcriptions arabes que l'on a fait graver également dans cette Edition, & des réponſes aux queſtions de M. Michaelis.

Ces diſcuſſions ne ſeront pas ſans doute du goût de ceux qui ne cherchent dans la lecture qu'un ſimple amuſement, mais ils trouveront de quoi ſe dédommager dans le reſte de l'Ouvrage, qui contient, ſur les Arabes, des détails fort curieux & très-variés.

Dans la première Partie l'Auteur traite des mœurs, des uſages, des ſciences & des arts des Arabes; dans la ſeconde, de leur gouvernement; ce qui le conduit à donner les différens départemens & la deſcription de chaque province de l'Arabie, avec un détail tel qu'on ne le trouve nulle part ailleurs. Pour nous renfermer dans les bornes ordinaires de nos extraits, nous ne nous arrêterons point ſur toutes les différentes parties de cet Ouvrage, ni ſur chacun des objets qui y ſont traités; il ſuffit d'en

indiquer quelques-uns. En parlant des grandes chaleurs de l'Arabie, l'Auteur observe que, pendant le solstice d'été, il souffle un vent que l'on appelle *smum*, c'est à-dire, empoisonné, qui est si chaud que les hommes & les animaux en sont étouffés, & que, pour l'éviter, les Arabes sont obligés de se coucher ventre à terre. Ceux qui sont étouffés par ce vent deviennent en peu de tems bleus, verds, & leurs membres se séparent quand on veut les soulever, le sang leur sort par le nez & par les oreilles. On croit avoir observé que ceux qui dans les marches des caravannes sont le moins fatigués, sont aussi moins exposés au danger.

Les Arabes font plus de politesse aux étrangers que les Turcs. De tout tems on a loué leur hospitalité. Quand ils sont à table, ils invitent ceux qui surviennent à manger avec eux, chrétiens ou mahométans, grands ou petits; mais les Arabes des villes sont

un peu plus réſervés. Leurs mets ne ſont pas fort coûteux. Les gens du commun ne boivent ordinairement que de l'eau & ne mangent preſqu'autre choſe que du mauvais pain frais fait avec une eſpèce de millet, pétri avec du lait de chameau, ou avec de l'huile, ou du beurre, ou de la graiſſe. Ils mangent auſſi du riz, mais peu de viande. Ils ſont fort amateurs de caffé ; ils en brûlent les féves dans une poële ouverte, les pilent dans un mortier de bois ou de pierre, les cuiſent dans un pot de cuivre bien étamé, & le prennent ſans lait & ſans ſucre. L'Auteur avoit porté avec lui un moulin dont il ſe ſervoit ; mais à la fin il le quitta, trouvant une grande différence entre les féves pilées & celles qui étoient moulues. On boit rarement cette liqueur dans l'Yemen, parce qu'on croit qu'elle échauffe le ſang. Les habitans de cette contrée composent une boiſſon des coques du caffé, laquelle, pour le goût & la couleur,

ressemble beaucoup au thé; ils la croient saine & rafraîchissante. Ils grillent tant soit peu ces coques, les pilent modérément & les font bouillir dans un pot de terre. L'Auteur remarque qu'il ne sait pas pourquoi les Européens ont donné à ce caffé le nom distingué de *caffé à la sultane*, puisque parmi le peuple de l'Yemen & dans les boutiques à caffé qui sont sur les grands chemins de cette province on n'en boit point d'autre. Nous donnons en Europe au meilleur caffé le nom de Moka, qui est une ville de l'Arabie célèbre par son grand commerce. Dans le pays, le caffé le plus renommé & le meilleur, est celui que l'on tire du département d'Uddên, contrée riche & fertile en toutes sortes de fruits.

Le caffé est l'arbre le plus remarquable de l'Arabie; on le cultive particulièrement à l'ouest des grandes montagnes qui traversent l'Yemen. Les Arabes prétendent l'avoir tiré de l'Abyssinie, où, selon leur

témoignage, il y en a beaucoup qui égale en qualité celui de l'Yemen.

Les maisons des Arabes ne sont ni magnifiques au-dehors ni embellies au-dedans, excepté dans les appartemens des femmes. L'Auteur indique une foule de petites particularités sur les usages, les mœurs, les vêtemens, &c. de ces Arabes. Il s'étend beaucoup sur leur langue & sur les différens dialectes qui ont cours dans l'Arabie. Il rapporte plusieurs inscriptions en anciens caractères arabes, c'est-à-dire, en lettres koufiques. Il a vu des lettres hamjares qui sont encore plus anciennes ; on en trouve des inscriptions dans les montagnes de l'Yemen, mais il n'a pu en rapporter aucune ; & il est tenté de croire que ces lettres hamjares sont celles des anciens Rois Tobbas, qui, dit-il, vinrent de Samarcande & qui étoient adorateurs du feu. Ce n'est qu'une tradition sur laquelle l'Auteur nous paroît être dans l'erreur, puisque, suivant plusieurs

ſieurs Auteurs arabes, ce ſont ces Tobbas au contraire qui régnoient dans l'Yemen & qui étendirent leur domination juſqu'à Samarcande. Ils allèguent pour preuve une inſcription en lettres hamjares ou hamiarites, trouvée ſur une des portes de cette ville. L'Auteur rapporte un grand nombre de monnoies arabes, parmi leſquelles il s'en trouve des Rois Parthes & Saſſanides.

Il paroît que les Arabes ſont encore aujourd'hui de grands rimeurs, dit-il, & que leurs vers obtiennent quelquefois des récompenſes, mais il n'oſe affirmer qu'il y ait parmi eux de grands Poëtes. On lui a aſſuré qu'il n'étoit pas rare d'en trouver chez les Arabes errans dans le pays de Djouph. Il eſt certain que ces peuples aiment beaucoup la poéſie, & qu'ils chantent encore quelquefois les hauts faits de leurs Scheïkhs. Ils ſe raſſemblent dans les caffés où ils paſſent le tems à jouer aux échecs, uniquement pour s'amuſer & jamais

pour en tirer quelque argent; d'autres écoutent des Poëtes & des Orateurs qui lisent ou récitent des pièces. Quand l'Orateur a fini il fait la quête & on lui donne une petite récompense qui est pour lui un encouragement.

Il n'est presque point de demi-Sçavant parmi les Arabes qui ne sache nommer sur ses doigts les douze signes du Zodiaque, mais peu d'entre eux connoissent les étoiles, quoiqu'ils soient toujours en plein air. Il paroît que l'Auteur n'a pu tirer des éclaircissemens suffisans pour répondre aux questions que M. Michaelis avoit faites au sujet des noms des constellations dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte. Il y a apparence qu'il faudroit plutôt avoir recours aux Ouvrages que quelques Arabes ont composés, qu'à ces conversations. Les Astrologues & tous les Mahométans sensés connoissent la cause des éclipses, mais le peuple est persuadé que c'est un grand poisson qui

pourſuit le ſoleil ou la lune ; c'eſt pourquoi les femmes & les enfans montent ſur les terraſſes de leurs maiſons avec des chauderons & des baſſins de métal, & font un grand bruit pour chaſſer le poiſſon.

Les Arabes ont diverſes ſciences occultes que perſonne n'oſe pratiquer ſans lettres-patentes d'un de ces grands Maîtres de l'art, devant lequel, pendant un certain tems, il a étendu le tapis pour y faire ſes prières. La première de ces ſciences occultes eſt appellée *Iſm-allah*, c'eſt-à-dire, *nom de Dieu.* On prétend que par ſon moyen on découvre ce qui ſe paſſe dans des pays fort éloignés ; qu'on a commerce avec des génies ; qu'on diſpoſe à ſon gré des vents & des ſaiſons ; qu'on guérit la morſure des ſerpens, les eſtropiés, les boiteux, les aveugles ; & enfin, qu'on peut dans la retraite voir Dieu même. La ſeconde ſcience eſt appellée *Simia* ; celle-ci eſt à-peu-près ce que nous appellons le jeu des ga-

belets. Quoique plusieurs Docteurs la désaprouvent, on trouve cependant des Dervisches qui la pratiquent publiquement dans des fêtes religieuses. L'Auteur en a vu qui se faisoient enfoncer des morceaux de fer dans le corps à grands coups de maillet, & un autre s'empaler; pendant tout ce tems on lisoit l'Alcoran. La troisième science appellée *Kurra*, consiste à savoir faire des billets ou amulethes qui garantissent de tout accident celui qui le porte. Il y en a encore quelques autres, mais elles ne sont que des branches des précédentes.

L'Auteur ne donne pas une grande idée de la Médecine des Arabes, d'autant plus que leur sobriété les met à portée de se passer le plus souvent de Médecins. Ils ont quelques remèdes domestiques qu'ils employent. Il règne parmi eux trois sortes de lèpres; l'une, nommée *Bohay*, qui n'est ni contagieuse ni funeste; *l'autre*, *Barras*, qui de même n'est

pas dangereuſe; & la troiſième, *Djouddam* ou *Madjourddam*, qui eſt la plus maligne, & qui, au rapport d'un Juif de Maſcat répond à celle dont il eſt parlé dans le Lévitique XIII. 10 & 11.

Les Arabes recherchent avec empreſſement l'art de faire de l'or, & s'occupent à découvrir une certaine herbe qui, diſent-ils, croît dans les montagnes de l'Yemen. Ils commencent par ſe ruiner, & enſuite ruinent les gens riches qui veulent les écouter. Les Auteurs grecs ont avancé qu'il y avoit beaucoup d'or en Arabie; M. Niebuhr penſe qu'il n'y a que celui que le commerce y apporte & qu'on n'y trouve point de mines d'or, mais qu'il y en a de fer, quoique les mêmes Auteurs grecs ayent obſervé qu'on n'y en trouvoit point. Il y a beaucoup de mines de plomb, quelques pierres précieuſes, & point d'émeraudes. Le meilleur encens ne vient point dans l'Arabie, mais en Ethiopie. L'Auteur parle d'une eſ-

pèce de manne qui ressemble à celle dont il est fait mention dans l'Ecriture. Il traite aussi de l'Agriculture ; mais en général, dans tous ces détails, il sort souvent de l'Arabie pour parler des peuples voisins ; ce qui jette quelque confusion dans son Ouvrage.

On sait que les Arabes font grand cas de leurs chevaux qu'ils divisent en deux espèces, ceux qui sont de race inconnue qu'ils n'estiment point & qui sont destinés à porter les fardeaux, & ceux dont on connoît la généalogie depuis deux mille ans. On prétend que ces chevaux tirent leur origine des haras de Salomon, & on les vend très-cher. Ils soutiennent les plus grandes fatigues, passent des journées entières sans nourriture, & vivent, selon l'expression des Arabes, de l'air. Ils ne sont ni grands ni beaux, mais très vîtes à la course. On ne s'en sert que pour les monter. Il y a également deux sortes d'ânes ; les petits ou paresseux,

qui ſont peu eſtimés, & les grands, qui ſont courageux & qui ont paru à l'Auteur plus commodes que les chevaux pour voyager. Nous renvoyons à l'Ouvrage même ceux qui ſont curieux de connoître les animaux de toute eſpèce qui ſe trouvent dans l'Arabie.

Dans le ſecond volume l'Auteur donne la deſcription particulière de l'Yemen qui eſt diviſée en pluſieurs petits états: c'eſt un pays ſur lequel les voyageurs européens auront toujours beaucoup de peine à avoir des connoiſſances. En général les Arabes ſe ſoucient fort peu de l'hiſtoire Moderne & encore moins de celle des tems antérieurs à Mahomet. Après l'établiſſement du Mahométiſme l'Arabie reſta ſous la domination des Khalifs juſqu'à l'an 293 de l'hegire; (905 de J. C.) elle éprouva enſuite différentes révolutions. Une partie eſt actuellement poſſédée par un Imam qui règne à Sana. L'Auteur a raſſemblé tout ce qu'il a pu ſavoir

de cette hiſtoire de l'Arabie, de ſon état préſent, de ſon gouvernement, de ſes forces & entre enſuite dans le détail de chacune de ſes provinces; il en indique les productions, les revenus & le commerce; il parle également des autres contrées qui ne ſont pas ſoumiſes à l'Imam. Il y en a où ſont établis pluſieurs Scheïkhs indépendans, & liés enſemble pour réſiſter à l'Imam; il eſt difficile de les connoître; ces Arabes ſont plus guerriers que les autres; il s'étend également ſur le pays d'Hadramout d'Oman, &c.

Les Arabes ſe ſont répandus ſur la côte de Perſe au-delà du golphe Perſique où ils vivent du commerce, de l'agriculture, & de la pêche des perles; ils ſont gouvernés par des Scheïkhs particuliers. L'Auteur, après les avoir fait connoître, indique les defférentes Iſles qui ſont répandues dans le golphe; il rentre enſuite dans l'Arabie & parle de la *contrée* nommée Hadgiar, de celle

de Nedjed, du golphe Arabique, &c. c'eſt dans l'Hadgiar que ſe trouvent les villes de la Meque & de Medine; il donne la deſcription du temple de la Meque & de la grande Moſquée de Medine. Dans cette contrée les Arabes ſont indépendans, & ſoumis chacun aux Scheïkh de leurs tribus; ils vivent ſous leurs tentes, d'autres dans des villages ſitués ſur des rochers & des montagnes eſcarpées. Les Arabes errans ou Bedouins, vivent en tribus ſéparées ſous des tentes, & gardent encore la même forme de gouvernement, les mêmes mœurs & les mêmes uſages qu'ils avoient dans les tems les plus réculés. Un Scheïkh gouverne ſa famille & tous les domeſtiques qu'elle peut avoir; s'il eſt trop foible il s'unit à d'autres : l'on choiſit un chef général, & cette réunion forme alors une grande tribu. Les révolutions qui arrivent & qui occaſionnent quelquefois la dépoſition de ce Chef, ſont cauſe que ces grandes tribus diſparoiſſent & ſont

remplacées par d'autres dont on n'avoit jamais entendu parler. Les familles particulières se divisent, se dispersent, forment d'autres confédérations qui prennent le nom de la famille qui est à leur tête. Ces Scheïkhs vivent sous des tentes, laissent le soin de l'agriculture & des autres travaux pénibles à leurs sujets qui logent dans de misérables hutes. Les Bedouins accoutumés à vivre en plein air, ont l'odorat très-subtil. Les villes leur plaisent si peu qu'ils ne comprennent pas, comment des gens qui se piquent d'aimer la propreté, peuvent vivre au milieu d'un air si impur. On prétend que si l'on conduit un Bedouin de l'Hadgiar à l'endroit où s'est égaré un chameau, il peut le retrouver par l'odorat. Chaque Scheïkh croit être Souverain dans son district, parceque ses ancêtres y ont règné pendant quelques siècles, & c'est pour cette raison qu'il se croit fondé à exiger des passans, des présens, des péages & des droits de

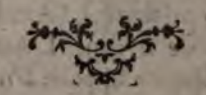
douane, comme les autres Souverains. Si ces Arabes pillent quelquefois les caravanes, il faut en attribuer la cause aux officiers Turcs qui veulent souvent se faire une gloire d'avoir fait passer la caravane sans payer.

A la fin du volume, on trouve la description du mont Sinaï & du désert qui l'environne & qui est rempli d'Arabes errans, & indépendans. A cette occasion l'Auteur s'arrête un moment sur le passage des Israélites par la mer rouge. Après avoir examiné les différens sentimens qui ont été proposés sur le lieu du passage, il pense qu'ils ont traversé vers Suès & Kolzum. Ce morceau important nous engageroit dans de trop longs détails, nous nous bornons à l'indiquer. En général, cette relation nous fait connoître l'Arabie & les mœurs des Arabes beaucoup plus exactement que nous ne les connoissions auparavant; elle est remplie de détails historiques & géographiques

qu'on ne trouve point ailleurs. Ceux qui s'appliquent à l'étude & à l'intelligence de l'Ecriture Sainte doivent la consulter relativement aux recherches que l'Auteur a faites pour répondre aux questions qu'on lui avoit proposées & qui avoient pour objet l'éclaircissement de plusieurs difficultés de l'Ecriture Sainte. Les Israélites ont demeuré dans l'Arabie, & les mœurs, & les usages des Arabes ont tant de rapport avec ce qui est dit des anciens peuples de Canaan, la langue arabe est si conforme à celle des Hébreux qu'on ne sçauroit avoir trop de connoissances de tout ce qui concerne les Arabes & leur pays, quand on veut examiner l'histoire des Israélites & celle de leurs voisins. Cet Ouvrage est donc un livre qui doit être dans toutes les Bibliothèques, & que l'on doit souvent consulter. On auroit pu le rendre plus commode en y ajoutant une ample table des matières. L'utilité des objets dont il est rempli, doit faire ou-

blier qu'on pouvoit y mettre un peu plus d'ordre. Il eſt accompagné de 25 planches en taille-douce, qui repréſentent des meubles, des uſtenciles des Arabes, leurs demeures, leurs amuſemens, des monnoyes, des inſcriptions & pluſieurs cartes géogaphiques, & les Moſquées de la Meque & de Medine. Il eſt ſupérieur à l'édition de Copenhague par la beaute des caractères & de la thypographie en général; & ſi l'on trouve quelques fautes dans les mots Arabes, il les faut attribuer au peu d'uſage d'imprimer ici de tels caractères.

[*Extrait de M. de Guignes.*]



ASTRONOMISCHE *jarbuch*, &c. ou Ephémérides de Berlin pour l'année 1781. Berlin. 1777. *in* 8°.

La première Partie de ces Ephémerides est parfaitement semblable à celle de l'année 1780, dont nous avons rendu compte dans le Journal de Décembre 1778, d'après M. Jean Trembley, habile Astronome de Genêve. Mais on y a ajouté la position apparente des orbites des satellites de Jupiter, cela étant utile dans plusieurs cas pour donner une idée juste de la situation des satellites.

La seconde Partie commence par la description d'un instrument astronomique présenté à l'Académie des Sciences de Berlin. L'Auteur, M. Silberschlag l'a appellé *Uranomètre*, parce qu'il le juge propre à la plupart des opérations d'Astronomie. Il est composé d'un cercle vertical de 16 pouces de diamètre qui a la for-

me de roue ; ſa circonférence extérieure eſt creuſée en forme de vis & diviſée en 720 pas ; elle repoſe ſur un cylindre creuſé de la même manière, & qui fait mouvoir le cercle vertical à la manière d'une vis ſans fin. Ce cerle eſt diviſé en degrés ; & au moyen de 720 diviſions de ſa circonférence, l'index peut marquer les demi-degrés. Sur le même cylindre eſt attaché un petit cercle de 6 pouces de diamètre diviſé en 30 minutes ; l'index de ce micromètre doit indiquer les minutes, tandis que celui du vertical indique les degrés & les demi-degrés. Chaque minute du micromètre eſt diviſée en 6 parties, dont chacune exprime par conſéquent 10 ſecondes, & un vernier donne les ſecondes elles-mêmes ; chaque ſeconde occupe l'eſpace d'un douzième de ligne ; le vertical eſt muni d'une lunette ordinaire de 6 pieds, qui groſſit 66 fois. Il eſt attaché à une colonne qui va traverſer un *cercle* horizontal deſtiné à placer

l'inſtrument, & repoſe ſur un pied que M. Silberſchlag a cherché, avec beaucoup de peine & de ſoins, à rendre de la plus grande ſolidité. Cette colonne eſt creuſe & renferme un fil à plomb deſtiné à lui donner une poſition verticale ; il traverſe au bas de la machine une petite boëte de verre où eſt une aiguille mobile aſſez ſemblable à celle de la bouſſole, & telle que l'extrémité rend les mouvemens qui lui ſont communiqués par le fil 20 fois plus grands; le fil a $4\frac{1}{2}$ pieds de longueur ; & au moyen de cette aiguille, c'eſt comme s'il en avoit 90, longueur ſuffiſante pour qu'un écart d'une ſeconde fut ſenſible à l'œil. L'Auteur prétend que ſon inſtrument eſt auſſi ſolide qu'exact ; il inſiſte beaucoup ſur les précautions qu'il a priſes & ſur les uſages qu'on en peut tirer ; mais il ſeroit trop long de le ſuivre dans ſes explications ; & d'ailleurs il fau voir la machine ou plutôt s'en ſervi pour être en état d'en apprécier l'uti-

lité. C'eſt M. Harlander, de Berlin, qui a conſtruit cette machine; il vend auſſi des aſtrolabes portatifs qui ont à peine 6 pouces de diamètre, & qui peuvent indiquer les minutes.

Le Mémoire ſuivant eſt de M. le Comte de Mattuchka de Breſlaw; il traite de la manière d'obſerver les hauteurs du ſoleil & des étoiles fixes avec un quart de cercle diviſé ſeulement en quarts de degré, ſoit que les aſtres ſoient dans le méridien, ſoit qu'ils n'y ſoient pas. Cette méthode ſuppoſe qu'on connoît exactement le champ de la lunette du quart de cercle, ou, ce qui eſt la même choſe, le tems que met une étoile fixe ſituée dans l'équateur à la traverſer. On ſuppoſe auſſi que la lunette eſt munie de deux fils, l'un horizontal & l'autre vertical. Cela poſé, il ne s'agit que de mettre le quart de cercle à la diviſion qui approche le plus de la hauteur de l'étoile, & d'obſerver le tems que l'étoile met à parvenir au

fil vertical, au moyen de ce tems & du demi-champ connu en tems on à l'hypothenuſe & un côté d'un triangle rectangle, dont le troiſième côté indique ce qu'il faut ajouter ou retrancher à la hauteur marquée par le quart de cercle. Quand l'étoile n'eſt pas dans le méridien, il faut obſerver de plus le tems que l'étoile met à aller du fil vertical juſqu'à l'autre extrémité de la lunette; & alors, comme on a deux triangles ſemblables, on parvient à la même concluſion. Ces mêmes principes ſervent pour le ſoleil, avec la différence qu'il introduit la néceſſité où l'on eſt d'obſerver les bords au lieu du centre de cet aſtre. L'on peut auſſi obtenir ſa hauteur en obſervant l'intervalle des temps où ſes bords arrivent à la croiſée des fils, & le tems qu'il met à traverſer le fil vertical. Ces méthodes paroiſſent revenir, pour le fonds, à ce que les Aſtronomes ſavoient déjà ſur la nature & les uſages du reticule ſimple appliqué

au quart de cercle; & M. de la Caille, dans ses Ephémérides, avoit indiqué des méthodes semblables aux Observateurs dépourvus d'instrumens.

On trouve ensuite une Lettre de M. Lexell à M. Bernoulli sur la comète de 17 0, dont nous avo s déjà parlé dans notre Journal e Janvier 1778, d'après une lettre e M. Lexell à M. de la Lande. M. Lexell voyant que les observations de cette comète ne s'accordoient point avec la supposition de l'orbite parabolique, essaya de la calculer dans l'éllipse; en conséquence il essaya huit hypothèses differentes sur la longitude du nœud descendant & sur l'inclinaison de l'orbite, d'après lesquelles il calcula cette comète en prenant 20 combinaisons des observations prises trois à trois, suivant la méthode qu'a donnée M. Euler dans son *Traité de la Comète de 1769*. La comète ayant été observée avant & après son périhelie,

M. Lexell ne tira les dix dernières combinaiſons que des obſervations faites après le paſſage au périhelie, parce que la comète ayant paſſé aſſez près de la terre dans la première partie de ſon orbite, pouvoit en avoir ſouffert conſidérablement. Les réſultats de ces combinaiſons s'accordent aſſez bien, & le réſultat moyen coincide très-bien avec les obſervations faites dans la ſeconde partie de l'orbite; il donne la longitude du nœud de 10 ſig. 12° 20', & l'inclinaiſon de l'orbite de 1° 34' 30", & le tems de la révolution de 5 $\frac{1}{2}$ ans, la comète ayant paſſé au périhelie le 13 Août. Les écarts ne paſſent guères une minute. Mais ce réſultat ne s'accorde pas de même avec les obſervations faites dans la première partie de l'orbite, & ſurtout du 30 Juin au 3 Juillet; les écarts deviennent énormes, puiſqu'ils vont depuis 2 juſqu'à 5 degrés: or, c'eſt préciſément dans ces jours-là que la comète étoit le plus près de la terre,

enſorte qu'il ne paroît pas douteux à M. Lexell que l'attraction de la terre n'ait dérangé conſidérablement le cours de cette comète. Il paroîtra étonnant que le tems de la révolution n'étant que de 5 $\frac{1}{2}$ ans, les Aſtronomes ne l'aient pas vue plutôt; mais on peut en alléguer bien des cauſes; M. Lexell dira que ſes calculs étant fondés ſur les obſervations les plus exactes des plus célèbres Aſtronomes, ne peuvent être rejettés comme une ſimple conjecture; mais puiſqu'il y a des obſervations qui ne s'accordent pas avec ſon hypothèſe, il faudra toujours en revenir à l'expérience. Le tems nous apprendra ſi en 1781, lorſque la comète reviendra à ſon périhelie, il ſera poſſible de la voir. Pour faciliter cette recherche, M. Lexell a calculé les différens endroits du ciel où l'on doit la chercher, en ne changeant dans les élémens de la comète que le tems du périhelie. Si ce paſſage au périhelie arrive dans les ſix premiers mois de *l'année, il* eſt très-douteux qu'on la

voye, sa distance à la terre étant trop grande quand elle descendra dans notre orbite; mais s'il arrive dans les six derniers mois, il est probable qu'on pourra la revoir, la terre se trouvant alors assez près d'elle. Comme l'orbite de cette comète est très peu inclinée à l'écliptique, que son aphelie est un peu plus éloigné que celui de Jupiter, & au contraire son perihelie plus éloigné que l'aphelie de Mercure, la comète peut être considérablement dérangée par Jupiter, Mars, la Terre & Vénus, suivant les circonstances. M. Lexell trouve que toutes les fois que la comète étant en conjonction avec Jupiter, vue du soleil, se trouvera entre 6 sig. 10° & 5 sig. 10° de longitude, elle sera très-affectée par l'attraction de Jupiter: ainsi, en supposant sa révolution de $5\frac{1}{2}$ ans, son passage à l'aphelie tombe au 13 Novembre 1767, & la conjonction entre Jupiter & la comète ayant eu lieu entre le 13 & le 14 Mai de cette

même année, l'attraction de Jupiter ſur la comète a dû être 37 fois plus grande que celle du ſoleil; ce qui a dû changer beaucoup ſon orbite. En ſuppoſant la même révolution, cette conjonction reviendra le 21 Novembre 1779, & la diſtance de Jupiter ſera trop grande pour qu'il puiſſe troubler la comète; mais ſi cette conjonction arrivoit le 11 ou 12 Août, l'attraction de Jupiter ſeroit 270 fois plus grande que celle du ſoleil; ce qui dénatureroit peut-être l'orbite de la comète. Il réſulte en général de la Table de M. Lexell que ſi la révolution de la comète eſt renfermée entre les limites de 5 & 6 ans, on doit la chercher depuis le mois de Mai 1780 juſqu'en Février 1782.

Le Mémoire qui ſuit contient des remarques de M. de la Grange ſur la projection des éclipſes de ſoleil & des occultations d'étoiles par la lune. On attribue ordinairement cette méthode à Kepler, quoiqu'il n'ait fait

que considérer la route du centre de l'ombre sur la partie éclairée du globe terrestre, tandis qu'il falloit faire entrer aussi en considération la route du lieu même de la terre, qui se meut par la rotation de la terre autour de son axe. C'est M. Cassini qui le premier a joint ces deux considérations. M. de la Grange explique, avec autant d'exactitude que d'élégance, cette méthode, en supposant l'œil au centre du soleil, le plan de projection tangent à l'orbite lunaire & perpendiculaire à l'écliptique & à la ligne des centres. Il suppose d'abord le soleil à une distance infinie, & alors tout se fait suivant les règles connues de la projection ortographique Considérant cette distance comme finie, M. de la Grange fait voir que le centre de la lune reste à la même place, mais que chaque point qui représente un endroit de la terre est rapproché par-là du centre en restant sur le même rayon, & que sa nouvelle distance au centre

tre eſt à la première, comme la diſtance de la lune au ſoleil eſt à la diſtance des centres de la terre & du ſoleil, en négligeant la diſtance du lieu de la terre qu'on veut projetter au plan parallèle à celui de projection qui pafferoit par le centre de la terre. Il faut donc diminuer les diſtances trouvées dans ce rapport, qui eſt celui de la parallaxe de la lune à la différence des parallaxes de la lune & du ſoleil; le rayon de la projection doit être pris égal à cette différence. Si l'on ſuppoſe maintenant l'obſervateur ſur la terre, il verra le centre du ſoleil là où l'obſervateur du ſoleil auroit vu cet endroit de la terre, le centre de la lune ne changera point par-là, & les diſtances des centres de la lune & du ſoleil ſeront proportionnelles aux angles ſous leſquels on la verroit du centre de la terre, & non aux angles ſous leſquels on la verroit depuis le lieu de l'obſervateur, comme on le ſuppoſe ordinairement dans la méthode

des projections. Cette différence, quoique petite, empêche la projection d'être exacte. M. de la Grange fait voir comment on peut en tenir compte, en augmentant les distances apparentes dans le rapport de la distance du lieu de l'obſervateur au plan de projection, à la distance du centre de la terre à ce même plan; ce rapport eſt le même que celui par lequel on augmente le diamètre apparent de la lune. MM. Caſſini & de la Hire en avoient parlé; mais les Aſtronomes qui les ont ſuivi n'y avoient pas fait attention, & M. de la Caille avoit dit expreſſément que cela n'étoit pas néceſſaire; M. de la Lande avoit dit qu'on devroit augmenter le diamètre du ſoleil dans ce rapport: cela ſeroit vrai ſi le diamètre du ſoleil croiſſoit comme celui de la lune; mais comme le premier reſte invariable, il ne s'enſuit pas qu'il faille l'augmenter quand on veut l'employer dans la projection; il faudroit plutôt le diminuer dans

ce rapport. M. de la Lande avoit remarqué de plus, avec raiſon, qu'on ſuppoſe la parallaxe de la lune proportionnelle au coſinus de la hauteur vraie, au lieu qu'elle eſt proportionnelle au coſinus de la hauteur apparente; & il avoit dit que pour corriger ce défaut, il falloit augmenter la diſtance des centres dans le rapport de la hauteur de la lune ſur l'horizon; mais M. de la Grange fait voir que cette correction devroit être commune à toutes les diſtances & proportionnelle à la hauteur du ſoleil ſur l'horizon. Il montre enſuite comment on peut tenir compte de cette correction dans la projection ordinaire qu'on exécute avec la règle & le compas; il fait même entrer en conſidération l'applatiſſement de la terre, en ajoutant à la latitude du lieu l'angle que la perpendiculaire à la ſurface fait avec le rayon, pour avoir l'angle que fait le rayon de la terre applatie avec l'équateur. Il néglige

la variation de l'angle de position du soleil, & celle de la déclinaison pendant la durée de l'éclipse ; mais il prouve que chacune de ces deux variations ne pourroit aller qu'à une seconde de degré, encore ces deux variations ne sont-elles jamais les plus grandes à-la-fois. Ce Mémoire contient des recherches analogues à celles que M. du Séjour a données dans plusieurs volumes des Mémoires de l'Académie, sur le calcul analytique des éclipses.

On trouve ensuite la description d'une nouvelle espèce de globes & de cartes terrestres par feu M. Segner. Le projet consiste à donner aux globes la forme d'un sphéroïde applati, en les composant de trois pièces, d'un anneau cylindrique & de deux cônes tronqués dont la baze repose sur cet anneau. Quant aux cartes qui doivent être la projection de ce solide, on sait que la surface d'un cône tronqué est égale à un anneau circulaire, dont les contours sont les

circonférences des bazes du cône tronqué, & dont la largeur eſt égale au côté du cône tronqué : ainſi les cartes qui repréſenteront des portions du globe, ſeront terminées par deux circonférences de cercle & par deux lignes droites. M. Segner enſeigne à diviſer ces cartes & ces globes, & entre dans tous les détails néceſſaires pour en donner une idée exacte.

Suivent des formules pour calculer les longitudes géographiques par le moyen des obſervations de la lune, par M. Tempelhof. Elles peuvent s'appliquer auſſi aux occultations d'étoiles par la lune, & aux éclipſes de ſoleil avec quelques changemens. M. Lexell a donné, dans les Ephémerides de 1777, des formules très-élégantes, très-commodes & très-générales ſur tous ces objets.

L'article qui ſuit contient des remarques de feu M. Lambert ſur l'angle de poſition de la lune. On ſait que c'eſt l'angle qui eſt formé à la

lune par le méridien & le cercle de latitude. On en trouve une table dans les Ephémerides de 1777 pour chaque minuit. Il faut employer les interpolations pour trouver cet angle dans les momens intermédiaires. M. Lambert fait voir que comme cet angle varie beaucoup, il faut prendre jusqu'aux cinquièmes différences; il donne deux méthodes pour cela, qui sont fondées sur la table d'interpolation contenue aussi dans les Ephémerides.

On trouve après cela l'extrait d'une lettre de M. Wargentin à M. Bernoulli datée de Stockhom le 3 Octobre 1777, qui contient une collection d'éclipses des satellites de Jupiter observées en 1776 dans différens endroits. M. Wargentin remarque que les observations du troisième satellite sont tout-à-fait contraires à l'hypothèse qu'il avoit adoptée de deux équations différentes dont la période seroit de 12 à 13 ans; il semble, dit-il, qu'il ne faudroit

employer qu'une équation, mais variable qui dépend probablement de l'excentricité de l'orbite de ce satellite ; elle a été pendant longtems de 15 à 16 minutes de tems ; mais depuis elle a diminué, & elle n'est actuellement que de 5 à 6 minutes. Peut on croire, ajoute M. Wargentin, que l'excentricité d'une planète puisse changer si promptement & si considérablement ? On trouve aussi dans cette lettre des occultations d'étoiles par la lune observées à Stockholm en 1777.

On lit ensuite le Recueil des Observations astronomiques faites à l'Observatoire royal de Berlin, par M. Schulze, pendant les 6 premiers mois de 1777. Il contient quelques éclipses des satellites de Jupiter ; l'occultation de ζ des Gémeaux derrière la lune, le 22 Janvier 1777, avec le calcul de cette occultation ; enfin les oppositions de Mars & de Saturne. M. Schulze remarque, relativement aux éclipses des satellites

de Jupiter, que celles qui se font près de l'opposition, sont très-incertaines à cause de la réflexion de la lumière de Jupiter. Il remarque aussi que les effets des différentes lunettes varient, non-seulement par la disposition de l'air, mais aussi par la situation de Jupiter, relativement au soleil ; ce qui est bien connu de tous ceux qui se mêlent d'observations astronomiques ; car, lorsque le satellite est très-près du disque, une lunette plus foible le perd long-tems avant une lunette plus forte, la différence est beaucoup moindre lorsqu'il en est plus éloigné : au reste, tout cela a été completement traité pat M. Bailly dans les Mémoires de l'Académie pour 1771.

Le morceau suivant contient les Observations astronomiques faites à Dirlchau & à Dantzig, par M. le Docteur Wolf, savoir; une éclipse totale de lune du 11 Octobre 1772, des éclipses des satellites de Jupiter, des observations des taches du so-

leil, des occultations d'étoiles & une de Vénus derrière la lune le premier Juillet 1777. M. Wolf a vu disparoître les étoiles avant qu'elles arrivassent au disque de la lune, d'où il conclud l'existence de l'atmosphère lunaire. Mais il y a des Astronomes qui ont observé bien des occultations & qui n'ont jamais vu ce phénomène qui devroit être plus constant s'il venoit de cette cause. M. Bernoulli ayant comparé des éclipses de satellites observées à Dantzig & à Tyrnau en Hongrie, en a déduit la longitude de Dantzig de 1 h 4' 30" à l'orient de Paris.

On trouve après cela l'Observation de l'éclipse totale de lune du 30 Juillet 1776, faite à Genêve par MM. Mallet & Trembley. Pendant que la lune étoit éclipsée, ces Astronomes observèrent l'occultation d'une petite étoile de la sixième grandeur ou environ, qui devoit être une étoile du Verseau. Cette observation est suivie de quelques

obſervations d'éclipſes des ſatellites de Jupiter faites en 1776 par les mêmes Aſtronomes, de quelques obſervations des mêmes éclipſes faites en 1777 par M. Slope, à Piſe, de quelques éclipſes d'étoiles & de ſatellites obſervées à Marſeille en 1777 par M. de Saint-Jacques de Silvabelle.

Suit un Mémoire de M. de la Grange ſur une nouvelle manière de trouver la longitude géocentrique de Jupiter & de Saturne par des tables à ſimple entrée. M de la Grange s'occupe d'abord de la manière de réduire, en général, les tables à double entrée à des tables à ſimple entrée. Cela peut ſe faire quand la fonction qu'on veut réduire en table contient des produits de ſinus & de coſinus, parce qu'il n'y a qu'à les réduire à des ſinus & coſinus d'arcs multiples. Excepté ce cas, il paroît difficile de pratiquer cette réduction en général; mais comme dans les tables aſtronomiques il ne s'agit que

d'avoir des approximations suffisantes, on peut espérer de réussir dans ce travail. En conséquence, M. de la Grange fait voir comment on réduit les produits de sinus & de cosinus en sommes par le moyen des exponentielles imaginaires qui expriment la valeur des sinus & des cosinus, & ensuite comment on peut réduire une fonction quelconque en semblables produits, en négligeant certaines quantités; les formules qui en résultent sont plus ou moins longues suivant l'exactitude qu'on veut mettre dans cette réduction. M. de la Grange montre comment on peut juger par les formules mêmes de la quantité de l'approximation. Il applique cette théorie a la recherche de la longitude géocentrique de Jupiter & de Saturne, les élémens de ces deux planètes se trouvant très-favorables à une approximation assez prompte. Il trouve que cinq tables à simple entrée suffisent pour donner, d'une manière exacte, la lon-

gitude géocentrique de Jupiter & de Saturne par le moyen de la longitude héliocentrique. Ces tables peuvent se calculer très-aisément, parce que les équations dont elles dérivent sont de la même forme que celle qui représente la réduction de l'écliptique à l'équateur. On trouve à la fin de ce Mémoire un essai de ces tables avec un exemple pour chacune des deux planètes; pour Saturne, le calcul par les tables s'accorde exactement avec le calcul trigonométrique, & pour Jupiter il n'en diffère que de 8 secondes; ce qui est plus que suffisant pour le calcul des Ephémerides.

On lit après cela des Observations astronomiques faites à Dresden, Meissen & Leipzig, dans la vue de terminer la longitude de ces villes, par MM. Kohler & Krahl. M. Schulze ayant fait à Berlin quelques observations correspondantes, soit d'éclipses de satellites, soit d'occultations d'étoiles, promet de

donner les résultats de la comparaison qu'il se propose de faire de ces observations.

Ces observations sont suivies de l'extrait d'une lettre de M. Mayer de Mannheim à M. Bode, dans laquelle il lui annonce son Ouvrage sur les satellites des étoiles fixes, dont nous avons donné l'extrait dans notre Journal (Février 1779.) Les preuves sur lesquelles M. Mayer prétend fonder cette découverte, sont, en général, les étoiles qui avoient paru simples jusqu'à présent, & qui maintenant paroissent doubles, (M. Mayer cite le témoignage de M. Maskeline, qui n'avoit jamais vu α d'Hercule double avant ces derniers tems,) les changemens de distance tant en ascension droite qu'en déclinaison survenues aux étoiles doubles déjà connues; enfin, les étoiles qui avoient paru doubles autrefois & qui, maintenant, paroissent simples. Qu'il nous soit permis de remarquer que ce phénomène des étoiles, qui

paroissent tantôt doubles & tantôt simples, en le supposant bien prouvé, paroît plutôt analogue à celui des étoiles changeantes, qu'à la supposition des satellites; si de deux étoiles situées très-près l'une de l'autre, l'une est changeante, tous les faits que M. Mayer rapporte à cet égard s'expliquent très-aisément, sans rien admettre qui ne soit déjà connu en Astronomie. Ainsi les véritables preuves de l'existence de ces satellites, doivent être tirées de leur changement de position, en supposant que ces changemens soient beaucoup plus grands que ne peuvent l'être les erreurs des observations. M. Mayer rapporte un fait qui, s'il étoit bien démontré, décideroit la question; c'est que M. Maskeline a vu le satellite de α d'Hercule passer avant l'étoile; & que lui, M. Mayer, le voit actuellement passer après. Que le nombre des étoiles doubles soit immense, c'est ce qui est bien connu de tous les Astronomes, on n'a, pour

[redacted]

s'en convaincre, qu'à diriger une lunette ſur la conſtellation de l'Ecreviſſe, on en appercevra à la fois plus que M. Mayer n'en a peut-être vu dans tout le reſte du ciel. Au reſte, ces obſervations de M. Mayer ſont intéreſſantes & méritent d'être ſuivies.

M. Schulze traite des moyens de déterminer immédiatement l'équation du tems. La manière ordinaire de la trouver, ſuppoſe qu'on connoiſſe déjà ce que l'on cherche; car, pour la déterminer, il faut trouver la longitude moyenne du ſoleil; mais pour trouver cette longitude pour un tems vrai donné, il faut déjà connoître l'équation du tems; pour éviter ce cercle, on prend le tems vrai pour un tems moyen, & la lenteur du mouvement du ſoleil fait que cette erreur n'eſt pas de conſéquence. M. Schulze, pour éviter le procédé indirect, a cherché à traiter ce problême analytiquement, & à en donner une ſolution directe. Il eſt

venu à bout de tout réduire à la recherche de quelques argumens & à quelques tables qui donnent l'équation du tems. Il prend pour cela la suite connue des géomètres qui détermine la longitude vraie du soleil par sa longitude moyenne, & qui procède suivant les sinus de l'anomalie du soleil simple, de la triple, &c. Il se sert ensuite d'une série que M. de la Grange a donnée dans les Tables astronomiques de Berlin pour trouver l'ascension droite d'un astre dont on connoît la longitude & la latitude, car les calculs trigonométriques dont se servent ordinairement les Astronomes lui ont paru trop indirects pour son but. Ces deux suites, développées convenablement & traitées avec adresse, lui donnent les deux parties de l'équation du tems, dont la première dépend uniquement de l'équation du centre du soleil, & la seconde de la variation de la déclinaison de cet astre. M. Schulze, dans ses calculs, a égard à

la variation de l'obliquité de l'écliptique; mais cette variation étant petite, se prête à des abbréviations de calculs. Il parvient à des formules qui lui donnent l'ascension droite pour un tems vrai donné considéré comme tems moyen, par les moyens mouvemens du soleil, la longitude vraie du soleil pour un tems vrai donné, (sans qu'on soit obligé de convertir ce tems vrai en tems moyen) & l'équation du tems d'une manière immédiate. La solution de ces trois problêmes généraux est réduite à des tables simples & très-commodes, & les argumens même de ces tables peuvent se réduire en tables qui ne dépendent que des mouvemens moyens. M. Schulze donne ici ces dernières tables, & publiera les autres dans un des volumes suivans des Ephémérides de Berlin.

On lit après cela un Mémoire sur l'éclipse totale du soleil observée le 24 Juin 1778, par Dom Antonio de Ulloa, Commandant général de

la flotte de la Vera-Cruz, sur le vaisseau l'*Espagne*, près de l'isle de Tercere, vis-à-vis le Cap de S. Vincent. Cette éclipse fut totale pendant quatre minutes; & pendant cet intervalle de tems, Dom Antonio observa deux phénomènes bien remarquables. Le premier étoit un anneau lumineux qui environnoit la lune; il commença cinq ou six secondes après l'immersion totale, & finit cinq ou six secondes avant l'émersion; cet anneau paroissoit se mouvoir circulairement comme un charbon allumé qu'on fait tourner. La lumière augmenta à mesure que le centre de la lune s'approcha du centre du soleil; & à l'instant du milieu de l'éclipse, sa largeur étoit d'environ une sixième partie du diamètre de la lune. Il lançoit avec plus ou moins de force des rayons de toutes les parties de sa circonférence qu'on voyoit encore à la distance d'un diamètre de la lune. Cet anneau diminua à mesure que le centre

[redacted]

de la lune s'éloigna de celui du ſoleil. Pendant la durée de l'éclipſe totale, ſa couleur varioit de l'intérieur à l'extérieur; l'intérieur étoit rouge, le milieu étoit d'un jaune qui devenoit toujours plus clair juſques vers l'extérieur qui étoit blanc. Dom Antonio conclud de ces apparences qu'elles étoient produites par l'atmoſphère de la lune qui doit être plus tranſparente, plus pure, plus homogène & plus propre à réfléchir les rayons que la nôtre; il croit que cet anneau ne pouvoit provenir des rayons ſolaires réfléchis par l'atmoſphère terreſtre, puiſque le diſque ſolaire étoit entièrement couvert par le diſque lunaire, & que dans ce cas les couleurs auroient eu plus de rapport avec celles de l'Iris, au lieu qu'elles étoient les mêmes que celles qu'on remarque au ſoleil à ſon lever & à ſon coucher. Il croit donc que cet anneau eſt une partie du diſque ſolaire vu au travers de l'atmoſphère lunaire. Le ſecond phénomène eſt un

point lumineux qui parut ſur le bord obſcur de la lune, environ une minute & un quart avant que le bord commençât à ſortir. Ce point fut apperçu également par Dom Joachim de Azanda, Capitaine des frégates de l'armée, & par Dom Pedro Wintuiſen, Major de la flotte. Il parut d'abord comme une étoile de la quatrième grandeur, puis comme une étoile de la troiſième, & étoit semblable à une étoile de la ſeconde, lorſque le bord du ſoleil parut. Dom Antonio explique ce phénomène par une inégalité du diſque, qui laiſſoit échapper quelques rayons ſolaires avant l'émerſion, & que la lumiere de la lune, lorſqu'elle eſt éclairée, empêche d'appercevoir. On peut juger de la profondeur du diſque par la durée de l'apparition de ce point. Il étoit ſitué au nord-oueſt de la lune, un peu plus au nord que l'endroit où le ſoleil commença à reparoître. Pendant l'éclipſe le vaiſſeau avoit été de l'oueſt à l'eſt, & il

parcourut 100 $\frac{1}{3}$ milles de 20 au deg. depuis la fin de l'éclipſe juſqu'à ce que le vaiſſeau fut au nord du cap S. Vincent. Il faudroit déterminer la différence des méridiens entre ce cap & les principaux obſervatoires de l'Europe. Le commencement de l'éclipſe ne put pas être obſervé à cauſe du mouvement du vaiſſeau ; la fin arriva à 4 h 48, le commencement de l'éclipſe totale à 3 h 44′, & la fin à 3 h 48′; enſorte que le milieu de l'éclipſe arriva environ à 3 h 46′.

On trouve enſuite deux extraits de Lettres de M. le Profeſſeur Kratzenſtein à M. Bernoulli, datées de la fin de de 1777. Dans la première, M. Kratzeinſtein dit qu'ayant mis en état un téleſcope newtonien de ſix pieds, il s'en eſt ſervi pour obſerver les taches du ſoleil, & qu'il s'eſt convaincu que ce ſont des creux plus ou moins profonds du diſque. Il dit auſſi avoir vu, pour la première fois, des inégalités ſur le diſque ſolaire, & avoir très-bien diſtingué une émi-

nence qu'il compare à la montagne de la table du cap de Bonne-Espérance, mais qui est beaucoup plus large à proportion que celle-là. M. Kratzeinstein préfère un miroir objectif qui ne soit pas bien poli, parce que l'extrême poli nuit à la figure sphérique du miroir, & éblouit trop. Il se représente le soleil comme une masse de tourbe enflammée, dans laquelle il se fait de tems en tems des explosions qui produisent des creux à la surface; ces creux sont des taches; ils se remplissent ensuite de matière lumineuse toute nouvelle, & brillent plus qu'auparavant; ce que l'Auteur dit avoir remarqué. Il demande ensuite ce que deviennent les cendres & les débris, il en fait des comètes, & explique par-là l'augmentation du nombre de ces astres. Mais cela diminueroit la masse & le diamètre apparent du soleil: l'Auteur convient de la première diminution, mais non de la seconde, parce qu'il croit que la terre s'ap-

proche du soleil dans le même rapport que diminue le diamètre du soleil. C'est ce dont on jugera, dit-il, au premier passage de Vénus sur le soleil. Tout ceci rappelle ce que disoit le grand Newton : *Philosophiæ naturalis illud est officium & finis ut ex phænomenis sine fictis hypothesibus arguamus*, &c. Dans la seconde lettre, M. Kratzenstein communique à M. Bernoulli une liste de plusieurs lieux dont le Capitaine Niebuhr a déterminé les latitudes dans son voyage en Arabie; les observations sur terre ont été faites avec un quart de cercle de deux pieds de P. Mayer de Gottingen, & celles de mer avec un octant de Hadley fait par Bird. Le second volume du voyage de M. Niebuhr va paroître & contiendra les observations astronomiques elles-mêmes, qui sont le fondement de ces déterminations.

M. Schulze rapporte les observations qu'il a faites à Berlin pendant

les ſix derniers mois de 1777 & les ſix premiers mois de 1778. Ce ſont des éclipſes des ſatellites de Jupiter & des occultations d'étoiles par la lune. Pour obſerver les éclipſes des ſatellites, il s'eſt ſervi d'une lunette achromatique de Dollond qui groſſit 90 fois, & d'un téleſcope grégorien qui eſt à-peu-près de la même force, mais qui eſt moins propre aux obſervations, parce qu'il a un peu plus d'Iris; ce qui donnoit le tems à M. Schulze de faire la même obſervation ſucceſſivement avec les deux inſtrumens; il a ſoigneuſement marqué les différences d'obſervations, & en a fait les ordonnées d'une courbe, dont les abſciſſes étoient les ſinus des diſtances de Jupiter à la quadrature ųadrahirg; il a fait cette opération pour le premier ſatellite, & à trouvé que la courbure de cette courbe étoit aſſez régulière, les écarts étant aſſez petits pour venir de l'état de l'air. M. Schulze n'ayant employé pour cela que huit obſervations,

vations, remarque, avec raiſon, qu'il faudroit en employer un plus grand nombre. Il paroît plus que douteux qu'on obtint une courbe régulière en comparant ainſi des lunettes de forces très-différentes. Il y a dans l'obſervatoire de Genêve une petite lunette achromatique de trois pieds, qui, dans le tems des quadratures, ne s'écarte que d'une vingtaine de ſecondes d'une autre lunette de dix pieds de la même eſpèce. Cependant quinze jours avant & après l'oppoſition on ne peut point du tout obſerver les éclipſes avec la petite lunette, le ſatellite ſe confondant avec le diſque pluſieurs minutes avant l'obſervation.

M. Lyons avoit donné dans le *Nautical Almanac* de 1778, la ſolution de ce problême : trouver la hauteur du pôle en ne connoiſſant que le tems que met le diamètre du ſoleil à traverſer un fil horizontal ou un fil vertical. M. Schulze examine cette ſolution, & fait voir qu'elle

eſt fautive & ne pourroit être employée que dans le cas où la hauteur du ſoleil ſeroit nulle ou ſi petite, que l'on pût ſuppoſer ſon coſinus égal à l'unité. Il donne enſuite la véritable ſolution du problême qui conſiſte à trouver l'angle parallactique par le tems que met le ſoleil à traverſer un fil horizontal ou vertical comparé à celui qu'il employe à traverſer le méridien. C'eſt l'inverſe du problême que M. de la Lande enſeigne à réſoudre dans ſon Aſtronomie. Cet angle parallactique une fois connu, M. Schulze réſout un triangle ſpérique formé par le zénit, le pôle & le ſoleil, & il détermine la hauteur du pôle par la hauteur de l'aſtre, ſa déclinaiſon & ſon angle parallactique. C'eſt ce même triangle dont la conſidération a donné lieu à toute l'Aſtronomie nautique de M. de Maupertuis, qui combine enſemble les élémens de ce triangle, excepté l'angle parallactique. M. le Comte de Mattuſchka

avoit envoyé une solution de ce même problême à M. Bernoulli ; il cherchoit l'angle parallactique de la même manière ; mais ensuite, pour trouver la hauteur du pôle, il supposoit connu l'angle horaire, au lieu que M. Schulze suppose connue la déclinaison, & M. Schulze remarque que ce n'étoit pas là résoudre le problême que M. Lyons avoit en vue, parce que sa principale utilité auroit lieu sur mer, où l'angle horaire d'un astre est bien plus difficile à connoître que sa déclinaison. Au reste, tout cela revient à la différente combinaison des élémens d'un seul & même triangle. M. Schulze observe, avec bien de la raison, que cette méthode ne doit être employée que dans un cas de nécessité, parce que la moindre erreur sur l'observation du passage du soleil, en peut produire une assez grande sur l'angle parallactique. M. de Maupertuis a donné pour ces cas-là une méthode très élégante, qui consiste à trouver la hau-

teur du pôle par la durée du lever ou du coucher du ſoleil dans le problême 10 de ſon Aſtronomie nautique.

M. Schulze rapporte après cela l'obſervation qu'il a faite à Berlin de l'éclipſe du ſoleil du 24 Juin 1778, avec la lunette de Dollond dont j'ai parlé plus haut. Le commencement de l'éclipſe arriva à $4^h\ 44'\ 50''$ tems vrai, & la fin à $6^h\ 12'\ 36''$. Il donne auſſi la meſure de la partie éclairée du ſoleil à différens inſtans de l'éclipſe.

On lit enſuite la même obſervation faite à Mannheim par MM. Mayer & Mezger. Le commencement arriva, ſuivant M. Mayer, à $4^h\ 23'\ 5''\ 5$; ſuivant M. Mezger, à $4^h\ 23'\ 4''\ 0$; & la fin arriva, ſuivant M. Mayer, à $6^h\ 1'\ 27''\ 5$; ſui. M. Metzger, à $6^h\ 1'\ 28''\ 0$.

Ces Aſtronomes donnent auſſi la meſure des parties éclairées du ſoleil, & l'immerſion des taches dans l'ombre.

Ce volume eſt terminé par le ré-

ſultat des oppoſitions de Saturne au ſoleil arrivées en 1774, 1775, 1776 & 1777, avec l'erreur des tables de Halley, pour faire ſuite au Recueil de ces oppoſitions qui ſe trouve dans le ſecond volume des Tables aſtronomiques publiées à Berlin, & que M. de la Lande avoit auſſi données dans les Mémoires de l'Académie. M. Schulze promet de donner dans le volume ſuivant de ces Ephémérides de ſemblables réſultats pour Jupiter.

C'eſt ainſi que les Aſtronomes de Berlin continuent de donner chaque année un excellent Recueil de Mémoires qui accélère les progrès de la ſcience; & qui doit faire deſirer à tous les Aſtronomes de ſavoir la lanque allemande pour profiter de ces nouvelles richeſſes. Ils ſçauront gré du moins à M. Trembley du zèle avec lequel il nous met à portée de faire connoître à nos lecteurs cet excellent Traité.

[*Extrait de M. de la Lande.*]

EXAMEN Maritimo theórico práctico, ó tratado de Mechanica aplicado á la construccion, conocimiento y manejo de los navios y demas embarcaciones : c-à-d. *Examen théorique & pratique,* ou *Traité de Méchanique appliqué à la construction & à la manœuvre des vaisseaux, & autres embarcations.* Par *D. Georges Juan*, Commandeur d'Aliaga dans l'Ordre de Malthe, Chef d'Escadre, Commandant des Gardes de la Marine d'Espagne, de la Société Royale de Londres & de l'Académie Royale de Berlin. A Madrid, de l'imprimerie de D. Francisco Manuel de Mena. 1771. 2 v. *in*-4°.

Qui descendunt mare in navibus : facientes operationem in aquis multis.

Ipsi viderunt opera Domini, & mirabilia ejus in profundo. Ps. 106.

PREMIER EXTRAIT.

IL y a peu d'Ouvrages aussi intéressans pour la Navigation que celui de Don Georges Juan, le plus célèbre

Officier de la Marine d'Eſpagne, & qui avoit accompagné M. Bouguer au Perou, en 1735. M. Lévêque, habile Profeſſeur d'Hydrographie à Nantes, ayant entrepris de traduire cet Ouvrage, & nous en ayant adreſſé une notion intéreſſante, nous avons cru qu'il ſeroit utile de faire connoître en France un Livre, qui, malgré une intervale de pluſieurs années, n'a point percé dans notre Marine, & n'avoit point été annoncé dans notre Journal.

Notre nation eſt cependant celle qui s'eſt le plus occupée de la théorie, de la conſtruction & de la manœuvre des vaiſſeaux, & nous avons pluſieurs bons Ouvrages ſur cet objet; mais il reſte beaucoup à faire ſur cette importante partie de nos connoiſſances; nous ne pouvons refuſer d'admettre que la ſupériorité actuelle des François dans la conſtruction des vaiſſeaux, ne ſoit, en grande partie, le fruit des recherches des Savans qui en ont fait l'objet de

leurs travaux; & lorſque les expériences de M. Thevenard ſur la réſiſtance des fluides auront été appliquées à la pratique, il en reſultera néceſſairement de nouveaux progrès.

Vers la fin du dernier ſiècle, l'Europe n'avoit aucun Ouvrage théorique ſur la Navigation, ſi ce n'eſt ſur le Pilotage. La conſtruction des vaiſſeaux étoit abandonnée à de ſimples charpentiers, & l'on ne penſoit pas que l'art du conſtructeur fût fondé ſur une application continuelle de la Méchanique & de la Géométrie, qui ſont, ſurtout la première, les branches les plus difficiles des Mathématiques. Ceux qui exerçoient cette profeſſion étoient ſeulement guidés par leur propre expérience, & par leurs lumières naturelles; ils varioient les formes des vaiſſeaux ſuivant qu'il leur paroiſſoit convenable; ils ſe fondoient ſur le récit des Navigateurs, & en adoptoient très-ſouvent les préjugés: flottant ainſi dans les eſpaces immenſes de

l'erreur, ce n'étoit que par un hazard ſingulier qu'ils pouvoient parvenir à faire des vaiſſeaux qui euſſent de bonnes qualités.

Le concours de la théorie & de l'expérience eſt abſolument néceſſaire à la perfection de ce grand art; & en jettant un coup-d'œil ſur les difficultés que ce concours préſente, on ne peut être étonné de l'ignorance des ſiècles précédens. « L'homme de » mer occupé tout entier de la pra- » tique, fatigué par des travaux for- » cés ne trouve plus de tems pour une » étude auſſi étendue, & auſſi péni- » ble; le Savant qui a beſoin d'une » grande tranquilité pour ſes médi- » tations, ne s'accorde nullement » des fatigues extrêmes & des riſques » dans leſquels l'autre paſſe ſa vie, » cependant l'expérience apprend tou- » jours des choſes qu'il eût été preſ- » que impoſſible de découvrir par la » ſeule théorie; » on ne peut diſconvenir que c'eſt la difficulté de réunir ces deux parties, qui a fait reſter

Hhhhv.

pendant ſi long-tems cet art dans les ténèbres. C'eſt maintenant qu'on peut légitimement eſpérer qu'il fera les derniers pas vers ſa perfection. Le feu Roi ayant fait dépendre l'avancement des Officiers de ſa Marine de leurs connoiſſances, les a aſſujettis à des études ſuivies, & à des examens, auxquels on doit attribuer le dégré de connoiſſances qui règne dans ce corps.

Dom Georges avoit le rare avantage d'être un des plus profonds géomètres de l'Europe, & un des plus grands Navigateurs. La réunion de ces deux qualités lui a fait découvrir des règles très-importantes, & l'a porté à rejetter un grand nombre de celles qui étoient admiſes, preſque ſans la moindre répugnance, par les hommes les plus éclairés. Nous ne prétendons point affirmer ici que l'Auteur n'ait pas quelquefois donné un peu trop d'extenſion à la théorie, & aux conſéquences qu'il en a tirées pour la pratique ; c'eſt aux

navigateurs géomètres à juger ce travail qui nous a paru de la plus grande importance, par la géométrie qu'il contient & par les formules de pratique qui en ſont déduites. Nous croyons donc faire également plaiſir aux géometres, aux Ingénieurs conſtructeurs, & aux marins, en entrant à ce ſujet dans quelque détail.

L'Auteur expoſe dans un diſcours préliminaire les différens Ouvrages publiés à l'époque du ſien; il fait connoître les différens défauts de la théorie qu'ils renferment. Le P. Pardies, Jéſuite, donna en 1673, *ſon Traité de Statique ou de la ſcience des Forces mouvantes;* c'eſt le premier Ouvrage qui contienne une application de la méchanique aux mouvemens d'un vaiſſeau, auſſi cet Ouvrage contient-il le germe des Théories qui ont ſuivi. En 1689, *le Chevalier Renau* publia un Ouvrage *in*-8°. intitulé : *Théorie de la Manœuvre des vaiſſeaux*. Il ſuivit la route tracée par le P. *Pardies ;* il admet que

les résistances sont comme les quarrés des vîtesses des fluides, & comme les quarrés des sinus de leur incidence sur les superficies qu'ils choquent; principe qui, jusqu'à ces derniers tems, a été admis sans qu'on y soupçonnât d'erreur. L'Ouvrage du *Chevalier Renau* étoit défectueux à plusieurs égards; aussi fut-il attaqué par le célèbre *Huyghens*, dans la *Bibliothèque universelle & historique*; Renau défendit son opinion dans notre Journal de 1695, d'une manière qui ne satisfit point *Huyghens*; ce qui occasionna plusieurs répliques de part & d'autre. En 1696, au mois de Juillet, il parut un Mémoire de *Jacques Bernoulli*, Professeur de Mathématiques à Groningue, dans lesquel il admettoit, à quelques modifications près, l'opinion de *Huyghens*; il s'en écarta principalement en ne supposant pas comme les deux autres la vîtesse du vent infinie par rapport à celle du vaisseau; & c'est pour cela que ses résultats sont en

partie différens. Renau provoqué par cette nouvelle attaque, publia un nouvel Ouvrage intitulé : *Mémoire où est démontré un principe de la Méchanique des liqueurs, dont on s'est servi dans la Théorie de la Manœuvre des vaisseaux, & qui a été contesté par M.* Huyghens. Jean Bernoulli, frère de celui dont nous venons de parler, se déclara d'abord pour *M. Renau ;* mais après de plus sérieuses réflexions, il se joignit à Huyghens, & il publia en 1714 son *Essai d'une nouvelle Théorie de la manœuvre des vaisseaux ;* & tous les Sçavans se déclarèrent en faveur des vîtesses trouvées par Huyghens. Jean Bernoulli ne voulut cependant pas limiter les vîtesses du vent, comme l'avoit fait son frère d'après des réflexions aussi justes que profondes ; c'est pour cela que les déterminations de la vîtesse des vaisseaux n'ont pas la même exactitude. Il résolut différens problêmes qui n'avoient pas encore été tentés ; & toutes les déterminations

que produisit ce grand homme auroient été de la plus grande utilité, si la géométrie qu'elles employoient avoit été accompagnée de quelque expérience.

M. Parent, de l'Académie R. des Sciences donna ensuite son Ouvrage intitulé, *Essais & recherches de Mathématiques & de Physique*, dans lequel on trouve une proposition, sur la *situation, route & vitesse d'une figure plane tirée dans un fluide*; il se fonda sur les principes de *Jacques Bernoulli*; mais il n'obtint pas les mêmes résultats pour n'avoir pas considéré tous les élémens qui doivent entrer dans ce calcul.

Le P. Paul Hoste, Professeur de Mathématiques dans le Séminaire Royal de Toulon, avoit publié avant tout ceci un Ouvrage *in-folio*, intitulé, *Théorie de la construction des vaisseaux*, qui sert de suite à un Ouvrage qui l'accompagne, intitulé, l'*Art des Armes navales*, Ouvrage très-connu & justement estimé dans

la Marine. Le grand reproche que les Géomètres font au Père *Hoste*, c'est qu'il admet que les résistances des fluides sont comme les simples vîtesses, & les simples sinus des angles d'incidence; mais Dom George Juan fait voir que l'erreur de la Théorie de cet Auteur ne vient pas tant de cette supposition que du défaut de principes de la méchanique, sur les résistances, sur la théorie de l'effort des voiles, sur les tendages & autres actions du vaisseau.

Cette science ne fit aucun progrès jusqu'en 1731, où M. Pitot de l'Académie Royale des Sciences, publia sa *Théorie de la manœuvre des vaisseaux réduite en pratique*; il donne des tables des angles que doivent former les voiles d'après les principes établis dans son Ouvrage, mais outre les erreurs théoriques qu'on y rencontre, M. *Pitot* manquoit absolument de pratique, ce qui lui fit porter des jugemens purement arbitraires sur les opérations de la mer &

des marins ; il ſuppoſoit des faits qu'on n'a jamais vus.

Quatre années auparavant, M. Bouguer, alors Profeſſeur Royal d'Hydrographie au Havre de Grace, donna ſon traité *de la mâture des vaiſſeaux*, qui remporta le prix propoſé par l'Académie Royale des Sciences. Les idées de l'Auteur ſont d'augmenter conſidérablement la largeur des voiles, afin d'augmenter la marche des vaiſſeaux ſans qu'ils ſoient expoſés à ſouffrir de grandes inclinaiſons, avantage qui ne s'obtient que lorſqu'on a vent en poupe. Quoique M. Bouguer reconnût l'impoſſibilité de faire uſage de cette voiture dans les autres poſitions il exigeoit cependant que les voiles s'abaiſſaſſent & s'élargiſſent de manière à avoir deux fois ou même deux fois & demi la largeur quelles ont maintenant ; par cette pratique les vergues & les voiles ſeroient continuellement noyées ſous l'eau ; & outre la difficulté de les aſſujettir & de les orienter, D. J. prouve

qu'il feroit impoffible que le vaiffeau gouvernât avec un tel appareil, confidération que M. Bouguer n'avoit pas prévue alors, parce que ce font des faits que la pratique fait découvrir & qu'on trouveroit difficilement fans fon fecours.

On trouve dans le Tome II du *Traité des fluxions* du célèbre *Colin-Mac-Laurin*, Profeffeur de Mathématiques dans l'Univerfité d'Edimbourg, la folution du problême fur les angles que les voiles doivent former avec la quille; l'Auteur fuppofe la vîteffe du vent infinie & la dérive nulle, comme l'avoit fait Jean Bernoulli; fans cela, & d'autres fuppofitions erronnées fur la réfiftance, nous aurions la folution rigoureufe tant defirée.

Tous ces Ouvrages ne contenoient qu'un certain nombre de propofitions détachées; mais en 1746, M. Bouguer en fit la récapitulation, la correction, & en ajouta plufieurs autres abfolument nouvelles, dans fon

Traité du navire, de sa construction & de ses mouvemens. On trouve dans cet Ouvrage célèbre l'examen particulier de tous les objets qui concernent le grand art qu'il traite, les solutions géométriques, appliquées avec succès & mises pour ainsi dire à la portée des commençans. Cet Ouvrage donna à son Auteur dans toute l'Europe savante, la célébrité qu'il méritoit : & s'il avoit réuni les connoissances pratiques nécessaires pour découvrir les fausses suppositions de la théorie, il ne nous auroit rien laissé à desirer.

M. Léonard Euler donna en 1749 son Ouvrage intitulé, *Scientia navalis, seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, 2 v. *in* 4°. L'ordre singulier, & la profonde Géométrie avec lequel cet homme célèbre traite toutes ces matières est vraiment digne d'admiration ; & si la pratique avoit concouru à ce grand Ouvrage, cet art auroit acquis toute la perfection dont il est susceptible. Ce sont

ces Ouvrages qui ont servi de guide à Dom G.J. dans la partie scientifique de la marine; & la pratique qu'il avoit au plus haut point, l'a mis en état d'analyser les différentes causes qui peuvent influer dans les résultats lorsqu'ils ne se sont pas trouvés conformes à ceux de la théorie; car si ces deux parties ne sont pas d'accord entr'elles, une des deux au moins est vicieuse.

« Un des premiers doutes qui se » présentèrent à moi, dit l'Auteur, » ce fut sur la marche des vaisseaux; » selon la théorie, le navire ne peut » prendre que $\frac{100}{336}$ de la vîtesse du » vent, en le supposant même des » meilleurs voiliers, & naviguant » avec toutes voiles vent en poupe, » ou vent largue, deux positions qui » paroissent indifférentes à M. Bouguer Suivant M. Mariotte (Traité » du mouvement des eaux) la vîtesse » du vent est de 24 pieds par seconde, & encore ajoute-t-il que » c'est la vîtesse des vents incommo-

» des contre lesquels on a peine d'aller ; M. Clare répete la même chose, & par mes propres expériences *je suis demeuré convaincu que le vent* parcourant 18 à 20 pieds par seconde, les vaisseaux orientés vent largue sont obligés de prendre des ris & même de serrer les voiles dans la crainte de rompre les vergues & les mâts. M. Derham, qui a répété plusieurs expériences, dit que dans les plus violens ouragans, le vent parcourt 66 pieds anglois, & quelquefois plus de 70 à 90 pi. ajoutant que quelques-uns parcourent seulement 44, d'autres 22, & même moins, qu'il y en a qui ne parcourent pas 1 mille par heure, ce qui équivaut à un pied $\frac{1}{2}$ par seconde. Par mes propres expériences, j'ai trouvé que les brises d'été qui régnent journellement à Cadix, parcourent en général 12 pieds par seconde, un peu plus ou un peu moins; ce qui se rapporte très-bien avec les Auteurs cités.

» Ainſi, ſuppoſant qu'un vaiſſeau
» portant toute ſa voilure, le vent
» parcourt 24 pieds par ſeconde,
» (c'eſt tout ce qu'on peut ſuppoſer,
» encore eſt-il fort douteux qu'il
» puiſſe avoir tant de force) ſelon la
» théorie admiſe juſqu'à préſent, le
» vaiſſeau ne pouvant prendre que
» les $\frac{100}{336}$ de la vîteſſe du vent, cela
» correſpond dans le cas préſent à 7
» p. $\frac{48}{336}$ par ſeconde, ou 4 milles $\frac{1}{2}$
» par heure; réſultat fort éloigné de
» 9, 10 & 11 milles qu'un vaiſſeau
» a coutume de faire dans de pareil-
» les circonſtances, comme tous les
» marins en conviendront. Prenons
» le calcul en ſens contraire; ſuppo-
» ſons que le vaiſſeau parcoure 11
» milles, comme l'experience le
» prouve, ce qui répond à 17 pieds
» $\frac{1}{4}$ par ſeconde. Dans ce cas le vaiſ-
» ſeau doit parcourir $\frac{336}{100}$ de 17 pieds
» $\frac{1}{4}$, ou à-peu-près 58 pieds françois
» qui équivalent à 62 pieds anglois:
» enſorte que pour que le navire faſſe
» 11 milles, diſtance qu'il parcourt

» effectivement avec toutes voiles, » il faut, pour ainsi dire, l'ouragan » observé par Derham. Les conséquences sont déduites en supposant » avec M. Bouguer, que la densité » de l'air est $\frac{1}{576}$ de celle du vent; en » la prenant de $\frac{1}{1100}$, il ajoute que » la vîtesse du vaisseau ne seroit que » la $\frac{100}{419}$ partie de celle du vent; de » sorte que les 4 milles $\frac{1}{2}$ de sa mar» che, ne se réduiroient alors qu'à 3 » milles $\frac{2}{3}$; & la vîtesse du vent pour » que le vaisseau parcoure 11 milles, » doit être de 77 p. $\frac{1}{3}$ anglois, ce » qui forme un ouragan complet. »

« Je pensai d'abord que ce dé» faut de correspondance pouvoit ve» nir de quelque erreur de calcul; » cependant ayant calculé de nou» velles formules, elles ont servi à » le confirmer. Pareillement trou» vant qu'au plus près du vent, le » navire ne peut prendre, avec tout » son appareil, que les $\frac{111}{1000}$ de la vî» tesse du vent, le vent devroit par» courir 77 p. $\frac{1}{2}$ anglois par sec. pour

» faire parcourir au vaiſſeau 6 milles » par heure, comme les parcourent » beaucoup de vaiſſeaux; ce qui, » par beaucoup de raiſons, eſt im- » poſſible, attendu que le vaiſſeau » ne pourroit porter tout ſon appa- » reil avec un vent auſſi violent. »

Toutes ces déterminations étant fondées ſur ce que le vaiſſeau parcourt 11 milles par heure avec tout ſon appareil, par l'action ſeule d'un vent qui parcourt 24 pieds par ſeconde, il étoit néceſſaire de s'aſſurer ſi cette vîteſſe aſſignée par Mariotte & Derham, ne ſeroit pas plus petite que la véritable, ce qui approcheroit davantage des déterminations fournies par la théorie; car pour que le vaiſſeau faſſe 11 milles par heure, il faut qu'il parcoure 17 p. $\frac{1}{4}$ par ſeconde, ce qui eſt à-peu-près les $\frac{2}{3}$ de la vîteſſe du vent, & non pas le $\frac{1}{4}$ comme le fournit le calcul: voici le précis des expériences que l'Auteur a faites à ce ſujet.

« Je pris un canot, & tandis qu'en

» y naviguant vent largue, on mesu-
» roit sa vîtesse, on mesuroit à terre
» celle du vent en lui abandonnant
» des petites plumes très-légères, &
» observant avec une montre à se-
» condes le chemin qu'elles parcou-
» roient dans un tems donné. Après
» avoir répété plusieurs fois ces expé-
» riences, je reconnus que non-seu-
» lement on ne peut augmenter les 24
» pieds, mais qu'il faut les diminuer
» de beaucoup, ce qui me surprit
» singulièrement. Enfin je trouvai
» que le navire alloit très-peu moins
» que le vent, de sorte que celui-ci
» parcourant 10 à 11 pieds, le canot
» en parcouroit à-peu-près 10; phé-
» nomène bien singulier pour ceux
» qui ont cru que la vîtesse du vent
» étoit presque infinie par rapport à
» celle du vaisseau, mais qui n'en est
» pas moins certain. On peut répé-
» ter journellement cette expérience
» dans tous les ports où l'on a la
» commodité de passer à la voile
» d'un côté à l'autre, comme cela
» arrive

» arrive dans la Baye de Cadix. De
» cette ville au port Sainte Marie, il
» y a 5 milles ou 30400 pieds an-
» glois; les barques font ce trajet en
» courant vent largue, le vent fai-
» sant 12 pieds par seconde, en $\frac{3}{4}$
» d'heure ou 2700 secondes, ce qui
» donne $\frac{7}{27}$ de vîtesse à l'embarcation.
» De-là on voit clairement qu'on ne
» peut pas raisonnablement supposer
» plus de 24 pieds de vîtesse au vent,
» pour que le vaisseau parcoure 17
» pieds $\frac{1}{4}$, surtout, si on le suppose
» bon voilier. »

Il est donc nécessaire que la théorie des résistances des fluides enseignée jusqu'ici soit erronnée, & on conçoit que l'erreur qui en résulte dans les vîtesses, ainsi qu'on vient de le voir, influe sur tous les élémens déduits de cette théorie, comme les angles que les voiles doivent faire avec le vent, sont ceux du gouvernail; il en sera de même de la dérive, & de la force du vent sur les voiles, &c. Aussi l'Auteur n'a-t-il

épargné, ni expériences, ni fatigues pour trouver ce défaut dans les résistances, & pour établir la vraie théorie ; & il assure avoir réussi au de là de ses espérances. Voici comment il s'exprime.

« J'ai trouvé la force de l'eau courante contre une surface que je lui » exposois, non-seulement, dans » certaines occasions, quatre fois » plus grande que celle que lui assi- » gne M. Mariote ; (*Traité du mouve-* » *ment des eaux Dis.* 3 *part.* 2) mais » dans d'autres jusqu'à huit fois plus » grandes. Cela vient de ce que cette » force ne dépend pas seulement de » la grandeur de la surface choquée, » comme on l'avoit cru jusqu'ici, » mais encore de ce qu'elle est plus » profondément plongée dans le » fluide ; de sorte que la même sur- » face parallelogramme rectangle, » étant posée sur son plus grand côté » horisontal, souffre beaucoup moins » de résistance que si le même côté » est vertical. C'est une observation

» très-importante pour la Marine, » & qui n'avoit été faite par per- » ſonne, quoiqu'elle ſoit une con- » ſéquence évidente de la gravita- » tion. Lorſque la ſurface avoit une » longueur quadruple de ſa largeur, » la réſiſtance en mettant ſon plus » grand côté vertical, étoit près de » deux fois plus grande qu'avec le » même côté horizontal, ce qui ap- » proche du rapport des racines quar- » rées des hauteurs ou profondeurs » de la ſurface dans le fluide. Ainſi, » ſi un navire a ſes dimenſions linéai- » res doubles de celles d'un autre » qui ſoit ſemblable, les ſurfaces » choquées du premier ſeront qua- » druples de celles du ſecond, & ſe- » lon ce qui a été enſeigné juſqu'à » préſent, les réſiſtances ſeront dans » le rapport de 4 à 1; mais ſelon ces » obſervations, elles ſeront à-peu- » près dans le rapport de 5 $\frac{1}{5}$ à 1; » différence, qui, comme on voit, » mérite d'être conſidérée. »

« Les expériences ont auſſi prouvé

» clairement que les résistances ne
» suivent pas la raison du quarré des
» vîtesses & des sinus des angles d'in-
» cidence, mais sont très-près de
» celle des simples vîtesses & des si-
» nus d'incidence. »

L'Auteur ayant toujours composé sa Théorie avec l'expérience, y a toujours trouvé la plus exacte conformité. « Par cette nouvelle théo-
» rie, les résistances sont comme les
» densités des fluides, comme les
» surfaces choquées, comme les ra-
» cines quarrées de leur profondeur
» dans les fluides, comme les simples
» vîtesses & les sinus d'incidence.
» Lorsque la superficie n'est pas en-
» tièrement submergée dans le
» fluide, il y a une nouvelle quantité
» à considérer dans la résistance, qui
» n'a aucun rapport avec la surface
» choquée, & qui résulte seulement
» de la vîtesse; elle n'est pas comme
» les simples vîtesses, mais comme
» leurs quarrés quarrés. Dans certains
» cas, il y a une 3e. quantité qui est

» comme le quarré des vîteſſes &
» comme les ſuperficies choquées ;
» celle-ci correſpond préciſément au
» cas qu'on a conſidéré juſqu'à pré-
» ſent. Dans d'autres circonſtances,
» il y a encore une quatrième quan-
» tité, qui ne dépend nullement des
» vîteſſes, mais ſeulement des ſur-
» faces. — En général, les réſiſtan-
» ces, ſuivant cette théorie, dépen-
» dent de quatre quantités diſtinc-
« tes, dont quelques-unes s'éva-
» nouiſſent dans certains cas ; &
» dans la Marine qui eſt l'objet que
» nous nous propoſons, elles ſe ré-
» duiſent ordinairement à une, qui
» eſt celle que nous avons d'abord
» expoſée. Cependant dans les cas
» d'une très-grande vîteſſe, nous ne
» pouvons nous diſpenſer de faire
» attention à la deuxième : quant à
» la troiſième qui eſt l'unique qu'on
» a conſidérée juſqu'ici, il eſt ordi-
» nairement inutile d'y avoir égard. »
Notre Auteur ayant ainſi établi ſa nouvelle théorie des réſiſtances,

en a fait l'application à différentes expériences faites en grand, pour éviter les différens inconvéniens qui sont beaucoup plus sensibles dans celles qui sont faites en petit; & lorsqu'il avoit tout lieu d'attendre les plus grandes différences, à cause de l'augmentation trouvée dans les résistances, il a trouvé le résultat le plus satisfaisant qu'on ait pu espérer. Il a trouvé que les vaisseaux doivent aller précisément comme ils vont; soit vent arrière, soit vent largue ou à la bouline. Cette théorie indique que vent largue quelques embarcations vont à-peu-près aussi vîte que le vent, & que même quelques-unes vont plus vîte que le vent même. C'est ce qu'on trouve démontré, non dans le sens de Jean Bernoulli qui est qu'on peut supposer les voiles étendues à l'infini, (*Œuvres de Jean Bernoulli*, *Tom. II*, *N°. XCIII.*) supposition impossible dans la pratique; mais dans le fait, ou dans les cas qui arrivent actuellement dans

beaucoup d'embarcations, comme galères, chebecs, &c.

L'Auteur fait encore l'application de sa théorie à celle des cerf-volans, autrement nommés comètes; il montre qu'elle cadre fort bien avec les expériences faites par M. J. Sméaton, pour déterminer la force avec laquelle les eaux frappent sur les roues qu'elles meuvent à l'instar des moulins. Ces résultats sont d'autant plus favorables qu'on ne peut jetter aucun doute sur des expériences faites ailleurs si long tems auparavant.

Le défaut dans l'évaluation des résistances, a influé singulièrement sur les conséquences qui résultoient de cette évaluation pour le calcul de la dérive, & des angles que doivent former les voiles avec la quille & avec le vent dans l'action des voiles. Il en est de même à l'égard du gouvernement du vaisseau; l'axe des résistances & celui de la force motrice doivent concourir, suivant la théo-

rie enseignée jusqu'à présent, pour équilibrer le vaisseau, & obtenir un gouvernement parfait ; cependant dans la pratique, l'axe des résistances est à-peu près d'un septième de la longueur du vaisseau plus vers la poupe, que celui de la force motrice, en allant à toutes voiles, & par conséquent le navire devroit arriver avec force & continuellement ; cependant les vaisseaux sont très-disposés à venir au vent, particulièrement lorsqu'il vente bon frais : ce défaut vient de ce qu'on n'a point eu égard à la courbure des voiles qui porte l'axe de la force motrice plus à la poupe, & l'inclinaison du vaisseau qui les porte beaucoup davantage. Si ces altérations étoient constantes, il n'y auroit pas beaucoup à corriger ; mais, comme l'Auteur le remarque, elles sont variables, & dépendent de la force du vent, de la figure des voiles, & de la stabilité du vaisseau. Si on avoit placé la mâture, comme il a été enseigné, il au-

roit été impossible de gouverner, & beaucoup plus encore si on avoit employé les dimensions assignées par M. Bouguer.

Dans la théorie des roulis & des tangages, on a considéré jusqu'ici le navire comme un pendule; d'où il résulte que tous les roulis & les tangages doivent s'exécuter dans le même-tems; on n'a eu aucun égard à l'action de la houle qui est cependant une des causes du roulis; on a fait abstraction de l'effet des coups de mer; il paroit, dit l'Auteur, que les calculs ont été proposés pour des mers tranquilles, & non pour celles qui passent par-dessus les vaisseaux qu'elles inondent, & quelquefois les font perir. Cet article est traité dans le plus grand détail, & l'Auteur fait voir que les proues aiguës, ou de moindre résistance, que les Géomètres ont tant desirées, feroient continuellement noyées sous les eaux, & que non-seulement elles feroient courir risque d'un naufrage, mais en-

core ne produiroient aucun avantage pour la marche, qui eſt l'unique objet qu'on a eu ordinairement en vue; puiſque les réſiſtances croîtroient à meſure que ces proues ſe ſubmergeroient par l'action répétée des lames.

L'Auteur a tâché de délivrer ſa théorie de toutes les erreurs qu'il reproche, avec raiſon, aux précédentes; comme ſon Ouvrage eſt très important, nous allons expoſer, d'après lui, l'ordre dans lequel il a traité toutes ces matières.

Le premier volume eſt diviſé en deux livres dont le premier contient neuf chapitres. Les quatre premiers ont pour objet les axiômes & les définitions relatives aux loix du mouvement, avec les principes déduits de l'expérience ſur la gravité; la compoſition & la décompoſition du mouvement & des forces; la théorie des centres de gravité & de leurs mouvemens; la rotation d'un ſyſtême quelconque de corps libres eſt traitée dans toute ſon étendue; on

y donne comme une conséquence de cette théorie, celle des pendules, & des leviers des trois genres, considérés non seulement dans l'état du repos, comme on l'a fait jusqu'ici, mais dans celui de mouvement, & on examine la force ou la résistance qu'ils doivent avoir dans leurs fibres & dans la totalité de leurs parties.

Le chapitre cinq, traite de l'axe & du rayon de rotation; le sixième renferme toute la théorie de la percussion des corps; l'Auteur y donne des formules pour les tems & les vîtesses, les actions & les espaces parcourus par les corps dans l'acte du choc. Il applique les solutions aux expériences fournies par les Auteurs de physique expérimentale, afin de faire voir dans tous les cas l'exacte correspondance de la théorie avec la pratique, & les effets du choc. Il relève l'erreur de plusieurs Auteurs célèbres qui ont confondu les centres d'oscillation & de percussion; il fait voir qu'ils ne sont pas toujours les

mêmes, quoiqu'ils se réunissent dans plusieurs occasions. Le chapitre sept traite des mouvemens des corps sur les plans inclinés, & sur des surfaces courbes; l'Auteur fait l'application de cette théorie aux pendules, & examine les cas où les corps ont un mouvement de rotation en tombant par un plan incliné, ou par une surface courbe. La théorie du frottement forme l'objet du chapitre huit. Quoique cette partie ait été traitée par les géomètres du premier ordre, on n'a encore point vu la théorie répondre à l'expérience; on voit ici que le frottement n'est pas proportionel seulement au poids qui le produit, comme l'ont cru MM. Amontons & Bilfinger; on y voit les défauts de la théorie donnée par le célèbre Léonard Euler, & l'exacte conformité de cette nouvelle théorie avec les faits.

Le chapitre 9, traite des machines simples, telles que le plan incliné, le coin, la hache, la vis, le treuil ou ca-

bestan, la poulie, les palans & caliornes, on en calcule le plus grand & le plus petit effet en ayant égard au frottement, & on en fait l'application à quelques faits de pratique.

Le Livre second a pour objet la théorie des fluides. D. G. détermine l'action avec laquelle ils agissent dans l'état du repos, & les circonstances qui doivent concourir à produire cet état; leur force, dans le cas du mouvement, contre leur surface infiniment petite, tant dans le sens horizontal, que dans le vertical ou oblique. Il fait voir les erreurs auxquelles conduisent les théories des géomètres, quand on les applique aux fluides pesans. Dans le chapitre trois on examine les mêmes forces sur des superficies planes, & les différens cas qui résultent de ce que les surfaces sont ou ne sont pas entièrement submergées dans les fluides, à cause du défaut de niveau qui en résulte; dans le chapitre quatre il considère ces forces sur des superficies quelcon-

ques. Le chapitre cinq traite des résistances horizontales que souffrent les corps lorsqu'ils sont mus dans les fluides, & de celles qu'ils souffrent lorsque les fluides se meuvent contre ces corps; l'Auteur trouve que ce n'est point du tout le même cas comme on l'a cru jusqu'ici. Il examine ensuite, dans les mêmes cas, les résistances verticales, & fait voir la grande différence qu'il y a. Après cela on traite de l'altération dans les résistances produites par la dénivellation du fluide, produite par le mouvement des corps; enfin des lignes & des surfaces de moindre résistance, des lignes qui doivent terminer les bases, & des surfaces qui doivent renfermer entr'elles un corps déterminé, jouissant de cette même propriété; & on donne une table des ordonnés & des abscisses de la courbe de moindre résistance qui doit renfermer le plus grand espace.

On donne dans le chapitre neuf les formules du rapport qu'il y a en-

tre les tems, les eſpaces parcourus & les vîteſſes que prennent les corps par leur mouvement progreſſif dans les fluides; on démontre qu'ils n'arriveroient à prendre la plus grande vîteſſe poſſible, qu'après un tems infini, & après avoir parcouru des eſpaces infinis; mais cependant après un tems très-court ils en acquièrent une très-peu moindre que la plus grande. Ce chapitre eſt terminé par la théorie des vagues; on traite de leur vîteſſe & de leur grandeur. Dans le chapitre dix on traite des momens que ſouffrent les corps dans leur mouvement progreſſif horizontal, de la ſtabilité qui en réſulte tant dans le cas du repos que dans celui du mouvement; enſuite dans le chapitre onze, on traite de leurs inclinaiſons lorſqu'ils ſont frappés par une puiſſance quelconque; on a égard aux différens cas que préſente la figure des corps, & on expoſe les précautions eſſentielles pour éviter les erreurs dans leſquelles les formules

données jusqu'ici peuvent conduire; le tout est éclairci par des exemples.

Les chapitres douze & treize contiennent les formules des momens que subissent les corps dans leur rotation dans les fluides, autour d'un axe passant par leur centre de gravité, & celle des vîtesses angulaires des mêmes corps, des longueurs des pendules dont les oscillations sont isochrones avec elles; on y expose les plus grandes & les moindres vîtesses que leurs vibrations peuvent acquérir; & ce premier volume est terminé par deux appendix, sur la théorie des cerf volans, & sur la résistance des fluides dans les machines, afin de servir d'application & de confirmation à la théorie.

L'Auteur ne traite dans le second volume que de la Marine, il l'a divisé en cinq livres; le premier contient ce qui appartient à la connoissance & à la construction du vaisseau; dans le premier chapitre de ce livre, on donne une idée générale des dif-

érentes embarcations, des proprié-
és qui leur conviennent, de leur fi-
ure; de la manière de les gouver-
ier, de la dispofition & du nombre
le leur mâts & voiles. Dans le 2e.
n parle du nombre infini d'embar-
ations qui peuvent réfulter de ces
rincipes, de leur conftruction fui-
ant l'ufage le plus ancien; on donne
nfuite dans le troifième la manière
le tracer les plans des navires felon
'ufage des differentes nations; le
uatrième donne la méthode em-
loyée par les conftructeurs les plus
xpérimentés dans la théorie & la
ratique, chez les françois & les an-
lois. Dans le cinquième on donne
ne nouvelle méthode géométrique
our le même objet, formant tous
s couples, d'une extrémité à l'autre
ar des arcs de cercle, évitant le
rand nombre de tâtonnemens aux-
uels on eft obligé dans les autres
néthodes; on donne enfuite dans les
hapitres fix & fept le plan & la def-

cription des œuvres mortes &
ponts.

Nous rendrons compte des
ſuivans dans un ſecond extrait.

MISCELLANEOUS ſtate-pa
from 1501, *to* 1726, ou
lange de Pièces relatives au
faires d'Etat, depuis l'année
juſqu'en 1726. Londres,
in-4°. d'environ 600 pag. ch

LES Pièces de ce Recueil ſo
anglois, à l'exception d'un
petit nombre qui ſont en fra
Quoique cet Ouvrage, qui
cerne principalement l'hiſtoire
gleterre, ſoit ſurtout deſtiné au
teurs Anglois, l'Editeur a cru i
de traduire en Anglois les pièce
çoiſes; & il donne pour raiſo
témoignage ſi glorieux pour
langue: *c'eſt qu'il ſe trouve au*
d'hui peu de lecteurs à qui cett
gue ne ſoit familière [1].

[1] T. II. pag. 532, notes.

Les Anglois ont publié grand nombre de Recueils du genre dont est celui que nous annonçons. Ces sortes de Collections sont d'autant plus précieuses, que les pièces qu'elles offrent sont plus intéressantes, soit par l'importance des objets, soit par la nouveauté & la singularité des détails. L'Editeur de la Collection nouvelle a eu soin de n'y faire entrer que des pièces propres à developper le caractère des personnages célèbres, à révéler des faits ignorés, à jetter plus de jour sur ceux qui avoient besoin d'être éclaircis, à appuyer sur des autorités nouvelles ceux qui étoient restés douteux; & il nous a paru, à tous ces égards, tenir ce que promet l'épigraphe qu'il a mise à la tête de son livre: *vetustis novitatem dare, novis auctoritatem, obsoletis nitorem, obscuris lucem, dubiis fidem* [2].

La multitude d'évènemens qu'il

[2] Plin. Hist. nat.

parcourt durant plus de deux
ans, à commencer à la première
née du 15e. siècle, répandent
son Recueil une agréable vari
qui ne fait pas moins d'honne
son goût qu'à l'étendue de ses
cherches & de ses connoissances
toriques. Non-seulement les
glois ses compatriotes, mais les
peuples voisins dont l'histoire est
lée avec celle d'Angleterre, y tr
veront des anecdotes dignes de l
curiosité.

L'Editeur compare lui-mêm
Collection à une galerie de table
peints par de grands maîtres [
& s'il avoue que tous ne sont pa
même force, il se flatte qu'on y
percevra des Titiens & des Van-dy

Les pièces qu'il a rassemblées
pour la plûpart des lettres écrites
les Rois d'Angleterre, par leurs
nistres, par leurs Ambassadeurs,
leurs Généraux, &c. Elles sont

[3] Préface, pag. 5.

rées ou de ſon propre cabinet, ou de différens dépôts, tels que celui qu'on appelle *Paper - Office* [4] qui contient des papiers concernant les affaires d'Etat, ou la bibliothèque du *Muſeum* Britannique, où ſe trouvent les nombreux manuſcrits des bibliothèques Harleienne & Cotonienne.

Le ſeul catalogue de ces pièces excéderoit les bornes preſcrites à nos articles, & ne donneroit qu'une idée bien imparfaite de l'Ouvrage. Nous aimons mieux en tranſporter ici quelques traits; nous choiſirons ceux qui appartiennent à notre hiſtoire, comme propres à intéreſſer le plus grand nombre de nos lecteurs.

Tels ſont quelques extraits du Journal [5] de l'Ambaſſade du Lord

[4] Si on veut ſavoir en quoi conſiſte ce Dépôt, on peut conſulter la Biblioth. hiſt. angloiſe de Nicolſon, p. 179.

[5] T. II, pag. 528. Ce morceau eſt tiré du Cabinet de l'Editeur.

perſonnages.

« Le 11 Juillet
» le Lord Stair, j'a
» Torcy, comme le
» réchal de Tallard
» tre par écrit, en for
» ce que j'avois à dir
» norque, afin d'é
» converſation ne de
» mais cela ne ſervi
» avec lui une étrar
» il me traita comm
» que je me le fuſſe

Il rapporte enſu
converſation. Elle
quoique le reſte du

nous en copierons les termes, sans corriger les fautes de françois qui s'y rencontrent.

« Mylord Stair étant allé chez M. » le Marquis de Torcy, lui dit que » son dessein étoit de lui porter un » Mémoire ; mais comme il n'étoit » pas copié au net, il auroit l'hon- » neur de l'envoyer l'après-dîner. M. » de Torcy ayant demandé de quoi » le Mémoire traitoit, Mylord Stair » répondit qu'il étoit touchant l'af- » faire de Majorque [6], & lui dit » en peu de mots le contenu. Là- » dessus M. de Torcy prit occasion

[6] L'Empereur & l'Espagne continuoient la guerre depuis le Traité d'Utrecht, & Majorque étoit entre les mains de l'Empereur. Le Chevalier d'Asfeld, commandant l'armée Espagnole débarqua le 16 Juin 1715, dans l'isle Majorque, & acheva de se rendre maître de cette isle le 2 Juillet. Ces hostilités furent l'objet des représentations que Mylord Stair fit à M. de Torcy le 12 du même mois.

» de passer par tous les pas qu'avoien
» été faits dans cette négociation
» A la fin Mylord Stair dit, qu'é-
» tant convenu d'une suspension d'ar
» mes, on croyoit en Angleterre
» que la bonne-foi demandoit qu'a-
» vant de recommencer les hostilités
» on eût averti que le traité étoit
» rompu, & demanda à M. le M.
» de Torcy s'il ne le croyoit pas de
» même. M. de Torcy ayant répondu
» que non, Mylord Stair répliqua:
» cela étant, Monsieur, il faut bien
» que l'idée que vous avez de la
» bonne foi soit toute différente de
» celle que nous avons. Voilà les pa-
» roles précises que Mylord Stair a
» dites.

» Là-dessus M. de T. se mit dans
» une colère extraordinaire; & ré-
» pétant plusieurs fois les paroles de
» *bonne foi*, & écumant de la bou-
» che, dit: ce n'est pas ici qu'il faut
» parler de bonne foi. Notre bonne
» foi est reconnue partout; c'est bien
» à vous de parler de bonne foi, qui
» venez

» venez ici nous tromper par des né-
» gociations feintes ; je vous appren-
» drai que ce n'eſt pas ici qu'il faut
» venir m'inſulter ; & ouvrant la
» porte, dit : ſortez, Monſieur.

» Mylord Stair dit, s'approchant
» de la porte, Monſieur, vous ou-
» bliez ce que vous êtes & ce que je
» ſuis. Par pluſieurs raiſons je ne
» m'attendois pas à un pareil traite-
» ment ; mais je m'apperçois bien que
» ce que j'ai oui dire eſt vrai ; que
» vous êtes d'opinion qu'il ne faut
» pas garder de meſures avec l'Em-
» pereur ni avec le Roi mon maître,
» qui pourtant ſont des Princes aſ-
» ſez conſidérables en Europe.

» Monſieur, dit M. de T. à My-
» lord Stair déjà ſorti de la porte,
» je vous apprendrai qu'on ne m'in-
» ſulte pas, & qu'on ne me parle
» pas de bonne foi. Monſieur, lui
» dit Mylord Stair, je vois que vous
» êtes en colère, mais je ne dois pas
» vous avoir donné lieu de vous fâ-
» cher. Je me ſuis plaint que l'Eſpa-

» gue recommençoit les hostilités » pendant le cours d'un traité où on » étoit convenu d'une cessation d'ar- » mes. J'ai dit que cela ne conve- » noit pas à l'idée que j'avois de la » bonne foi. Je n'ai pas parlé de vous, » ni sçu que vous étiez auteur de ce » conseil ; je croyois que la France » n'y avoit nulle part.

» Alors M. de Torcy parut se ra- » doucir un peu. Mylord Stair rentra » dans le cabinet, & répéta les pa- » roles qui avoient causé la colère de » M. de Torcy. Il convint qu'il les » répéta justes, & tomba d'accord » qu'il n'avoit pas lieu de s'en offen- » ser. Mylord Stair dit qu'il avoit » trop de respect pour le Roi son » maître, pour dire des paroles inju- » rieuses ou impolies à son Ministre.

» Lord Stair se plaignit ensuite » du traitement que M. de T. lui » avoit fait, & lui dit qu'il voyoit, » par la disposition que lui M. de » T. avoit de s'emporter contre lui, » que ceux qui avoient averti My-

» lord Stair que lui M. de T. avoit » aigri l'esprit du Roi contre lui, » avoient dit la vérité ; qu'il se dou- » toit bien, par plusieurs choses, que » lui M. de T. étoit d'opinion qu'il » ne falloit pas garder de mesures » avec l'Empereur ni avec le Roi de » la Grande-Bretagne, qui avoient » pourtant fait voir qu'ils étoient l'un » & l'autre des Princes fort considé- » rables en Europe ; & que le tems » pourroit venir que le Roi recon- » noîtroit que ceux qui lui donnoient » de tels conseils, se laissoient con- » duire par leurs passions plus que » par l'intérêt de leur maître ; & que » le M. de T. pourroit fort bien se » repentir de brouiller le Roi son » maître avec ses voisins les plus con- » sidérables, qui ne demandoient pas » mieux que de vivre en paix & en » amitié avec lui. »

M. de Villeroi, dont Mylord Stair loue autant la modération & la politesse, qu'il se plaint des vivacités de M. de Torcy, appaisa le ressen-

timent du Lord, & cette querelle n'eut point de suites.

Les lettres du Lord Stair font souvent mention de Law & de son systême. Law se vantoit, (dit M. Stair dans une de ses lettres) [7] de *rendre la France si grande, que toutes les nations de l'Europe enverroient des Ambassadeurs à Paris, & que le Roi n'enverroit que des Couriers.* Dans une autre lettre [8], M. Stair rapporte que M. Law avoit dit à sa table, en présence du Lord Londondery, *qu'il ne connoissoit en Europe qu'un grand Royaume & une grande ville : la France & Paris.* « Law, (dit-il ailleurs) [9] parle » d'une insolence sur le chapitre de » l'Angleterre, qui révolte même

[7] Ibid. p. 597. Lettre du 23 Septembre 1719.

[8] Du 9 Septembre 1719. Ibid. p. 593.

[9] Lettre du 28 Février 1720. Ibid. p. 609. Cette Lettre est en françois, ainsi que les suivantes dont nous citons des morceaux.

» les François. Il dit qu'il ne faut » pas que MM. les Anglois barguignent sur Gibraltar; on leur fait » trop de grace de leur laisser le Port-» Mahon. » Le Lord Stair regardoit Law comme le plus grand ennemi de l'Angleterre, & ne le ménageoit en aucune occasion. « Il n'y a que » huit jours (écrivoit-il le 11 Décem-» bre 1719) [1] que M. Law nous » a menacés publiquement en pré-» sence de plusieurs sujets du Roi » mon maître, d'écrire un livre pour » convaincre toute la terre que la » Grande-Bretagne étoit dans l'im-» possibilité de payer ses dettes. » Il se plaignoit vivement au Régent de ces propos, & de beaucoup d'autres semblables. « Votre Altesse Royale » (lui disoit-il) [2] peut juger quel » effet cela peut produire, quand un » homme qui prétend être votre pre-» mier Ministre, tient de tels dis-

[1] Ibid. p. 601.

[2] Ibid.

» cours. Il y a long-tems que je le
» fais, mais je n'en ai rien dit à V.
» A. R. parce que j'étois persuadé
» qu'elle ne pensoit pas de même, &
» parce que je regardois ces discours
» comme les effets de la sotte vanité
» & de l'yvresse de M. Law, dont
» depuis quelque-tems je lui voyois
» la tête tournée. »

Nous transcrirons encore ici une partie de la lettre de M. Stair du 7 Janvier 1720 [3], où l'on verra que malgré tout le mal qu'il disoit de Law, il n'en étoit pas moins allarmé des projets & des talens de cet homme extraordinaire. « Le Régent
» s'apperçoit si bien des dangers où
» Law le précipite, qu'il m'a dit de-
» puis quelques jours, à plusieurs re-
» prises, les choses du monde les plus
» fortes contre la vanité, la présomp-
» tion & l'insolence de cet homme.
» Il m'a dit qu'il le connoissoit pour
» un homme à qui la vanité & l'am-

[3] Ibid. p. 602.

» bition démesurée avoient tourné la
» tête; que rien ne pouvoit satisfaire
» que d'être le maître absolu; qu'il
» avoit une telle présomption de ses
» propres talens, & un tel mépris
» pour tous les autres hommes, qu'il
» étoit impraticable avec tout autre
» homme; qu'il avoit essayé de le
» faire travailler avec tout ce qu'il y
» a d'habiles gens en France, &
» qu'il n'avoit pu s'accommoder deux
» jours de suite avec qui que ce soit,
» étant impatient de toute espèce de
» contradiction. Il m'a dit qu'il lui
» avoit lavé la tête de ses discours
» insolens qui allarmoient tout le
» monde,... qu'il voyoit bien que
» rien ne le pouvoit retenir; mais,
» dit le Régent, j'y mettrai si bien
» ordre, qu'il ne sera pas capable de
» me brouiller avec le Roi, ni de me
» diviser de mes alliés. Il faut que je
» m'en serve dans mes finances; mais
» il ne sera écouté dans les affaires
» politiques, & je serai en garde con-

» tre les mauvais desseins qu'il peut
» avoir.

» Je veux bien croire, (continue
» M. Stair) que le Régent dit ce
» qu'il pense, & qu'il le pense véri-
» tablement dans le moment qu'il
» m'a parlé ; mais avec tout cela, un
» Grand Trésorier tel que Law, est
» premier Ministre par-tout où il se
» trouve en place ; & si le systême de
» Law s'établit, nous sommes égale-
» ment perdus, un an plutôt, un an
» plus tard. Et de plus, croyez-moi,
» nous devons connoître cette na-
» tion-ci : nous ne pouvons jamais
» compter sur leur amitié, que tant
» que vous serez en état de leur être
» un ennemi dangereux, &c. » Cette
lettre paroît avoir été adressée à M.
Craggs, pour lors Sécrétaire d'Etat
en Angleterre.

Nous avons cité des traits propres
à peindre les hommes ; citons-en du
nombre de ceux qui sont propres à
éclaircir des faits. On a écrit fort di-

verſément les circonſtances de la mort du Duc d'Orléans, Régent. Elles ſont fort détaillées dans une lettre de M. Craufurd au Lord Carteret, écrite le 6 Décembre [4] 1723. Il les raconte telles qu'il venoit de les apprendre de Madame de Falary, la ſeule perſonne qui en pût être parfaitement inſtruite. Les voici :

« Elle m'a dit [5] qu'elle étoit venue le ſoir chez S. A. R. pour lui » préſenter un Mémoire de la part » de la Ducheſſe de la Meilleraye ſon » amie à elle ; que le valet de chambre lui dit que S. A. R. ſe trouvoit » incommodée, & lui avoit défendu » de laiſſer entrer perſonne ; qu'il » vouloit repoſer le reſte de la ſoirée juſqu'à l'heure de monter chez » le Roi, parce qu'il venoit d'être » fatigué par beaucoup de monde. » M. Schaub y avoit été entre autres ;

[4] Le Régent étoit mort le 2 de ce même mois.

[5] Pag. 625 & ſuiv.

» mais ce qui l'avoit fatigué le plus,
» étoit une brigue pour la charge de
» premier Ecuyer entre M. le Duc de
» S. Simon & M. de Nangis, qui
» étoient venus tous deux.

» Avec cette réponse, Madame de
» Fallary se retira chez Madame la
» Princesse de Rohan, ayant appris
» en outre que Madame de Prie avoit
» été renvoyée de la même sorte.

» Quelque-tems après qu'elle fut
» chez Madame de Rohan, le valet-
» de-chambre la vient trouver, &
» lui dit que S. A. R. ayant demandé
» quel monde étoit venu pour de-
» mander audience, il l'avoit nom-
» mée entre autres; sur quoi S. A. R.
» lui avoit donné ordre de l'aller
» trouver chez Madame de Rohan,
» & de la faire venir; ajoutant, sui-
» vant sa bonté pour elle, qu'il sa-
» voit qu'elle ne le tracasseroit point,
» & que peut-être elle auroit quelque
» chose de pressé à lui dire.

» Elle m'a dit qu'aussi-tot qu'elle
» entra dans le cabinet où étoit M.

» le Duc d'Orléans, elle s'apperçut
» qu'il ne se portoit pas bien. Il lui
» demanda d'abord si elle avoit quel-
» que chose de pressé à lui dire, &
» la pria de s'asseoir & de lui tenir
» compagnie. Elle répondit qu'elle
» n'étoit pas contente de sa mine,
» & le pria de se reposer; qu'elle
» n'avoit rien de pressé à lui dire;
» & quand elle en auroit, qu'elle
» n'étoit pas assez cruelle pour lui
» parler d'affaires ce soir-là. Il voulut
» savoir ce qu'elle avoit à dire; alors
» elle répondit que c'étoit un Mé-
» moire; sur quoi S. A. R. répliqua,
» que pour lire un Mémoire ce soir-
» là, ce seroit trop fort pour lui,
» mais la pria de dire de quoi il s'a-
» gissoit. Elle le lui dit, & il répondit
» qu'il le feroit avec plaisir; & s'as-
» soupit en parlant, & commen-
» ça à ronfler, comme elle l'a vu
» faire cent fois en pareilles occa-
» sions. Elle se mit dans un fau-
» teuil auprès de lui, & vouloit fa-
» voriser son sommeil; mais il se re-

» veilla en ſurſaut : ſur quoi elle dit
» qu'elle vouloit ſe retirer, & dire à
» ſes gens de le venir veiller. Il ne
» voulut point qu'elle s'en allât, &
» lui demandoit pardon de s'être
» laiſſé aſſoupir ; elle répondit que
» s'il faiſoit de telles façons avec elle,
» qu'elle ne reſteroit pas, mais que
» s'il vouloit ſe repoſer, elle ſe met-
» troit auprès de lui, & tâcheroit
» auſſi de dormir. Il s'aſſoupit en-
» core comme elle diſoit cela, &
» recommença à ronfler comme au-
» paravant, mais avec plus d'embar-
» ras à ce qu'il lui parut. Elle vou-
» lut alors s'en aller doucement, &
» avertir les valets-de-chambre de le
» venir veiller ; mais regardant ſon
» viſage, comme elle partoit, elle
» vit que ſes yeux étoient ouverts,
» & que ſa bouche commençoit à
» tourner de travers, & que ſon
» viſage changeoit de couleur & de-
» venoit d'une couleur livide : ſur
» quoi elle ſortit de la chambre par
» où étoient les valets, & leva les

» hauts cris. Elle ne trouva personne
» d'abord ; & courant en distraction
» par tout, ne sachant où elle alloit,
» & ayant trouvé à la fin quelqu'un,
» elle rentra dans la chambre où
» étoit déjà accouru du monde,
» qui, sur les cris, étoit entré de
» l'autre côté de l'appartement. Elle
» le trouva glissé de son siége sur le
» plancher, la tête seulement ap-
» puyée sur un des coins. Chirac y
» étoit, mais on ne trouva aucun
» Chirurgien qu'un quart d'heure
» après. On le saigna, & le sang
» vint assez bien ; mais il ne vécut
» qu'environ une demi-heure après
» l'accès. »

Le reste de la lettre sur les suites de ce grand évènement, n'est pas moins curieux. Mais ce que nous avons rapporté suffit pour faire juger du mérite de la Collection dont il s'agit. L'Editeur [6] est déjà connu par d'autres Collections semblables.

[6] Mylord Hardwike.

Il fit imprimer, il y a plus de vingt ans [7], un Recueil de Lettres du Chevalier Dudley Carleton, dont il a donné il y a peu d'années une nouvelle Edition [8]. Ce Recueil contient toute la Correſpondance de Carleton durant ſon ambaſſade en Hollande, depuis 1616 juſqu'en juſqu'en 1620. Il y eſt queſtion principalement des troubles excités en Hollande par les Arminiens & les Gomariſtes. L'Editeur a mis à la tête une Préface hiſtorique [9] très-intéreſſante & très-bien écrite, qu'il a augmentée dans la nouvelle Edition, où l'on trouve auſſi pluſieurs Pièces qui n'étoient pas dans la première. Le ſoin de mettre au jour de pareils Ouvrages mérite les éloges & la reconnoiſſance de tous ceux qui aiment à remonter aux vraies

[7] Londres, 1757, *in*-4°. en anglois.

[8] Londres, 1775, *in*-4°.

[9] Elle contient 67 pages dans l'Edition nouvelle.

ſources de l'hiſtoire. Nous exhortons l'illuſtre & ſavant Editeur à continuer de publier quantité d'autres excellens morceaux que renferme le riche cabinet de manuſcrits qu'il a formé, & dont perſonne n'eſt plus que lui en état de faire uſage.

[*Extrait communiqué.*]

EXTRAIT *des Obſervations Météorologiques faites à Montmorency, par ordre du Roi, pendant le mois de Mai 1779, par le R. P. Cotte, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences.*

LA température de ce mois a été froide & humide juſqu'au 12; à cette époque elle eſt devenue ſeche & très-chaude. Le 6, on ſervoit les fraiſes & les petits pois ſemés après l'hiver. Le 11, l'églantier fleuriſſoit. Le 12, les ſeigles entroient en fleur; on ſortoit les orangers. Le 22, les premiers eſſaims d'abeilles ſont ſortis. Le 24, les blés épioient;

& le 28 ils fleurissoient. Le 26, la vigne entroit en fleur; on servoit les guignes. Le 28, les tilleuls fleurissoient; on a remarqué que les racines des artichaux étoient couvertes d'une infinité de pucerons qui leur faisoient grand tort. Du 12 au 17, la Seine s'est élevée de 17 pieds. Cette crue subite a été occasionnée par une pluie de 36 heures qui tomba le 12 à Coulange-sur-Yonne, & dans la Bourgogne & le Morvan; elle fit enfler cette rivière & celle de Cure au point que ce débordement a causé les plus grands ravages.

Température correspondante aux différens points lunaires. Le 4, (*4e. jour après la P. L.*) tems réfroidi. Le 5, (*luniſtice auſtral & apogée*) tempête, vent froid & très-variable. Le 8, (*D. Q*) l'air subitement échauffé, tonnerre, grand abaissement du mercure. Le 12, (*équinoxe ascendant & 4e. jour avant la N. L.*) le tems réfroidit & à la pluie les jours suivans. Le 16, (N. L.) tems beau &

doux ensuite froid & pluvieux. Le 19, (*luniſtice boréal & périgée*) même tems. Le 20, (4e. *jour après la N. L.*) pluie & vent froid. Le 22, (*P. Q.*) tems beau & chaud, changement marqué. Le 25, (*équinoxe deſcendant*) beau & très-chaud. Le 26, (4e. *jour avant la P. L.*) la chaleur augmentée. Le 30, (*P. L. & éclipſe de Lune*) pluie d'orage, tonnerre la veille à 8 h ſoir, le tems refroidi enſuite.

Température de ce mois dans les années où les Lunes tomboient les mêmes jours qu'en 1779. En 1703; *vent dominant*, oueſt & nord-oueſt, *quantité de pluie*, 2 po. 10, 3 lig. En 1722, 2 po. 8, 10 lignes. En 1741, 1 po. 3, 2 lig. Dans cette dernière année, à Paris, vent nord très-froid, gelées juſqu'au 15, qui ont cauſé de grands dommages. Le 15, vent ſud-eſt, pluie abondante, & enſuite ſéchereſſe opiniâtre qui a duré depuis Janvier. Peu de variation dans le baromètre. En 1779, *vents*

dominans ſud-oueſt & oueſt. Celui d'oueſt fut violent le 5 & le 19.

Plus grande chaleur, 24, 0 d le 26 à 1 ½ h *ſoir*, le vent eſt & le ciel ſerein. *Moindre chaleur*, 2, 0 d le 5 à 4 ½ h *matin*, le vent ſud-oueſt & le ciel couvert. *Différence*, 22, 0 d. *Chaleur moyenne du mois*, 11, 9 d.

Plus grande élévation du mercure, 28 po. 2, 3 lig. le 22 tout le ſoir, le vent ſud-eſt & ſud & le ciel ſerein. *Moindre élévation*, 27 po. 6, 5 lig. le 8 à 6 h *ſoir*, le vent ſud & le ciel couvert avec pluie & tonnerre. *Différence*, 7, 10 lignes. *Elévation moyenne*, au *matin*, 27 po. 10, 9 lig.; à *midi*, 27 po. 10, 10 lig.; au *ſoir*, 27 po. 10, 11 lignes. *Du jour*, 27 po. 10, 10 lig. *Marche du baromètre*. Le premier, à 4 ½ h *mat.* 27 po. 8, 0 lig. Du premier au 2, *monté* de 2, 0 lig. Du 2 au 3, *baiſſé* de 2, 4 lig. Du 4 au 6, *monté* de 3, 6 lig. Du 6 au 8, *baiſſé* de 4, 9 lig. Du 8 au 9, *monté* de 2, 11 l. Du 9 au 10, *baiſſé* de 1, 6 lignes.

Du 11 au 18, *monté* de 4, 4 lig.
Du 18 au 19, *baissé* de 1, 10 lig.
Du 19 au 22, *monté* de 3, 5 lig.
Du 23 au 28, *baissé* de 3, 10 lig.
Du 28 au 30, *monté* de 2, 0 lig.
Du 30 au 31, *baissé* de 0, 5 lig.
Le 31, à 9 *soir*, 28 po. 0, 0 lig.

Le mercure a plus varié, & ne s'est pas autant élevé que les mois précédens. Ses grandes variations ont eu lieu en *montant*, les 1, 2, 9 & 29; & en *descendant*, les 1, 3 & 8.

Il est tombé de la *pluie* les 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 12, 13, 17, 18, 19, 20 & 29. Elle a fourni 18, 10 lig. d'eau. *L'évaporation* a été de 53 lig.

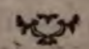
Plus grande déclinaison de l'aiguille aimantée, 19 50', les 25, 26 & 29. *Moindre déclinaison*, 19° 20', les 20 & 21. *Différence*, 30'. *Déclinaison moyenne*, au *matin*, 19 35' 14"; à *midi*, 19° 42' 1"; au *soir*, 19° 37' 20". *Du jour*, 19° 38' 12". Elle a été troublée dans ses variations le 8 & 9 jours de

tonnerre; les 20 & 25, à la ſuite de l'*aurore boréale* du 24, qui parut toute la nuit avec jets de lumière couleur de feu & ondulations, j'en ai obſervé une autre le 11 à 9 *ſoir* qui étoit tranquille.

Plus grande ſécherеſſe, 64, 7 d le 31 à 9 h *ſoir*, le vent nord-eſt & le ciel ſerein. *Plus grande humidité*, 10, 3 d le 11 à 4½ *matin*, le vent ſud-oueſt & le ciel ſerein. *Différence*, 54, 4 d. *Etat moyen*, 36, 8 d.

Le *tonnerre* a grondé de près les 3 & 8, & de loin les 1er & 29. Les carillons électriques ſe ſont fait entendre pendant ces orages auſſi-bien que le 4 pendant une pluie d'orage.

A la rougeole, qui avoit régné ſur les enfans le mois précédent, a ſuccédé ce mois ci la fiévre ſcarlatine dont aucun n'eſt mort.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DANEMARCK.

DE COPENHAGUE.

LE 13[e]. volume des Mémoires de l'Académie des Sciences de Copenhague a paru au mois de Juin en langue Danoiſe. On y trouve des Mémoires relatifs à l'hiſtoire & aux antiquités du pays, par MM. *Suhm*, *Schonning*, *Bothe*, *Sohlegel* & *Temler*; des Mémoires d'hiſtoire naturelle par MM. *Holm*, *Spengler*, *Brunnich*, *Muller* & *Abildgaard*; pluſieurs obſervations aſtronomiques de M. *Thomas Bugge*, avec la détermination de la Méridienne de Copenhague & de pluſieurs Iſles voiſines; un Mémoire de M. Ahrentz pour établir que l'infini mathématique n'eſt pas une chimère. M. Kratzenſtein, ſur la machine de Segner qui

n'a qu'une zone horizontale, que M. Euler a célébrée, mais que M. K. n'adopte pas. M. Lons, sur une aiguille d'inclinaison d'une construction ingénieuse & nouvelle; nous préférerions cependant celle de Naivre & Blunt décrite dans le voyage de Phipps actuellement le Lord Malgrave. M. Augustin, montre pourquoi M. Picard semble accuser Tycho-Brahé de s'être trompé de 18′ dans sa Méridienne. Cela vient de ce que la plus grande tour d'Elseneur sur laquelle il pointoit, n'étoit pas la plus grande tour du tems de Tycho. Il détermine aussi les positions de plusieurs endroits de la Norvege par des observations de feu M. Holm, habile Astronome & Géographe.

HOLLANDE.

Prix de la Société des Sciences, établie à Harlem, proposés en 1779.

L'Académie des Sciences de Har-

lem avoit proposé pour 1779, *l'Explication des inégalités des Satellites de Jupiter, par leurs attractions réciproques ; — la détermination des Masses de ces Satellites par les dérangemens observés ; — les quantités & les periodes des inégalités qui en résultent ?* N'ayant pas reçu de Pièce satisfaisante, ou du moins complette, elle a résolu de proposer encore la même Question, avec un Prix double, c'est-à-dire, deux Médailles d'or frappées au coin de la Société. Elle croit devoir ajouter ce qui suit, pour servir à l'éclaircissement de la première partie de cette Question : *Peut-on expliquer suffisamment les inégalités des Satellites de Jupiter, par leurs seules attractions réciproques ? — Ou ne doit-on pas plutôt croire que ces inégalités, produites par les attractions réciproques, sont imperceptibles, eu égard, 1°. à la grandeur de Jupiter ; 2°. au peu de distance qu'il a de ces Satellites à leur planeté ? — Ne de-*

vroit-on pas déduire ces inégalités de la figure ſphéroïde de Jupiter? Ainſi que M. Euler l'a fait connoître dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin de l'année 1763.* On deſire auſſi qu'on applique la *Théorie* aux *Obſervations.*

En 1777, la Société a propoſé cette Queſtion: *Quelle eſt la véritable nature des Brouillards ou Exhalaiſons marines, qu'on nomme en Hollande* Zeevlammen? *Quels effets produiſent-ils, & quels ſont les moyens d'en prévenir les ſuites pernicieuſes?* N'ayant point reçu de réponſe à cet égard, cette Queſtion eſt propoſée de nouveau, & les Mémoires doivent être envoyés avant le 1er. Janvier 1781.

La Société propoſe la Queſtion ſuivante, pour qu'on y réponde avant l'année 1782: *Quels ſont les fondemens & les caractères de l'Analogie, & comment le Philoſophe doit-il en uſer dans la recherche des Vérités phyſiques & des Vérités morales?*

Pour

Pour le Prix fondé par feu M. Nicolas-Guillaume Kops, l'un des Directeurs de la Société ; elle propose la Question suivante, pour qu'on y réponde avant l'année 1781 : *Quelles sont les causes pour lesquelles le Commerce de cette République, tant au Nord & dans la Mer Baltique, que dans la Méditerranée, s'est presque éteint, & se fait maintenant en droiture, sans l'entremise de ce pays-ci ? Et quels moyens pourrions nous employer pour empêcher cette Navigation directe, ou du moins pour la faire diminuer, tellement que cette République redevienne comme auparavant l'entrepot des marchandises, tant de la Mer Baltique que de la Méditerranée ?*

L'Académie de Harlem ayant reçu de celle qui s'est établie en 1778 à Batavia, dans la Mer des Indes, une somme destinée à donner un ou plusieurs Prix sur des Questions, dont la solution fût utile à ce pays ou à ses Colonies ; elle propose la Quel-

tion ſuivante : *La pureté de l'Atmo-phère a la plus grande influence ſ-la ſanté des habitans d'une vil-—Celle de Batavia eſt dans l'i-poſſibilité d'en jouir, par les vapeu-infectes des eaux de la rivière, q-ſont ſtagnantes ou qui coulent tr-lentement, & qui ſe rempliſſent jou-nellement d'immondices. —Qu-ſeroient les meilleurs moyens d'ac-lérer le courant & de procurer une c-charge plus prompte & plus effica-de ces infections, afin de procurer-la ville de Batavia une Atmosphè-plus pure & plus ſalubre ?* Ces D-cours ſeront reçus avant l'ann-1785 Le Prix eſt une Médaille d'-à l'ordinaire.

Nous rappellerons encore ici l-Queſtions propoſées précédemmen-

En 1777 : *Quels ſont les moye-les plus propres & les plus prompt-pour rendre meilleurs, 1°. l'Eſpri-2°. le Cœur & les Mœurs des Ge-de baſſe condition, tant dans les vill-qu'à la campagne ? particulièreme-*

pour les encourager & les accoutumer par-là à plus d'assiduité au travail? Les Réponses seront reçues avant 1780.

Quelle est l'influence du désséchement des Marais, des Etangs, &c. sur l'état de notre pays? Quelles en sont les suites utiles ou nuisibles? Et dans le dernier cas, quelles sont les précautions à prendre pour prévenir ces suites? Les Réponses avant l'année 1780.

En 1778: l'*Histoire fournit-elle des preuves constatées & authentiques du tems précis de l'origine des anses de Mer du Texel* (Texelsche Zeegaten)? *Quels sont les principaux changemens qu'elles ont subis? Et qu'elles en ont été les conséquences par rapport au Zuider-Zee & à l'Ye, ainsi qu'à l'égard des côtes & des digues?* Les Réponses avant l'année 1781.

Jusqu'à quel point peut-on déterminer l'Histoire-naturelle de l'Atmosphère de notre Patrie, en com-

parant les Obſervations Météorologiques, faites à Zwanenburg, avec celles des autres endroits? Le but de cette Queſtion eſt particulièrement de ſavoir : 1°. Quels ſont les changemens de tems plus ou moins conſtans & uniformes, que l'on obſerve en différens lieux & en différentes ſaiſons, lorſque la peſanteur de l'atmoſphère augmente ou diminue, c'eſt-à-dire, que le baromètre monte ou deſcend; de même que par le changement de chaleur ou la force & la direction des vents? 2°. Si les changemens du tems & des vents ont quelquefois un cours régulier dans ces pays? 3°. Quelle eſt l'influence des différentes poſitions de la Lune à cet égard? 4°. Si les poſitions différentes des Planètes ont quelque effet ſur l'atmoſphère? 5°. Quel eſt le rapport entre les différentes déclinaiſons de l'aiguille aimantée & les changemens du tems? 6°. Quelles ſont les règles générales qu'on peut déduire de ces Obſervations, & par

lesquelles on pourroit prévoir, avec quelque vraisemblance, dans certains cas, un changement prochain du tems? La Société desire qu'on ajoute à ce dernier article les autres signes & phénomèmes, s'il y en a, qui précèdent & dénotent le plus communément, dans notre patrie, les divers changemens de tems. Les Réponses avant 1781.

En 1776 : *Outre le Caffé, le Sucre, le Cacao & le Coton, y a-t-il quelques autres plantes, arbres ou végétaux, qui puissent être cultivés dans nos Colonies des Indes Occidentales, & qui soient propres à servir d'alimens ou être d'un usage utile pour les Manufactures de ce pays? Les Essais qu'on a faits, il y a quelques années, sur l'Indigo, ont prouvé que sa culture nuit à la santé des Nègres; mais en a-t'on fait, ou pourroit-on en faire sur d'autres végétaux, & quels sont-ils?* Les Mémoires avant 1784.

L'Académie desire que les Auteurs

abrégent leurs Mémoires, autant qu'il leur sera possible, en retranchant tout ce qui n'appartient pas essentiellement à la Question. Les Pièces écrites lisiblement en hollandois, françois ou latin, d'une autre main que celle de l'Auteur, à la réserve de son nom & de la devise, qui dans un billet cacheté seront écrits de sa main, doivent être envoyées franches de port à M. C. C. H. Vander Aa, Sécrét. de la Société.

L'Académie, délibérant sur les Mémoires, Avis, &c. qu'on voudroit lui faire parvenir pour être insérés dans son Recueil, a décidé qu'il seroit permis à chacun de remettre ou d'envoyer à un des Directeurs, ou au Sécretaire de la Société, l'Ouvrage qu'il desireroit faire approuver & insérer dans la Collection de ses Mémoires, en y mettant une devise & un billet cacheté, dans lequel le nom & le domicile de l'Auteur soit marqué, & qui ne sera ouvert que dans le cas de l'approbation.

ALLEMAGNE.

D'UPSAL.

Dissertatio Chemica de mineris Zinci, quam consensu amplissimæ Fac. Philos. Præside Mag. Torb. Bergman, Chemiæ Prof. Reg. Ord. nec non Equite aurato, Reg. Ord. de Wasa publice ventilandam sistit, Benedictus Reinh. Geijer, in auditorio Gustaviano. Upsaliæ apud. Joh. Edman, Direct. & Reg. Acad. Typograph. in-8°. de 30 pages.

Cette Dissertation très-savante sur des minéraux encore peu connus sera probablement partie du Recueil des Opuscules physiques & chymiques du savant M. Bergman, dont le premier volume vient de paroître.

FRANCE.

DE PARIS.

Milton, Traduction nouvelle en deux volumes in-4°. & en trois vo-

lumes in-8°. Ouvrage proposé par souscription.

PROSPECTUS.

Cette Traduction a été faite par un François, homme de Lettres, pendant un séjour de plus de quatre ans à Londres, où il a été à portée de voir & de consulter les Littérateurs de cette Capitale. Il est lui même également versé dans la Littérature Angloise, & dans la nôtre. Sa Traduction sera suivie de Notes instructives, dans lesquelles on fera entrer les principales reflexions d'Adisson, & les meilleurs morceaux en vers, de la Traduction de Louis Racine & de quelques autres imitateurs.

Personne n'a encore fait à Milton les honneurs typographiques que l'on a prodigués à tant d'Ecrivains, dont plusieurs en étoient beaucoup moins dignes. L'Edition que nous annonçons, aura une gravure à chaque Livre du Paradis perdu, & du

Paradis reconquis. Le Portrait de Milton sera mis à la tête de l'Ouvrage.

Ces gravures seront exécutées par les plus célèbres Artistes, d'après les dessins des plus grands maîtres.

La Souscription sera ouverte jusqu'au dernier du mois d'Août 1779.

Ceux qui souscriront pour l'Edition *in*-4°. payeront, en souscrivant, 20 liv.; au mois de Septembre prochain, 3 liv. en recevant les deux premiers Cahiers : 3 liv. en recevant le troisième & le quatrième, & ainsi de suite, toujours 3 liv. de deux en deux Cahiers.

Ceux qui souscriront pour l'Edition *in*-8°. donneront de même 3 liv. en recevant deux Cahiers ; mais ils ne payeront que 15 l. en souscrivant.

Tout l'Ouvrage sera divisé en vingt Cahiers ou Livres : douze pour le Paradis perdu, quatre pour le Paradis reconquis, un pour la Préface, un pour la Vie de Milton, deux pour les Notes.

Les quatre derniers livres, c'eſt à-dire les 17, 18, 19 & 20, ſeront délivrés *gratis* aux Souſcripteurs; ils paroîtront dans le courant de l'année 1780.

L'Ouvrage ſera imprimé avec le même caractère que le Proſpectus, ſur du grand raiſin de la première qualité.

On tirera quelques Exemplaires en papier d'Hollande. Le prix ſera double de la Souſcription ordinaire.

Les deux Volumes *in*-4°. coûteront, à ceux qui n'auront pas ſouſcrit, 72 liv.; les 3 vol. *in*-8°. 54 liv.

On ſouſcrit à Paris, chez l'Editeur, rue Saint-Nicaiſe, au Bureau des Annales Poétiques, vis-à-vis le Magaſin de l'Opéra; Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, au petit Hôtel de Clugny, rue des Mathurins; & Baſtien, Libraire, rue du petit Lion, Fauxbourg Saint-Germain.

Plan d'éducation nationale en fa-

veur des pauvres enfans de la campagne. Par le Comte *de Thélis*, 1779, 120 pages *in*-12. A Paris, chez Clouzier & à l'hôtel de M le Comte de Thélis. Règlement concernant les écoles nationales, 3 pages *in*-8°.

Ce n'eſt, dit l'Auteur, ni dans le tumulte des villes, ni dans le ſilence de la retraite que ce plan a été conçu & médité; c'eſt à l'aſpect des malheureux habitans de nos campagnes, & en dirigeant en quelque ſorte moi-même, pour l'amélioration de mes terres, & pour le bien de mes vaſſaux, leurs travaux pénibles, que, vivement affecté du triſte ſpectacle de leur infortune, je me ſuis vu conduit par degrés aux projets, dont l'exécution m'a ſemblé la plus facile & la plus propre à les ſoulager. Le ſoin que j'avois pris dans une de mes terres ſituées en Bourgogne, de faire élargir & réparer la communication de ma paroiſſe à la grande route, m'avoit ſuggéré ſur l'adminiſtration des chemins, des idées qui pouvoient

réaliser en tout ou en partie ce desir que je ressentois de la suppression des corvées si onéreuses aux Agriculteurs & si préjudiciables à la culture des terres. Je me portois en conséquence avec un nouveau zèle à faire faire à prix d'argent par des soldats & des paysans des chemins en Bourgogne, & en Forez, soit dans mes propres domaines, soit dans ceux des propriétaires qui vouloient bien y consentir, & j'éprouvai d'une manière plus sensible encore combien de pareils travaux pouvoient être supérieurs à ceux des corvées, soit pour la promptitude & la facilité, soit pour la durée, surtout en prenant la précaution de mettre un soldat à la tête de dix paysans.

C'est de-là que vint à M. le Comte de Thélis l'idée d'une éducation citoyenne & militaire. Il choisit les enfans les plus pauvres à l'âge de 12 à 13 ans. Il met à leur tête un commandant en chef, & sous lui deux adjoints, choisis, ainsi que le chef,

parmi les militaires, qui dans les troupes, jouissent de la meilleure réputation, comme étant reconnus pour les plus braves & les plus vertueux. Chaque adjoint a toujours avec lui dans les travaux sept ou huit élèves, dont il rend compte journellement au commandant, qui seul à droit de les punir, afin d'épargner aux jeunes gens des châtimens indiscrets plus propres à les aigrir qu'à les former. Si parmi ces trois militaires il ne s'en trouve point qui ait déjà les talens propres à former les élèves aux différens arts, qu'on veut leur faire apprendre, on se procurera dans chaque établissement les plus habiles ouvriers, & un Ingénieur s'il le faut pour mieux diriger leurs opérations.

Les dimanches & les jours de fête, après le service, le commandant exerce les élèves aux évolutions militaires, ainsi qu'à la chasse des loups, des renards & des autres animaux, qui, dans de certains cantons, de-

vastent les campagnes, si les Seigneurs veulent bien y consentir. L'un des chefs préside dans tous les tems à leurs récréations dont les intervales sont fixées de manière à les soulager, autant qu'il le faut, de la fatigue des exercices & du travail.

Les jours ouvriers on les employe à la confection des chemins, des canaux & autres travaux utiles au canton dans lequel ils se trouvent.

Les notes qui sont à la suite de ce plan, contiennent le dévelopement, les calculs, les exemples, les citations qui completent ce plan d'éducation; on y trouve les noms des personnes illustres qui lui ont donné leur suffrage & le détail de plusieurs chemins faits à prix d'argent par des soldats & des paysans en Bourgogne & en Forez, & ceux que de bons citoyens ont fait faire à leurs frais & avec beucoup d'économie.

M. le Comte de Thélis a publié aussi en 1775 la législation du flottage du bois, avec des observations & des

exemples, à Paris, chez Clouzier, rue S. Jacques, & il a obtenu le 10 Septembre 1776, un Arret du Conſeil qui l'autoriſe à faire flotter ſur la Deheune en Bourgogne en indemniſant les propriétaires & fermiers des moulins ou autres héritages qui pourroient en ſouffrir.

Hiſtoire naturelle du Froment; dans lequel on traite du principe de la fécondité des terres, du développement du germe, de ſon accroiſſement, de la floraiſon, des maladies du bled, des parties conſtituantes de la farine, des moulins, de la mouture du pain, de l'uſage de la farine dans les arts & métiers, & enfin de la nutrition. Par M. l'Abbé *Poncelet*. Avec figures. A Paris, chez G. Deſprez, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue S. Jacques 1779. vol. *in*-8° de 387 pages, & les préliminaires 32, avec 10 belles planches en taille-douce.

Quoiqu'on ait beaucoup écrit des

puis un certain nombre d'années ſur les objets dont il eſt traité dans cet Ouvrage, on trouve néanmoins des choſes neuves & très-bien vues dans le livre de M. l'Abbé Poncelet. Il dit dans ſon avertiſſement que quand il a eu pris la réſolution de travailler ſur le froment, il s'eſt livré entièrement à ces recherches, dans la retraite, dans la ſolitude, ſans livres, ſans prendre connoiſſance de ce qui avoit été fait avant lui ſur la même matière, & qu'enfin il n'a travaillé que d'après lui-même, & uniquement ſecondé par ſon zèle & ſon aſſiduité à faire des obſervations & des expériences. S'il y a un moyen d'être original & de faire des découvertes ſur les ſujets les plus épuiſés, c'eſt aſſurément celui qu'a pris M. l'Abbé Poncelet, & cette circonſtance eſt un titre qui doit faire rechercher l'Ouvrage que nous annonçons par tous ceux qui s'intéreſſent aux objets importans qui y ſont traités.

Cours complet de Chimie économique, pratique, sur la manipulation & la fermentation des vins divisé par leçons : avec le Décret de la Faculté de Medecine de Paris ; & les Approbations ou attestations précises de toutes les provinces de vignobles ; & notamment celle de M. Bertin, Ministre d'Etat ; de M. de la Galaisière, Intendant d'Alsace ; & de M. Maret, Sécrétaire perpétuel de l'Académie de Bourgogne à l'usage & à la portée de tous les pays de vignobles du Royaume. Par M. Maupin, Auteur de l'art des vins, & de la seule richesse du peuple. A Paris chez Musier, Libraire, rue du Foin S. Jacques, 1779. Avec approbation & permission. 42 pages *in*-8°.

Les moyens recommandés par M. Maupin pour faire le vin, ont déjà été éprouvés avec succès, & l'on doit desirer de les voir connus, répandus & employés. Le premier Cahier que nous annonçons, contient un discours préliminaire & une première

leçon sur la grappe ou rafle; il examine dans quelle circonstance il est utile d'égrapper le raisin; il pense que toutes les fois que la rafle, par sa fermentation dans la cuve, peut faire contracter aux vins un goût révoltant ou bien sensiblement désagréable, autre que celui de la rafle; il est à propos, en général, de la séparer des raisins, à moins que d'autres considérations plus fortes & telle principalement que celle de la plus longue durée des vins, ne doivent l'emporter; ce qui dépend des circonstances qu'il est toujours bon de consulter.

Flora Parisiensis, *ou* description & figures de toutes les plantes qui croissent aux environs de Paris, suivant la méthode sexuelle de Linné, & les démonstrations de Botanique qui se font au Jardin du Roi. Par M. *Bulliard*. Tome 4e. 21 Cahiers. A Paris chez Didot le jeune, quai des Augustins.

Nous avons fait connoître en dé-
il cet Ouvrage curieux & utile, qui
continue avec beaucoup de soin &
exactitude.

*Traité de la construction des vaiss-
eaux*, avec une explication où l'on
montre les principes de l'architec-
re navale marchande & des navi-
s armés en course; par M. Frédé-
: de Chapman, Chevalier de l'Or-
e du Roi de Suede, &c. Traduit
Suédois sur l'Edition de 1775. A
ris, chez Désaint, Saillant &
yon. 1779, *in-folio* de 165 pages.
M. le Monnier, Académicien, cé-
bre, Astronome de la Marine, &
i voyagea en Suede en 1735, a
ofité de la connoissance de la lan-
e Suedoise qu'il joignoit à celle
s sciences relatives à la Marine
ur faire jouir la France d'un Ou-
age très-estimé & très-utile pour la
ence des constructeurs. Cet Ou-
age réunit la théorie & la pratique;
contient, surtout, des tables pour

calculer les différentes parties d'un navire, & pour épargner soit les calculs, soit les tâtonnemens aux constructeurs, pour les centres de gravités, métacentres, capacité & lignes d'eau. Les Ouvrages de MM. Bouguer, Duhamel & Euler, sur cette matière, avoient déjà perfectionné beaucoup la construction ; ce nouvel Ouvrage ne peut qu'en accélérer les progrès.

Essais d'agriculture en forme d'entretiens, sur la nature & la progression des Pépinières, des Arbres étrangers, des Arbres fruitiers, sur la Vigne & les Vendanges ; sur les Labours des terres, Semences & Récoltes des grains, & sur plusieurs autres discussions champêtres. Par un Cultivateur, à Vitry-sur-Seine. A Paris, chez l'Auteur, rue de Bievre, vis-à-vis l'ancien collége de S. Michel. M. D. C. C. L. X. X. I. X. Avec Approbation & Privilége du Roi, un vol. *in*-12. de 436 pages.

Cet Ouvrage dont l'Auteur, (M. de Calonne, Avocat au Parlement) s'eſt occuppé, pendant ſa réſidence à Vitry, depuis 1771, juſqu'en 1775, contient les points de Juriſprudence relatifs aux objets qui y ſont traités, avec la note des nouveaux Arrêts rendus ſur ces matières.

Tentamina de Electricitate. M. du May, Profeſſeur de Philoſophie au collége Mazarin, a fait ſoutenir le 15 Juillet, une grande Thèſe ſur l'Electricité, dédiée à M. Franklin. Cet illuſtre Phyſicien y a aſſiſté; on y a fait les expériences relatives à ſes découvertes dans cette partie; & beaucoup de Savans y ont aſſiſté & en ont été très-ſatisfaits. La différence de religion n'a point empêché que l'Univerſité de Paris ne rendît à M. Franklin, un honneur qu'il méritoit par ſon génie & par ſa réputation dans la politique & les ſciences.

Eripuit cœlo fulmen ſceptrumque tyrannis.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS dans le Journal du mois de Septembre 1779.

Fin de la Table.




A 414878
UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06224 4838